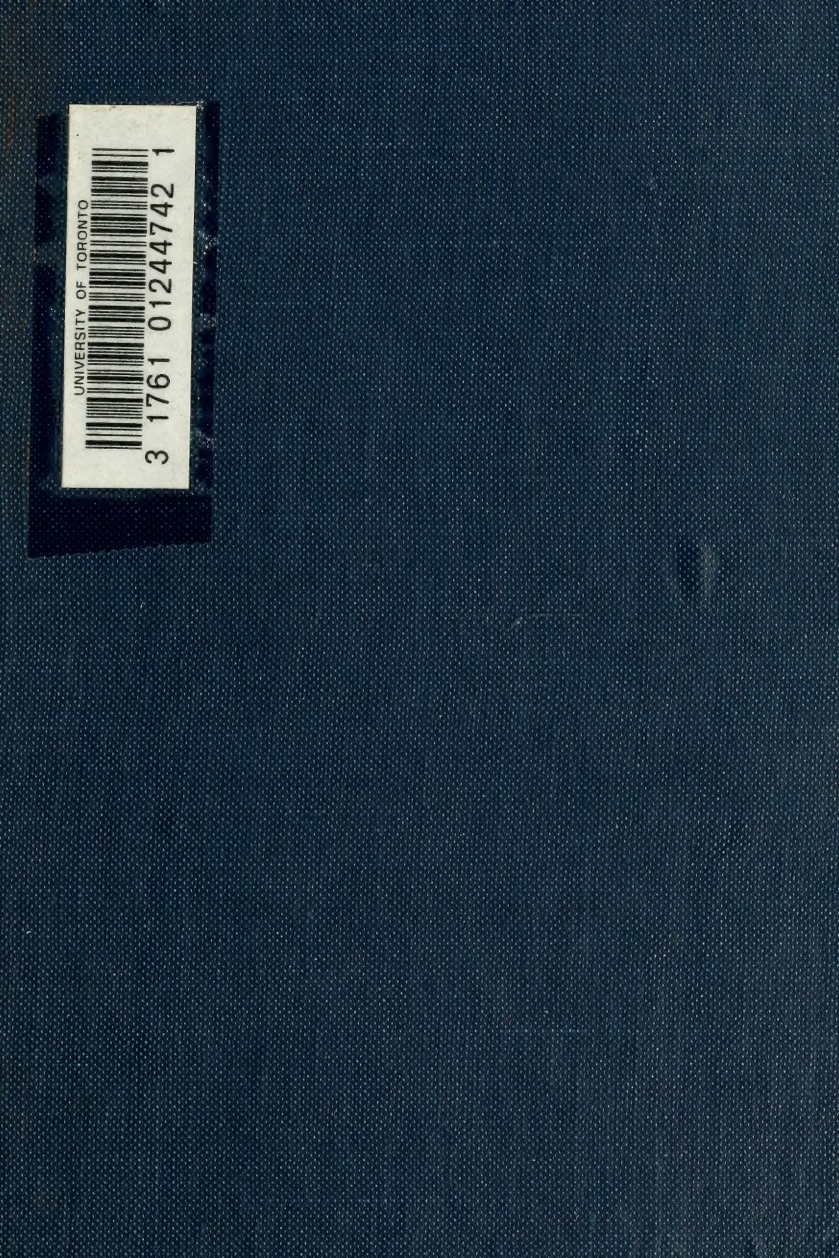


COLLECTION DE LA REVUE EUROPÉENNE
2

SOUVENIRS DE MA VIE LITTÉRAIRE

PAR

MAXIME GORKI

Sixième Édition



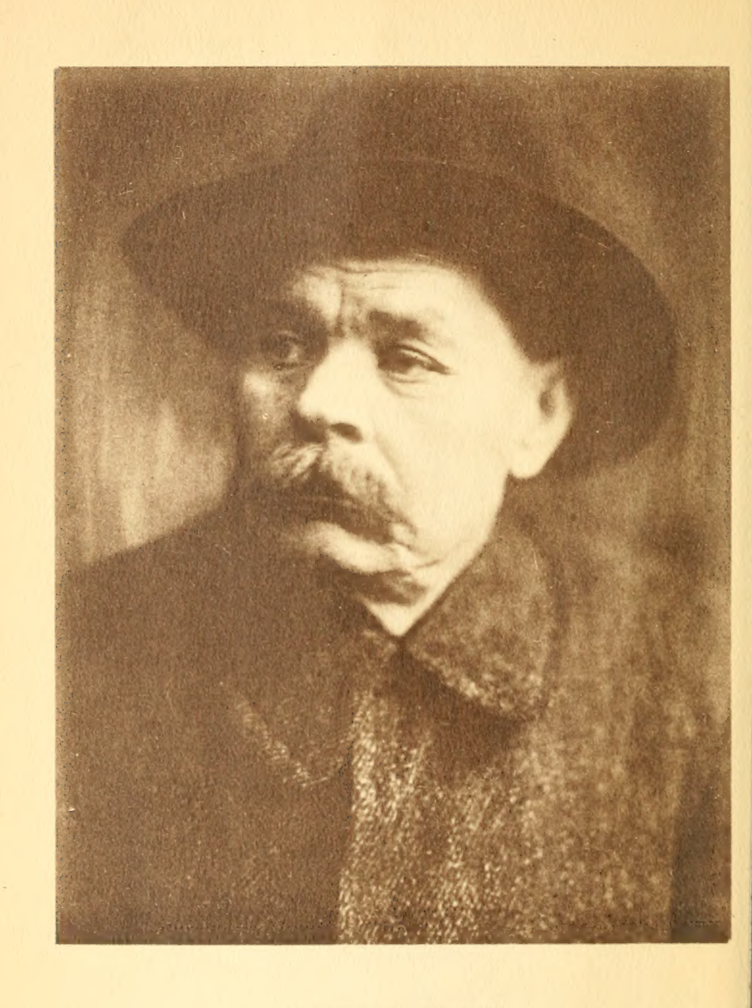
1923

UX ÉDITIONS DU SAGITTAIRE

HEZ SIMON KRA, 6, RUE BLANCHE. PARIS

SOUVENIRS
DE MA VIE LITTÉRAIRE

Ce volume a été déposé au Ministère de l'Intérieur en 1923.



MAXIME GORKI

COLLECTION DE LA REVUE EUROPÉENNE

2

SOUVENIRS DE MA VIE LITTÉRAIRE

PAR

MAXIME GORKI

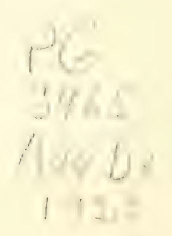
Traduit du russe avec l'autorisation de l'auteur
par Michel Dumesnil de Gramont



AUX ÉDITIONS DU SAGITTAIRE

CHEZ SIMON KRA, 6, RUE BLANCHE — PARIS

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE : CINQ EXEMPLAIRES SUR JAPON, NUMÉROTÉS DE 1 A 5 (PLUS TROIS EXEMPLAIRES HORS COMMERCE, A à C), VINGT EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE, NUMÉROTÉS DE 6 A 25 (PLUS CINQ EXEMPLAIRES HORS COMMERCE, D à H), QUARANTE EXEMPLAIRES SUR PUR FIL LAFUMA, NUMÉROTÉS DE 26 A 65 (PLUS CINQ EXEMPLAIRES HORS COMMERCE, I à M.)



I

Me voici donc parti pour étudier à l'Université de Kazan — pas moins.

Cette idée m'avait été inspirée par N. Evreinov, un jeune lycéen charmant, aux tendres yeux de femme. Il habitait au grenier dans la même maison que moi et, me voyant souvent en train de lire, il se prit d'intérêt pour moi. Nous fîmes connaissance et bientôt Evreinov entreprit de me persuader que « j'avais pour la science des dispositions exceptionnelles ».

— La Nature vous a créé pour servir la science ! me disait-il en secouant majestueusement sa longue crinière

J'ignorais alors que l'on pouvait jouer au service de la science le rôle de cobaye. Et Evreinov me démontrait si bien que les universités avaient précisément besoin de gars comme moi ! Bien entendu, il ne manqua pas d'aller chercher l'ombre de Michel Lomonossov. Evreinov disait qu'à Kazan j'habiterais chez lui, que je suivrais pendant l'automne et l'hiver les cours du lycée,

que je passerais « quelques » examens — il disait bien « quelques » — que j'obtiendrais une bourse d'université et que, dans cinq ans, je serais devenu « un savant ». Tout cela était très simple, parce qu'Evreinov avait dix-neuf ans et bon cœur.

Lorsqu'il eut passé ses examens, il partit et, en juillet, je me trouvai dans une ville à demi-tatare, habitant un logement exigu dans une maison à un étage. Cette maisonnette était perchée, solitaire, sur un monticule, au bout d'une rue étroite et pauvre ; l'un de ses murs donnait sur un terrain vague où foisonnaient les mauvaises herbes. Là, parmi les taillis d'absinthe, d'ortie, d'oseille sauvage, et les buissons de sureau, s'élevaient les ruines d'un petit bâtiment de brique, détruit par un incendie, sous lequel s'étendait un vaste sous-sol où vivaient et mouraient les chiens errants. Je me souviens très bien de ce sous-sol — une de mes écoles.

La famille Evreinov — la mère et les deux fils — subsistait d'une misérable pension. Dès les premiers jours, je vis avec quelle tristesse tragique la petite veuve grise étalait sur la table de cuisine, en revenant du marché, ses maigres emplettes, essayant de résoudre ce difficile problème : tirer de petits morceaux de mauvaise viande une suffisante quantité de bonne nourriture pour trois gaillards bien portants, sans compter elle-même. Elle était taciturne et peu bruyante ; dans ses

yeux gris était figée l'obstination douce et sans espoir du cheval usé par le travail : la pauvre bête traîne un chariot dans une montée ; elle n'arrivera pas, elle le sait, mais elle traîne quand même.

Deux ou trois jours après mon arrivée, un matin, comme je l'aidais dans la cuisine à éplucher les légumes, tandis que ses enfants dormaient encore, elle me demanda d'un ton doux et circonspect :

— Qu'est-ce que vous êtes venu faire ?

— Étudier à l'Université.

Ses sourcils se haussèrent en même temps que la peau jaune de son front, elle se coupa le doigt avec son couteau et, en suçant le sang, elle se laissa tomber sur sa chaise, mais, se relevant aussitôt, elle dit :

— Ah, diable !

Enveloppant de son mouchoir son doigt coupé, elle me fit ce compliment :

— Vous savez éplucher les pommes de terre.

Comment ne l'aurais-je pas su ! Je lui racontai que j'avais servi à bord d'un bateau. Elle me demanda :

— Vous pensez que c'est suffisant pour entrer à l'Université ?

A cette époque, je comprenais mal l'humour. Prenant sa question au sérieux, je lui exposai en détail le plan d'action qui devait m'ouvrir les portes du temple de la Science. Elle soupira :

— Ah, Nicolas, Nicolas !

A cet instant même, Nicolas entra dans la cuisine pour faire sa toilette, somnolent, ébouriffé, et gai à son ordinaire.

— Maman, il ne serait pas mal de faire des petits pâtés.

— Bien, bien, acquiesça-t-elle.

Voulant faire montre de connaissances culinaires, je déclarai que la viande ne convenait pas pour faire des pâtés et que d'ailleurs il n'y en avait pas assez.

Varvara Ivanovna se fâcha et prononça à mon adresse quelques paroles si vigoureuses que je sentis mes oreilles rougir et s'allonger.

Elle sortit de la cuisine en jetant sur la table une botte de carottes et Nicolas, en clignant de l'œil, me dit pour expliquer la conduite de sa mère :

— Elle est de mauvaise humeur...

S'asseyant sur un escabeau, il m'informa qu'en général les femmes sont plus nerveuses que les hommes ; c'est le propre de leur nature, ce qui a été indiscutablement démontré par un savant sérieux, un Suisse, croyait-il. John Stuart Mill, un Anglais, en a aussi parlé.

Nicolas aimait beaucoup à m'instruire et mettait à profit chaque occasion favorable pour m'enfoncer dans le cerveau quelqu'une de ces notions indispensables sans lesquelles on ne saurait vivre. Je l'écoutais avide-

ment, après quoi Foucault, La Rochefoucauld, la Rochejacquelin se confondaient dans mon esprit en un seul personnage et je ne pouvais plus me rappeler qui de Lavoisier ou de Dumouriez avait coupé la tête à l'autre. Le gentil garçon souhaitait sincèrement « faire de moi un homme », il me le promettait avec certitude, mais il manquait de loisirs et du reste pour s'occuper de moi sérieusement. L'égoïsme et la frivolité de la jeunesse l'empêchaient de voir au prix de quels efforts et de quels subterfuges sa mère entretenait la maison, et son frère, collégien lourdaud et taciturne, le sentait moins encore. Quant à moi, connaissant à fond depuis longtemps les artifices chimico-économiques de la cuisine, je voyais bien l'ingéniosité de cette femme journellement obligée de tromper les estomacs de ses enfants et de nourrir, sans qu'on sût pourquoi, un intrus d'extérieur désagréable et de mauvaises manières. Il était naturel que chaque morceau de pain qui m'était dévolu me tombât sur l'âme comme une pierre ; j'entrepris donc de chercher du travail. Dès le matin, je m'en allais de la maison pour ne pas dîner et, par le mauvais temps, je restais dans le sous-sol du terrain vague. Là, respirant l'odeur des chiens et des chats crevés, sous le bruit de l'averse et le gémissement du vent, je ne tardai pas à comprendre que l'Université n'était qu'une chimère et qu'il eût été plus sage de partir pour la Perse. Je me voyais déjà sous

l'aspect d'un magicien à barbe grise ayant trouvé le moyen de faire pousser des grains de blé gros comme des pommes, des pommes de terre pesant quinze livres, et d'inventer force bienfaits pour cette terre sur laquelle je n'étais pas seul à me débattre avec de si diaboliques difficultés.

J'avais déjà appris à rêver d'aventures extraordinaires et d'exploits grandioses. Cela m'aidait beaucoup aux jours pénibles de mon existence, et, comme ils étaient nombreux, je m'efforçais de plus en plus à ces rêveries. Je n'attendais pas de secours du dehors et n'espérais point en un hasard heureux, mais peu à peu une volonté opiniâtre se développait en moi, et plus les conditions de la vie étaient difficiles, plus je me sentais fort et même intelligent. Je compris de très bonne heure que c'est la résistance à son milieu qui crée l'homme.

Pour ne pas jeûner, j'allais au bord de la Volga, sur les quais où il est facile de gagner quinze ou vingt kopecks. Là, parmi les débardeurs, les va-nu-pieds, les filous, je me sentais comme un morceau de fer plongé dans des charbons ardents. Chaque jour me saturait d'une multitude d'impressions aiguës et brûlantes. Là tourbillonnaient devant moi des hommes aux appétits débridés, des gens aux instincts brutaux. J'aimais leur rancune envers la vie, leur attitude hostile et railleuse à l'égard du monde entier et insouciante vis à vis d'eux-

mêmes. Tout ce que j'avais vécu par moi-même m'attirait vers ces gens et me donnait le désir de me plonger dans leur milieu corrosif. Bret Harte et l'énorme quantité de romans « du boulevard » que j'avais lus excitaient encore davantage ma sympathie pour ce milieu.

Bachkine, un voleur professionnel, ancien élève de l'Ecole des Instituteurs, un homme phthisique et qui avait été cruellement battu, déployait pour me convaincre toute son éloquence :

— Tu fais des manières comme une jeune fille. As-tu peur de perdre ton honneur ? L'honneur est la seule fortune d'une fille, mais pour toi il n'est qu'un collier. Un bœuf est honnête et il mange du foin.

Un peu roux, rasé comme un acteur, Bachkine, par les mouvements souples et adroits de son petit corps, me rappelait un jeune chat. Il affectait à mon endroit une attitude doctorale et protectrice et je sentais qu'il souhaitait très sincèrement ma réussite et mon bonheur. Très intelligent, il avait lu pas mal de bons livres ; il considérait le *Comte de Monte-Cristo* comme le meilleur roman de Dumas.

— Il y a dans ce livre l'idée et le sentiment.

Il aimait les femmes et, lorsqu'il en parlait avec un suçotement de convoitise, il était transporté ; une sorte de convulsion agitait son corps brisé : ces crises m'inspiraient du dégoût, mais j'écoutais attentivement

ses discours où je sentais la force de la vérité.

— Femme, femme ! chantonnait-il, et une rougeur enflammait la peau jaune de son visage, l'admiration illuminait ses yeux sombres.

— Pour une femme, je ferai n'importe quoi. Pour elle, comme pour le diable, il n'y a pas de péché. Etre ivre ou amoureux : on n'a rien inventé de mieux.

Habile conteur, il composait facilement à l'intention des prostituées de touchantes chansons sur les chagrins d'amour ; on les chantait dans toutes les villes de la Volga et c'est de lui entre autres qu'est cette chanson très répandue :

Je suis laide, pauvre
Et mal habillée
Et c'est pour cela
Qu'on ne m'épouse pas.

Troussov, personnage louche, aux doigts fins de musicien, d'allure respectable et de mise élégante, m'aimait bien, lui aussi. Il tenait dans le bourg de l'Amirauté une petite boutique d'horloger, mais il s'occupait surtout d'écouler les objets volés.

— Toi, Pechkov, ne prends pas l'habitude de voler, me disait-il en caressant gravement sa barbe argentée et fermant à demi ses yeux rusés et effrontés. Je te connais : tu as un autre chemin à suivre, tu es un idéaliste.

— Qu'est-ce que cela veut dire : idéaliste ?

— Mais c'est celui qui n'envie rien et n'a que de la curiosité.

En ce qui me concernait, ce n'était pas vrai : j'enviais beaucoup de choses et violemment ; entre autres j'enviais la faculté qu'avait Bachkine de parler un langage particulier qui ressemblait à des vers, avec des images et des tours de phrase inattendus.

Je me souviens que le récit d'une de ses aventures amoureuses débutait ainsi :

— Par une nuit aux yeux troubles, me voici dans une chambre de garni, comme une chouette au creux d'un arbre, en la misérable ville de Sviajsk ; c'est l'automne, Octobre, la pluie tombe paresseusement, le vent respire comme un Tatare offensé qui traîne une chanson, une chanson sans fin : o-o-o-ou-ou-ou !...

...Et voici qu'elle vint légère, rose comme un nuage au lever du soleil et ses yeux brillaient d'une pureté mensongère. « Chéri, dit-elle d'une voix candide, je ne suis pas coupable envers toi ». Elle ment, je le sais, mais je crois qu'elle dit vrai — ma raison est parfaitement sûre qu'elle ment, mais mon cœur n'en croit rien.

Tout en racontant, il se balançait en cadence, les yeux clos, et fréquemment, d'un geste doux, se touchait la poitrine à la place du cœur.

Sa voix était sourde et terne, mais dans ses

paroles vives chantait une musique de rossignol.

J'enviais aussi Troussov. Cet homme parlait avec un prodigieux intérêt de la Sibérie, de Khiva, de Bukhara et contait plaisamment et fort méchamment la vie des évêques ; un jour il me dit mystérieusement du tzar Alexandre III :

— Ce tzar est un malin.

Troussov m'apparaissait comme un de ces « malfaiteurs » qui, à la fin du roman, se transforment inopinément en héros généreux.

Parfois, durant les nuits étouffantes, ces gens traversant la petite rivière Kazanka, s'en allaient dans les prairies et les buissons de l'autre rive ; là ils buvaient et mangeaient en s'entretenant de leurs affaires, mais, le plus souvent, de la complexité de l'existence, de l'étrange enchevêtrement des relations humaines, et surtout des femmes. Ils en parlaient avec rancune et tristesse, parfois d'une façon touchante et presque toujours avec le sentiment de scruter des ténèbres pleines d'effrayantes surprises. Je passai avec eux deux ou trois nuits sous le ciel sombre aux étoiles ternes, dans la tiédeur étouffante d'un ravin envahi par les buissons de saule. Dans l'obscurité que la Volga proche faisait humide rampaient en araignées d'or les fanaux lumineux des mâts ; dans la masse noire de la rive escarpée s'incrustaient des boules et des veines de feu — les

fenêtres brillantes des cabarets et des maisons du riche village d'Ouslone. Les aubes des bateaux frappent l'eau d'un sourd battement, les matelots d'un train de péniches hurlent comme des loups, quelque part un marteau tape sur du fer, une chanson se traîne, lugubre — une âme se consume doucement — et ce chant répand sur le cœur une cendre de tristesse.

Il est plus triste encore d'écouter glisser doucement les paroles de ces gens qui songent à la vie et parlent chacun de ce qui l'intéresse, sans presque s'écouter les uns les autres. Assis ou couchés sous les buissons, ils fument des cigarettes, et, buvant sans avidité de la vodka et de la bière, s'en vont quelque part en arrière, sur le chemin des souvenirs.

— Il m'est arrivé... dit quelqu'un qu'écrase contre la terre l'obscurité de la nuit.

Après avoir écouté le récit les gens acquiescent :

— Cela arrive, tout arrive.

Il arriva, il arrive, il arrivait... j'entends ces mots et il me semble qu'en cette nuit les hommes sont parvenus aux dernières heures de leur vie — que tout est déjà arrivé et qu'il n'arrivera plus rien.

Cela m'éloignait de Bachkine et de Troussov ; pourtant ils me plaisaient et ce que j'avais subi aurait dû m'amener logiquement à les suivre. Mon espoir déçu de m'élever et de commencer à m'instruire me poussait

aussi vers eux. Aux heures de faim, de rancune et d'angoisse, je me sentais tout à fait capable de commettre un crime et non pas seulement contre « l'institution sacrée de la propriété ». Cependant le romantisme de la jeunesse m'empêcha de m'écarter de la route que j'étais condamné à suivre. Outre l'humanitaire Bret Harte et les romans du boulevard, j'avais déjà lu bon nombre de livres sérieux et ces lectures avaient éveillé en moi des aspirations vers quelque chose de vague, mais de plus important que tout ce que je voyais.

J'acquis en même temps des relations nouvelles et de nouvelles impressions. Dans le terrain vague, à côté du logement des Evreinov, des lycéens se réunissaient pour jouer aux quilles ; l'un d'eux, Gourii Pletnev, me charma. Basané, les cheveux bleuâtres comme un Japonais, tout le visage marqué de petits points noirs et comme frotté de poudre, d'une gaieté inextinguible, adroit au jeu, spirituel en ses propos, il possédait des embryons de talents divers. Comme presque tous les Russes bien doués, il s'accommodait des moyens que lui avait donnés la nature sans se soucier de les augmenter ni de les développer. Possédant une oreille fine et un grand sens musical, il jouait en artiste du psaltérion, de la balalaïka, de l'accordéon, sans essayer d'apprendre un instrument plus noble et plus difficile. Il était pauvre, mal vêtu, mais sa chemise froissée et

déchirée, son pantalon rapiécé et ses bottes trouées et éculées convenaient fort bien à sa hardiesse, aux mouvements agiles de son corps musclé et à ses gestes larges.

Il ressemblait à un homme relevant d'une longue et pénible maladie ou à un prisonnier relâché de la veille ; tout dans la vie lui était nouveau, agréable, tout provoquait en lui une bruyante gaieté. Il bondissait sur la terre comme un pétard.

Ayant appris ma vie pénible et dangereuse, il m'offrit de me loger et de me préparer à la carrière d'instituteur. Me voilà donc habitant la « Maroussovka », taudis étrange et joyeux, connu probablement de plus d'une génération d'étudiants de Kazan. C'était une grande maison, à demi démolie qu'on eût dit conquise par les étudiants affamés, les filles et des espèces de fantômes d'hommes vidés par l'existence. Pletnev logeait dans un corridor, sous l'escalier du grenier où était son lit ; près de la fenêtre, au bout du couloir il y avait une table et une chaise — et c'était tout. Trois portes donnaient sur le corridor ; derrière deux d'entre elles vivaient des filles et derrière la troisième un mathématicien phthisique, ancien séminariste — un homme maigre et long, à l'aspect presque effrayant, couvert de poils drus et roussâtres, à peine vêtu de haillons sordides ; à travers les trous de ses loques luisaient affreusement une peau bleuâtre et des côtes de squelette.

Il semblait ne se nourrir que de ses propres ongles qu'il rongeait jusqu'au sang et jour et nuit il traçait, calculait, en toussant sans interruption avec un bruit sourd. Les filles, le tenant pour fou, le craignaient mais, prises de pitié, déposaient à sa porte du pain, du thé et du sucre ; il ramassait les paquets et les emportait chez lui en reniflant comme un cheval fatigué. Et si, par oubli ou pour quelque autre raison, elles ne lui apportaient pas leurs présents, il criait d'une voix rauque en ouvrant la porte du corridor :

— Du pain !

Ses yeux, enfoncés dans leurs orbites sombres, brillaient de l'orgueil du maniaque que satisfait la conscience de sa grandeur. Quelquefois il recevait la visite d'un petit monstre bossu, aux cheveux gris et au pied bot, avec un nez enflé chevauché de grosses lunettes et un sourire rusé sur un visage de castrat. Fermant soigneusement la porte, ils restaient pendant des heures dans un silence étrange. Une fois seulement, tard dans la nuit, je fus réveillé par un cri rauque et furieux du mathématicien :

— Et moi, je le dis : une prison ! La géométrie, c'est une cage, oui, un piège à souris, oui, une prison !

Le petit bossu, avec un rire glapissant, répéta longuement un mot étrange, mais soudain le mathématicien hurla :

— Au diable ! Va-t-en !

Le visiteur, grognant et sifflant, roula le long du corridor, enveloppé dans une vaste houppelande, tandis que le mathématicien, debout sur le seuil de la porte, long, effrayant, les doigts enfoncés dans sa chevelure embroussaillée, râlait :

— Euclide est un imbécile, un im-bé-ci-le !

Et il frappa si violemment la porte que dans sa chambre quelque chose tomba avec fracas.

J'appris bientôt que cet homme voulait, en partant des mathématiques, prouver l'existence de Dieu. Mais il mourut avant d'avoir réussi.

II

Pletnev travaillait la nuit, comme correcteur, dans l'imprimerie d'un journal ; il recevait onze kopecks par soirée et lorsque je n'arrivais pas de mon côté à gagner un peu d'argent, nous vivions avec quatre livres de pain par jour, deux kopecks de thé et trois kopecks de sucre. Or je n'avais guère le temps de travailler : il fallait m'instruire. J'avais grand' peine à m'assimiler les sciences ; la grammaire surtout, avec ses formes monstrueusement étroites et comme ossifiées, m'écrasait : il m'était absolument impossible d'y faire entrer la difficile et vivante langue russe à la souplesse capricieuse.

Par bonheur, il se trouva que j'avais commencé trop tôt mes études et que, si même je passais mes examens d'instituteur, je ne pourrais en raison de mon âge obtenir de place.

A cette même époque Evreinov me fit faire la connaissance de M. E. Berezine qui fut plus tard vice-président de la Douma. Notre entrée en relations fut entourée

de précautions mystérieuses qui me firent pressentir un événement important. Evreinov me conduisit en dehors de la ville, sur le Champ Arsky, et m'avertit en chemin qu'il me fallait en la circonstance montrer de la modestie et garder le secret. Puis, me désignant une petite silhouette grise qui marchait lentement par le champ désert, Evreinov, regardant alentour, me dit à voix basse :

— Le voilà. Suivez-le et, lorsqu'il s'arrêtera, approchez-vous de lui en disant : je suis le nouveau venu...

Le mystérieux est toujours attrayant, mais cette fois il me parut ridicule : par une ardente et radieuse journée, un petit homme solitaire se balançait dans le Champ comme un brin d'herbe, et c'était tout. Je le rattrapai aux portes d'un cimetière et, parmi les tombes, à l'ombre des arbres touffus, je vis devant moi un jeune homme au petit visage desséché, avec un regard sévère et des yeux ronds comme ceux des oiseaux. Il portait un manteau de lycéen, mais les boutons de métal avaient été enlevés et remplacés par des boutons d'os noirs ; sur la casquette fatiguée on distinguait encore la trace d'une cocarde ; il y avait dans toute sa personne quelque chose de prématurément déplumé, comme s'il avait eu hâte de se donner l'aspect d'un homme tout à fait mûr. Il parlait d'un ton sec d'homme d'affaires et toute sa personne me déplut. Après m'avoir sévèrement

interrogé sur ce que j'avais lu, il m'offrit de prendre part aux travaux du petit cercle qu'il avait organisé. J'y consentis et nous nous séparâmes — il partit le premier en se retournant.

Dans ce cercle composé de Pletnev et de trois ou quatre jeunes gens, j'étais le plus jeune de tous et n'étais préparé en rien à l'étude du livre d'Adam Smith commenté par Tchernichevsky. Nous nous réunissions dans le logement d'un élève de l'Ecole d'Instituteurs, un certain Milovsky, lequel signa plus tard des nouvelles du pseudonyme d'Eleonsky et se suicida après avoir écrit cinq ou six volumes. J'ai rencontré ainsi beaucoup de gens qui volontairement quittèrent la vie.

C'était un homme taciturne, timide en pensée, prudent en paroles. Il habitait le sous-sol d'une maison malpropre et s'occupait de menuiserie « pour entretenir l'équilibre de l'âme et du corps ». On s'ennuyait en sa compagnie et la lecture du livre de Smith ne me passionnait pas ; les principes fondamentaux de la science économique ne tardèrent pas à me paraître tout à fait familiers ; je me les étais assimilés directement, ils étaient tracés sur ma peau et, à mon avis, ce n'était pas la peine d'écrire un gros livre avec des mots difficiles sur un sujet parfaitement clair pour qui consacre ses forces au bien-être et au confort d'autrui. Au prix de grands efforts, je restais pendant deux ou trois heures

dans ce trou saturé d'une odeur de colle, à regarder les cloportes grimper le long du mur sale.

Un jour Bérézine n'arriva pas à l'heure habituelle et, pensant qu'il ne viendrait plus, nous organisâmes un petit festin avec de l'eau-de-vie, du pain et des concombres. Soudain devant la fenêtre passèrent les pieds gris de notre professeur et à peine avions-nous eu le temps de cacher l'eau-de-vie sous la table qu'il apparut au milieu de nous et commença d'interpréter savamment les commentaires de Tchernichevsky. Nous restions tous immobiles comme des idoles, attendant avec terreur le moment où l'un de nous renverserait du pied la bouteille. Ce fut notre mentor qui la renversa ; il regarda sous la table et ne dit pas un mot. Certes mieux eût valu qu'il s'emportât violemment !

Son silence, son visage sévère et ses yeux vexés et à demi fermés me remplirent d'une terrible confusion, car j'étais déjà considéré dans notre petit cercle comme « un élément de désorganisation ». En regardant à la dérobée les figures de mes camarades, écarlates de honte, j'avais le sentiment d'avoir commis un crime contre notre catéchiste et j'avais sincèrement pitié de lui, bien que n'étant pour rien dans l'achat de l'eau-de-vie.

Ces lectures étaient ennuyeuses. J'avais envie de m'en aller au village tatare où des gens affables et dé-

bonnaires mènent une vie à part et parlent une langue comiquement déformée ; le soir, du haut des longs minarets la voix sanglotante des muezzins les appelait dans les mosquées ; je m'imaginais que les Tatares menaient une autre vie, ignorée de moi, sans aucun rapport avec l'existence que je connaissais et qui ne me réjouissait guère.

J'étais attiré vers la Volga, vers cette musique de la vie laborieuse qui aujourd'hui encore me donne une agréable ivresse. Je me rappelle très bien le jour où je sentis pour la première fois la poésie héroïque du travail.

A Kazan une grande péniche chargée de marchandises perses avait heurté une roche, la coque était défoncée ; une compagnie de déchargement m'embaucha pour délester la péniche. C'était en Septembre, le vent soufflait d'amont, les vagues maussades sautaient sur le fleuve gris et le vent, arrachant furieusement leurs crêtes, aspergeait le fleuve d'une pluie froide. Les débardeurs, une cinquantaine d'hommes moroses, s'étaient installés sur le pont d'un chaland vide, s'enveloppant de nattes et de bâches ; ce chaland était traîné par un petit remorqueur poussif qui lançait dans la pluie des gerbes rouges d'étincelles. Le soir tombait. Le ciel humide et couleur de plomb s'assombrissait et s'abaissait sur le fleuve. Les hommes grognaient et juraient, maudissant la

pluie, le vent, la vie ; ils rampaient paresseusement sur le pont en essayant de se protéger contre le froid et l'humidité. Il me semblait que ces gens endormis étaient incapables de travailler et ne sauveraient pas le chargement en péril.

Vers minuit on arriva à l'écueil ; la péniche vide accosta la péniche échouée ; le plus ancien des débardeurs, un petit vieillard acerbe et mal embouché, à la face grêlée, aux yeux et au nez de vautour, arrachant de son crâne chauve sa casquette mouillée, cria avec la voix perçante d'une femme :

— Priez, les gars !

Dans l'obscurité, sur le pont de la péniche, les débardeurs assemblés en un tas noir, se mirent à grommeler comme des ours et l'ancien, ayant avant tout le monde achevé la prière, glapit :

— Des lanternes ! Hé, mes braves, montrez comment on travaille ! Hardi, les enfants ! Avec l'aide de Dieu, commençons !

Et les hommes lourds, paresseux, trempés, se mirent à « montrer comment on travaille ». Comme à l'abordage, ils s'élancèrent sur le pont et dans les cales de la péniche avariée, avec des rugissements, des cris, des plaisanteries. Des sacs de riz, des balles de raisins secs, des ballots de fourrures volaient autour de moi, légers comme des oreillers de duvet ; des silhouettes trapues couraient,

s'encourageant les unes les autres par des hurlements, des sifflets, des jurons. On avait peine à croire que ces hommes lourds et mornes qui quelques instants auparavant invectivaient rageusement contre la vie, la pluie et le vent, fussent capables de travailler si facilement, si gaiement, si bien. La pluie devint plus drue et plus froide, le vent plus violent arrachait les chemises, rabattant les pans sur les têtes et découvrant les ventres. Dans l'obscurité humide, à la faible lueur de six lanternes, s'agitaient des hommes noirs, piétinant sourdement le pont des péniches. Ils travaillaient comme s'ils étaient affamés de labeur et attendaient depuis longtemps le plaisir de jongler avec des sacs de cent livres et de courir avec des ballots sur le dos. Ils travaillaient en se jouant avec l'entrain joyeux des enfants et cette allégresse enivrée de l'action que seuls les baisers de femme surpassent en douceur.

Un homme grand et barbu, couvert d'une casaque humide et visqueuse — le propriétaire de la cargaison, sans doute, ou son représentant — hurla soudain, surexcité :

— J'offre un seau d'eau-de-vie, les enfants ! J'en donne deux, mes coquins ! Au travail !

De tous les côtés dans l'obscurité des voix glapirent ensemble :

— Trois seaux !

— Va pour trois ! Mais au travail !

Et le tourbillon de travail augmenta.

Moi aussi, je saisissais les sacs, les portais, les jetais, courais, en reprenais un autre et il me semblait que j'étais, avec tout ce qui m'entourait, emporté dans le tournoiement d'une danse furieuse, que ces hommes étaient capables de travailler ainsi, terriblement et gaiement, sans ménagements, pendant des mois et des années, et que, saisissant la ville par ses clochers et ses minarets, ils pouvaient l'emporter où ils voulaient.

Je vivais cette nuit-là dans une joie que jamais je n'avais éprouvée ; mon âme était illuminée du désir de vivre toute ma vie dans cette extase à demi folle de l'action. Derrière les bords, les vagues dansaient, la pluie fouettait les ponts, le vent sifflait au dessus du fleuve, et dans la brume grise de l'aurore des hommes mouillés et à demi nus couraient inlassables et rapides ; ils criaient et riaient, fiers de leur vigueur et de leur ouvrage. Et voici que le vent déchira la masse lourde des nuages et que sur le bleu éclatant du ciel brilla le rayon rosé du soleil. Les bêtes joyeuses l'accueillirent d'un seul cri, en secouant les poils mouillés de leurs bonnes gueules. On avait envie d'étreindre et d'embrasser ces bêtes à deux pattes, si intelligentes, si adroites au travail, grisées de labeur jusqu'à l'oubli de soi-même.

Il semblait qu'à la tension de cette force joyeusement déchaînée rien ne pouvait résister, qu'elle était capable de faire des miracles et de couvrir en une nuit toute la terre de beaux palais et de villes comme il est dit dans les contes prophétiques. Après avoir, pendant une ou deux minutes, contemplé le travail des hommes, le rayon de soleil, impuissant à vaincre l'épaisseur des nuages, se noya parmi eux comme un enfant dans la mer ; quant à la pluie elle se transforma en averse.

— Assez ! cria quelqu'un, mais on lui répondit avec humeur :

— Je t'en donnerai des assez !

Et jusqu'à deux heures, jusqu'à ce que toute la cargaison eut été déchargée, les hommes à demi nus travaillèrent sans repos sous l'averse et le vent aigu et je compris avec vénération de quelles forces puissantes est riche la terre des hommes.

Puis on passa sur le bateau et là tous s'endormirent comme s'ils étaient ivres. Arrivés à Kazan, on se déversa sur le sable de la rive en un torrent de boue grise et on alla au cabaret boire les trois seaux de vodka.

Là Bachkine, le voleur, s'approcha de moi, m'examina et demanda :

— Qu'est-ce qu'il t'est arrivé ?

Je lui racontai avec enthousiasme notre travail ; il m'écouta et dit en soupirant avec mépris :

— Imbécile ! Pis que ça, idiot !

Sifflotant, frétillant du corps comme un poisson, il nagea entre les tables serrées derrière lesquelles les débardeurs festoyaient bruyamment : dans un coin quelqu'un entama d'une voix de ténor une chanson leste :

C'est pendant la nuit que ça s'est passé.
Une dame au jardin alla se promener.....

Une dizaine de voix assourdissantes hurlèrent, tandis que les mains tapaient sur les tables :

Le gardien surveille la ville
Et voit une dame couchée....

Ils riaient, sifflaient, dans un tonnerre de paroles dont le cynisme désespéré n'a probablement pas d'égal sur la terre.

Quelqu'un me fit connaître André Derenkov, propriétaire d'une petite épicerie, perdue au bout d'une pauvre rue étroite, au dessus d'un ravin comblé de détritus.

Derenkov était un homme à la main atrophiée, avec un bon visage, une barbiche claire et des yeux intelligents ; il possédait la meilleure bibliothèque de livres rares et défendus qui fût en ville : ces ouvrages étaient utilisés par les étudiants des nombreuses écoles de Kazan et par les gens à tendances révolutionnaires.

La boutique de Derenkov était située dans une basse annexe de la maison d'un changeur appartenant à la secte des skoptsi ; la porte de la boutique s'ouvrait sur une vaste pièce faiblement éclairée par une fenêtre donnant sur la cour. Cette pièce était prolongée par une petite cuisine, derrière laquelle, dans un corridor noir, joignant l'annexe à la maison, était dissimulé un réduit ou était cachée la pernicieuse bibliothèque. Une partie des livres, tels que les « Lettres historiques » de Lavrov, « Que faire ? » de Tchernichevsky et certains articles de Pissarev étaient recopiés à l'encre dans des cahiers épais. Tous ces manuscrits étaient très fatigués.

Lorsque je vins pour la première fois dans sa boutique, Derenkov, occupé avec un client, m'indiqua d'un signe de tête la porte de la chambre ; j'y entrai et je vis dans le crépuscule un petit vieillard, ressemblant à Séraphin de Sarov qui, agenouillé dans un coin, priait avec ferveur. En regardant le petit vieillard, j'eus une impression de discordance et de contradiction.

On m'avait parlé de Derenkov comme d'un populiste et dans mon esprit un populiste, c'était un révolutionnaire et un révolutionnaire ne doit pas croire en Dieu. Le pieux vieillard me parut être de trop dans cette maison.

Sa prière terminée, il lissa soigneusement sa barbe et sa chevelure blanche, m'examina et me dit :

— Le père d'André. Et vous, qui êtes-vous ? Vrai-

ment ? Moi, je vous prenais pour un étudiant déguisé

— Pourquoi donc un étudiant se déguiserait-il ?

— Bien sûr, répliqua doucement le vieillard, on a beau se déguiser, Dieu vous reconnaît quand même.

Il s'en alla dans la cuisine ; assis près de la fenêtre je me mis à rêver, lorsque j'entendis soudain cette exclamation :

— Voilà donc comme il est !

Près du montant de la porte donnant sur la cuisine se tenait une jeune fille en blanc ; ses cheveux clairs étaient coupés court ; dans sa figure pâle et ronde brillaient des yeux bleus souriants. Elle ressemblait beaucoup à un de ces anges que représentent les chromos bon marché.

— Pourquoi avez-vous eu peur ? Est-ce que je suis si terrible ? Elle parlait d'une voix grêle et frémissante, et prudemment, lentement, elle s'avançait vers moi en s'appuyant au mur comme si elle marchait non sur un sol ferme, mais sur un fil vacillant tendu dans les airs. Cette démarche inhabile lui donnait plus de ressemblance encore avec un être d'un autre monde. Elle tressaillait tout entière comme si elle marchait sur des aiguilles et que le mur brûlait ses mains d'enfant potelées. Ses doigts étaient étrangement immobiles.

Je me tenais devant elle, silencieux, pénétré d'un sentiment de trouble singulier et de compassion aiguë.

Tout dans cette pièce obscure était extraordinaire.

La jeune fille s'assit sur la chaise avec précaution comme craignant de la voir s'envoler sous elle. Puis avec une simplicité qu'on ne rencontre chez personne, elle me raconta qu'elle n'avait commencé à marcher que depuis cinq jours et qu'elle était restée trois mois au lit, les bras et les jambes paralysés.

— C'est une maladie nerveuse, dit-elle en souriant.

Je me souviens que j'aurais souhaité une autre explication de son état : une maladie nerveuse, c'était trop simple pour une telle jeune fille et dans cette pièce si étrange où tous les objets se serraient timidement contre le mur tandis que, dans un coin, brûlait devant les icônes la lumière trop vive d'une veilleuse et que sur la nappe blanche d'une grande table de salle à manger rampait l'ombre de ses chaînettes de cuivre.

— On m'a beaucoup parlé de vous ; alors j'ai voulu voir comment vous êtes, disait la voix enfantinement grêle.

Cette jeune fille fixait sur moi un regard insupportable ; je voyais dans ses yeux bleus je ne sais quoi de pénétrant. Je ne pouvais pas, je ne savais pas parler à une telle jeune fille ; j'avais peur. Je me taisais, regardant les portraits de Hertzen, de Darwin et de Garibaldi.

De la boutique sortit rapidement un jeune homme de mon âge, un blondin aux yeux effrontés qui disparut dans la cuisine en criant à haute voix :

— Pourquoi es-tu sortie, Marie ?

— C'est mon frère cadet Alexis, dit la jeune fille. Moi je fais des études de sage-femme, mais je suis tombée malade. Pourquoi vous taisez-vous ? Vous êtes timide ?

André Derenkov arriva, sa main atrophiée cachée sous sa veste ; il caressa silencieusement en les ébouriffant les doux cheveux de sa sœur et me demanda distraitement quel genre de travail je cherchais.

Ensuite entra une jeune personne svelte, aux boucles rousses et aux yeux verdâtres ; elle me regarda sévèrement et, prenant la blanche jeune fille sous les bras, elle l'emmena en disant :

— Assez, Macha !

Je partis, moi aussi, singulièrement ému, et le soir suivant j'étais de nouveau assis dans cette même pièce essayant de comprendre comment et dans quel but on y vivait. On y vivait étrangement.

Stepan Andreevitch, un doux et bon vieillard tout blanc et comme transparent, restait assis dans un petit coin d'où il vous regardait, remuant ses lèvres sombres et souriant doucement comme pour dire :

— Ne me touchez pas !

Il était peureux comme un lièvre et avait le pressentiment inquiet d'un malheur — c'était clair.

André à la main atrophiée, vêtu d'une veste grise, dure sur le devant comme de l'écorce, tant elle était

barbouillée de beurre et de farine, parcourait la pièce en marchant de côté, avec l'air contrit et le sourire d'un enfant qui vient de se faire pardonner quelque méfait. Son second frère, Alexis, garçon paresseux et grossier, l'aidait à tenir son commerce. Son troisième frère, Ivan, était interne dans une école d'instituteurs et ne venait à la maison qu'aux jours de fête ; c'était un petit homme proprement vêtu, bien peigné, qui ressemblait à un vieux fonctionnaire. Maria la malade habitait au grenier et descendait rarement ; lorsqu'elle venait je me sentais mal à l'aise comme si j'étais enchaîné par d'invisibles liens.

Le ménage de Derenkov était tenu par la compagne du propriétaire de la maison. C'était une grande femme maigre qui avait le visage d'une poupée de bois et les yeux sévères d'une religieuse malveillante. Et l'on voyait, là aussi, aller et venir sa fille, la rousse Nastia ; lorsque de ses yeux verts elle regardait les hommes, les narines de son nez pointu frémissaient.

III

Mais les vrais maîtres du logement de Derenkov, c'étaient les étudiants de l'Université, du Séminaire, de l'Ecole Vétérinaire, bruyante assemblée de gens préoccupés du bonheur du peuple russe et perpétuellement inquiets de l'avenir de la Russie. Surexcités par les livres, les articles de journaux, les événements de la ville et de l'Université, ils accouraient le soir dans la petite boutique de Derenkov, venant de toutes les rues de Kazan, pour se livrer à de violentes discussions ou échanger dans les coins des confidences à voix basse. Ils apportaient avec eux de gros livres et, en montrant du doigt certains passages, ils s'interpelaient, chacun proclamant la vérité qui le séduisait.

Bien entendu, je comprenais mal ces discussions ; les vérités se perdaient pour moi dans le flot des paroles comme les parcelles de graisse dans la maigre soupe des pauvres gens.

Certains de ces étudiants me rappelaient les vieux fanatiques des sectes de la Volga, mais j'avais devant

moi des hommes qui se préparaient à améliorer la vie et leur sincérité, bien que s'abreuvant au torrent tumultueux des mots, ne s'y noyait pas. Je voyais clairement les problèmes qu'ils s'efforçaient de résoudre et je me sentais personnellement intéressé à leur heureuse solution. Il me semblait souvent que dans les discours de ces étudiants s'exprimaient mes pensées muettes et, comme un prisonnier à qui l'on promet la liberté, j'étais presque enthousiasmé.

Les étudiants me considéraient comme des menuisiers regardent un morceau de bois dont on peut faire un objet sortant de l'ordinaire.

— C'est une gemme brute, se disaient-ils les uns aux autres en parlant de moi, fiers comme des gamins qui se montrent une pièce de cuivre trouvée sur le pavé. Je ne sais pourquoi, il me déplaisait d'être appelé « gemme brute » et « fils du peuple » ; la vie me semblait être une marâtre et la force qui dirigeait le développement de mon esprit me pesait durement. Ainsi, ayant vu dans la vitrine d'un libraire un livre dont le titre était composé de mots inconnus : « Aphorismes et Maximes », je fus pris de l'ardent désir de le lire ; je priai un étudiant du Séminaire de me prêter cet ouvrage.

— Bonjour ! s'écria ironiquement le futur évêque, homme à tête de nègre, crépu de cheveux, épais de lèvres et bien denté. C'est de la sottise, mon vieux ! Lis ce

qu'on te donne et ne fourre pas le nez où tu n'as que faire.

Le ton grossier du professeur me vexa beaucoup. Bien entendu, j'achetai le livre; je gagnai sur les quais une partie de l'argent nécessaire et empruntai le reste à André Derenkov. C'était le premier ouvrage sérieux que j'achetais et je l'ai conservé jusqu'aujourd'hui.

J'étais en général assez sévèrement traité : après avoir lu " l'Abécédaire des Sciences sociales ", j'eus l'impression que l'auteur avait exagéré le rôle des races pastorales dans l'organisation de la vie civilisée et méconnu la race nomade des chasseurs. Je fis part de mes doutes à un étudiant en philosophie, lequel, essayant de donner à son visage de femme un air d'importance, me parla durant toute une heure du « droit à la critique ».

— Pour avoir le droit de critiquer, il faut croire à une vérité. A quoi croyez-vous ?

Il lisait jusque dans la rue, marchant sur le trottoir, la figure cachée derrière un livre, et bousculant les passants. Alité dans un grenier, atteint du typhus, il criait encore :

— Il faut que dans la morale les éléments de la liberté et de la contrainte s'unissent harmonieusement —harmonieusement, har... har... har...

Cet homme délicat, souffrant d'une diète chronique, épuisé par la recherche obstinée d'une vérité solide, ne connaissait d'autre joie que la lecture et, lorsqu'il

croyait avoir concilié les contradictions de deux grands esprits, ses charmants yeux sombres avaient le sourire enfantin et heureux. Une dizaine d'années après mon séjour à Kazan, je le retrouvai à Kharkov ; il avait été déporté pendant cinq ans à Kem et étudiait de nouveau à l'Université. Il me parut vivre au milieu d'une fourmilière d'idées contradictoires ; mourant de tuberculose, il essayait de concilier Nietszche et Marx, crachait le sang et, saisissant mes mains entre ses doigts froids et gluants, râlait :

— Sans synthèse on ne peut vivre.

Il mourut dans un tramway, en se rendant à l'université.

J'ai connu beaucoup de ces grands martyrs de la raison ; leur mémoire m'est sacrée.

C'était une ou deux douzaines de ces gens-là qui s'assemblaient chez Derenkov — il y avait même parmi eux un Japonais, étudiant du Séminaire, Pantaleimon Sato. Parfois apparaissait un homme grand avec une large poitrine, une énorme barbe épaisse et une tête rasée à la tatare. Il semblait solidement cousu dans un casaquin gris, hermétiquement fermé jusqu'au menton par des agrafes. D'ordinaire, il restait assis dans un coin, fumant une courte pipe et regardant tranquillement tout le monde avec des yeux gris qui semblaient lire en votre âme. Souvent son regard

s'arrêtait fixement sur mon visage, je sentais que cet homme sérieux me soupesait mentalement et, je ne sais pourquoi, je le craignais. Son silence m'étonnait ; tous alentour parlaient haut, souvent d'un ton décidé et, bien entendu, plus les paroles étaient tranchantes et mieux elles me plaisaient ; je fus bien longtemps sans deviner combien les paroles décisives cachent souvent des pensées pauvres et hypocrites. Que cachait le mutisme de ce géant barbu ?

On l'appelait l'Ukrainien et je crois que personne, sauf André, ne connaissait son nom. Je sus bientôt que cet homme était récemment revenu de la province d'Irkoutsk où il avait été déporté pendant dix ans. Cela augmenta l'intérêt que je lui portais mais ne m'inspira pas l'audace de faire sa connaissance ; pourtant je n'étais ni gêné ni timide. J'étais doué au contraire d'une curiosité maladive et j'avais soif de connaître tout et au plus vite. Cette qualité m'empêcha toute ma vie de m'occuper sérieusement d'une chose unique.

Lorsqu'on parlait du peuple, je sentais, surpris et défiant envers moi-même, que je ne pouvais penser à ce sujet comme tous ces gens. Pour eux le peuple était l'incarnation de la sagesse, de la beauté spirituelle, de la bonté du cœur, un être presque divin et unique, dépositaire de tout ce qui est beau, juste et grand. Je

ne connaissais pas ce peuple-là. Je voyais des menuisiers, des débardeurs, des maçons, je connaissais Jacob, Ossip, Grégoire, mais ici on parlait d'un peuple unique et, soumis à sa volonté, on se plaçait au dessous de lui. Il me semblait au contraire que les gens de chez Derenkov incarnaient en eux la beauté et la puissance de la pensée, et qu'ils brûlaient du noble et généreux désir de vivre et de reconstruire l'existence selon les nouveaux canons de l'amour et de l'humanité.

C'était justement cet amour de l'humanité que je n'avais pas rencontré chez les homuncules parmi lesquels j'avais vécu jusqu'alors, tandis qu'ici cet amour résonnait dans chaque parole, brûlait dans chaque regard.

Les discours des adorateurs du peuple tombaient sur mon cœur comme une pluie bienfaisante et la naïve littérature sur la sombre vie du village et le moujik-martyr m'était d'un grand réconfort. Je sentais que ce n'était qu'en aimant très fortement, très passionnément les hommes, que l'on pouvait puiser dans cet amour la force nécessaire pour découvrir et comprendre le sens de la vie. Je cessai de penser à moi et prêtai attention à autrui.

André Derenkov me communiqua avec confiance que les modestes bénéfices de son commerce étaient entièrement consacrés à secourir les gens qui « mettent le bonheur du peuple au dessus de tout ». Il se tenait

parmi eux comme un sous-diacre, plein d'une foi sincère, à la messe d'un évêque et ne cachait pas son enthousiasme pour la sagesse audacieuse des liseurs de livres. Avec un sourire heureux, sa main desséchée passée dans l'ouverture de sa chemise, tiraillant de l'autre main sa barbiche soyeuse, il me demandait :

— C'est bien ? Eh ?

Et lorsque le vétérinaire Longuinov, possesseur d'une voix étrange, pareille au cri du jars, commettait l'hérésie de s'élever contre les populistes, Derenkov, fermant peureusement les yeux, murmurait :

— Quel semeur de trouble !

Son attitude envers les populistes se rapprochait de la mienne, mais celle des étudiants vis à vis de Derenkov ressemblait à l'attitude, quelque peu grossière et négligente, d'un maître vis à vis d'un ouvrier ou d'un garçon de cabaret. Il ne s'en rendait pas compte. Souvent, après avoir reconduit les visiteurs, il me gardait la nuit ; nous nettoyions la pièce, puis, couchés par terre sur des tapis de feutre, chuchotant amicalement, nous nous entretenions longuement dans l'obscurité qu'éclairait à peine la lueur de la veilleuse. Il me disait avec la douce joie d'un croyant :

— Il s'amassera des centaines, des milliers de braves gens comme cela ; ils prendront en Russie toutes les places en vue et changeront d'un seul coup toute la vie.

Il était d'une dizaine d'années plus âgé que moi et je voyais que Nastia aux cheveux roux lui plaisait beaucoup ; il s'efforçait de ne pas regarder ses yeux effrontés. Devant les autres il lui parlait un peu sèchement avec la voix autoritaire d'un maître, mais il la suivait d'un regard inquiet ; par contre lorsqu'il lui parlait seul à seul, il souriait, confus et timide, en tiraillant sa barbiche.

Sa jeune sœur observait, elle aussi, d'un petit coin les joutes verbales. L'effort de l'attention tendait comiquement sa figure pleine et enfantine, ses yeux s'ouvraient largement et, lorsque retentissaient des paroles particulièrement décisives, elle soupirait bruyamment comme si elle avait reçu de l'eau glacée. Près d'elle se promenait comme un coq grave un étudiant en médecine aux cheveux roux ; il lui parlait à mi-voix d'un ton mystérieux et fronçait les sourcils d'un air important. Tout cela était prodigieusement intéressant.

Mais survint l'automne ; il me devint impossible de vivre sans un travail suivi. Pris par tout ce qui se passait autour de moi, je travaillais de moins en moins et me nourrissais du pain d'autrui — mais le pain d'autrui est dur à avaler. Il fallait chercher une « place » pour l'hiver et je la trouvai dans la pâtisserie de Vassili Semenov.

Dans certaines de mes nouvelles — « le Patron » « Konovalov », « Vingt-six et une » —, j'ai décrit cette

période de mon existence — période dure mais instructive.

Pénible physiquement, mais plus pénible encore moralement.

Lorsque je descendis dans le sous-sol de l'atelier, un « mur d'oubli » s'éleva entre moi et ces gens dont je ne pouvais plus me passer. Aucun d'eux ne venait me voir et moi, travaillant quatorze heures par jour, je ne pouvais aller en semaine chez Derenkov. Les jours de fête, je dormais ou je restais avec mes compagnons de travail. Une partie d'entre-eux me considéra dès les premiers jours comme un bouffon amusant. Quelques-uns me traitaient avec le naïf amour des enfants pour un homme qui sait raconter des histoires intéressantes. Le diable sait ce que je racontais à ces gens, mais naturellement je leur disais tout ce qui pouvait les consoler un peu, leur inspirer l'espoir d'une autre vie, plus facile et moins absurde. Parfois cela me réussissait et, voyant leurs faces enflées s'éclairer d'humaine tristesse et leurs yeux s'enflammer de dépit et de colère, je me réjouissais et je pensais avec orgueil que je « travaillais dans le peuple », que je « l'éclairais ».

Mais, bien entendu, il m'arrivait le plus souvent de sentir mon impuissance, mon peu de connaissances, mon incapacité de résoudre les problèmes les plus simples de l'existence. Alors, j'avais l'impression d'être

jeté dans une fosse obscure où les hommes grouillent comme des vers aveugles, tâchant seulement d'oublier la réalité et ne trouvant cet oubli que dans les cabarets et les froides étreintes des prostituées.

Chaque mois, le jour de la paye, la visite des maisons publiques était obligatoire ; une semaine avant le jour heureux on rêvait à haute voix de ce plaisir et, ensuite on se racontait pendant longtemps encore les jouissances éprouvées. Dans ces conversations, chacun se vantait cyniquement de sa vigueur amoureuse, on bafouait cruellement les femmes et l'on crachait avec dégoût en parlant d'elles.

Mais derrière tout cela, je devinais de la tristesse et de la honte. Dans ces maisons de consolation où, pour un rouble, on pouvait acheter une femme pour toute une nuit, je voyais mes camarades garder une attitude gênée et coupable — et cela me semblait naturel. Certains d'entre eux se conduisaient avec une aisance et une hardiesse exagérées que je sentais factices et fausses. Les rapports des sexes m'inspiraient un intérêt craintif et je les observais avec une acuité particulière. Quant à moi, je n'usais pas des caresses des femmes et cela me mettait dans une situation désagréable ; j'étais cruellement raillé et par les femmes et par mes camarades. Bientôt on cessa de m'emmener dans les maisons de consolation, après m'avoir déclaré franchement :

— Ne viens pas avec nous, mon vieux.

— Pourquoi ?

— Parce que. On n'est pas bien avec toi.

J'insistai vivement, sentant que ces paroles avaient pour moi de l'importance, mais je n'obtins pas d'explication plus claire.

— Ne viens pas, on te dit. On est gêné avec toi...

Et Artème seul dit en plissant les lèvres :

— Comme qui dirait devant le pope ou devant son père...

Les filles avaient d'abord raillé ma continence, puis elles se mirent à me demander, vexées :

— On te dégoûte ?

Une « demoiselle » de quarante ans, la belle et plantureuse Polonaise Thérèse Borouta, l'économe de la maison, dit en me regardant de ses yeux intelligents de chien de race :

— Laissons-le donc, mes amies. Sûrement il a une fiancée. Il n'y a qu'une fiancée qui puisse tenir un pareil gaillard.

Alcoolique, elle buvait par accès, et lorsqu'elle était ivre, elle était indescriptiblement répugnante. Mais, à jeûn, elle m'étonnait par son attitude réfléchie et le calme qu'elle apportait à rechercher le sens des actions d'autrui.

— Les gens les plus incompréhensibles sont certai-

nement les étudiants du séminaire, racontait-elle à mes camarades. Voici ce qu'ils font avec ces demoiselles : ils font enduire le plancher de savon, une fille nue se met à quatre pattes, les pieds et les mains dans des assiettes, et ils la poussent au derrière pour voir jusqu'où elle glissera sur le plancher. Et après celle-là une autre. Voilà. Pourquoi font-ils ça ?

— Tu mens ! dis-je.

— Oh que non ! s'écria Thérèse sans se formaliser, avec un calme écrasant.

— C'est de ton invention.

— Comment une demoiselle inventerait-elle pareille chose ? Est-ce que je suis folle ? me demandait-elle en écarquillant les yeux.

Les assistants écoutaient avidement notre discussion et Thérèse continuait à raconter les jeux des visiteurs du ton impassible d'une personne qui n'a d'autre besoin que de connaître les mobiles des actions d'autrui.

Les auditeurs, crachant avec dégoût, couvraient d'injures sauvages les étudiants et moi, voyant que Thérèse excitait l'animosité contre des gens qui m'étaient chers, je déclarais que les étudiants aimaient le peuple et lui voulaient du bien.

— Mais ce sont des étudiants de l'Université, des laïcs, tandis que je parle des clercs Ce sont tous des orphelins et un orphelin devient obligatoirement un

voleur ou un chenapan, un mauvais homme ; ça n'est attaché à rien, un orphelin.

Les calmes récits de « l'économe » et les récriminations des femmes contre les étudiants, les fonctionnaires et, en général, les « gens propres », provoquaient chez mes camarades non seulement du dégoût et de l'irritation mais une sorte de joie qui s'exprimait par ces mots :

— Alors, ils sont pires que nous, les gens instruits !

Il m'était amer et pénible d'entendre ces paroles. Je voyais dans ces petites chambres à demi obscures se déverser, comme dans des fosses, la boue de la ville ; elle y bouillait dans une fermentation suffocante et, toute imprégnée de méchanceté et de haine, s'écoulait de nouveau dans la ville. Dans ces trous où l'instinct et l'ennui de vivre poussaient les hommes, je voyais se créer avec des mots absurdes de touchantes chansons sur les inquiétudes et les chagrins de l'amour, surgir des légendes déformées sur l'existence des « gens instruits », naître une attitude hostile et moqueuse à l'égard de ce qu'on ne comprenait pas, et je m'apercevais que les « maisons de consolation » étaient des écoles d'où mes camarades rapportaient des notions violemment corrosives.

Je regardais les « filles de joie » marcher sur les planchers sales, en traînant paresseusement les pieds, je considérais le balancement écœurant de leurs corps

flasques, aux sons importuns de l'accordéon ou sous la musique irritante d'un piano désaccordé ; alors naissaient en moi des pensées confuses, mais inquiètes. De tout ce qui m'entourait suintait un ennui qui empoisonnait l'âme d'un désir impuissant de s'en aller, de se cacher quelque part.

Lorsque, dans l'atelier, je racontais qu'il existait des hommes cherchant d'un cœur désintéressé le chemin qui mène à la liberté et au bonheur du peuple, on m'objectait :

— Et les filles, ce n'est pas ce qu'elles disent.

On me raillait impitoyablement, avec une cruauté cynique, et comme j'étais un jeune chien ardent qui ne se sentait ni plus sot ni moins hardi que les vieux chiens, je me fâchais à mon tour. Commençant à comprendre que les idées que l'on se fait sur la vie ne sont pas moins pénibles que la vie elle-même, je ressentais parfois des accès de haine envers les hommes obstinément patients parmi lesquels je travaillais. J'étais particulièrement révolté par leur capacité de souffrir, la résignation docile avec laquelle ils se soumettaient aux insolences à demi démentes d'un patron ivre.

IV

Et, comme par un fait exprès, ce fut précisément à cette époque pénible qu'il m'arriva de faire connaissance avec une idée absolument nouvelle, laquelle, bien qu'elle me fût foncièrement antipathique, me troubla beaucoup.

Par l'une de ces nuits de tempête où il semble que le vent aux furieux hurlements a déchiré le ciel gris en minuscules lambeaux qui tombent sur la terre et l'ensevelissent sous des monceaux de poussière glaciale, que la vie sur terre est finie et que le soleil s'est éteint pour ne plus se lever, par une de ces nuits, durant les jours gras, je me rendais à l'atelier, revenant de chez Derenkov. J'allais contre le vent, les yeux fermés, dans le bouillonnement opaque du chaos gris, lorsque soudain je tombai, après avoir buté contre un homme couché en travers du trottoir. Nous poussâmes tous deux un juron, moi en russe, lui en français.

— Oh, diable !

Ceci excita ma curiosité. Je le relevai, le remis sur pied ; c'était un homme léger de poids, petit de taille. Me bousculant, il criait, irrité :

— Mon chapeau ! Que le diable vous emporte, rendez-moi mon chapeau ! Je suis en train de geler.

Je trouvai le chapeau dans la neige, le secouai, le mis sur la tête ébouriffée de l'homme, mais, arrachant le chapeau et l'agitant contre moi, il me chassait en jurant en deux langues :

— Va-t-en !

Soudain il s'élança en avant et se fondit dans la bouillie tourbillonnante. Je le retrouvai un peu plus loin : debout, enlaçant le poteau de bois d'un réverbère éteint, il disait avec conviction :

— Hélène, je suis perdu... O Lena !...

Sans doute il était ivre et peut-être allait-il mourir de froid si je le laissais dans la rue. Je lui demandai où il habitait.

— Dans quelle rue sommes-nous ? cria-t-il avec des larmes dans la voix. Je ne sais de quel côté aller !

Je le pris par la taille et le guidai en lui demandant encore où il demeurait.

— Sur le Boulak, marmottait-il en frissonnant. Sur le Boulak... Il y a des bains... une maison...

Il allait d'un pas incertain, butant et m'empêchant de marcher. J'entendais claquer ses dents.

— *Si tu savais*, murmurait-il en français, tout en me poussant.

— Que dites-vous ?

Il s'arrêta, leva la main et prononça distinctement et, me sembla-t-il, avec orgueil :

— *Si tu savais où je te mène...*

Et, titubant, près de tomber, il fourra les doigts dans sa bouche. Je me baissai, le pris sur mon dos et l'emportai ; lui, le menton appuyé sur mon crâne, balbutiait :

— *Si tu savais*... Mais je meurs de froid, oh, mon Dieu...

Arrivé sur le Boulak, je parvins avec peine à savoir dans quelle maison il habitait ; enfin, nous pénétrâmes dans le vestibule d'une maisonnette, cachée au fond d'une cour derrière les tourbillons de neige. Il trouva la porte à tâtons, frappa avec précaution et siffla :

— Ch... doucement...

La porte fut ouverte par une femme en peignoir rouge, tenant à la main une bougie allumée ; elle nous céda le pas, s'écarta silencieusement et, tirant je ne sais d'où un face-à-main, se mit à me dévisager.

Je lui dis que l'homme avait, à ce que je croyais, les doigts gelés et qu'il fallait le déshabiller et le coucher.

— Oui ? me demanda-t-elle d'une voix sonore et jeune.

— Il faut lui plonger les doigts dans l'eau froide...

De son face-à-main elle désigna silencieusement un coin de la pièce ; là sur un chevalet, se trouvait un tableau — un fleuve, des arbres. Je jetai un regard sur le visage étrangement immobile de la femme ; elle s'éloigna dans un coin, vers une table sur laquelle brûlait une lampe avec un abat-jour rose, s'assit devant et, prenant sur la table un valet de cœur, se mit à le regarder.

— Vous n'avez pas d'eau-de-vie ? demandai-je à haute voix. Sans répondre, elle étala les cartes sur la table. L'homme que j'avais amené était assis sur une chaise, la tête penchée très bas, les mains rouges pendant le long du corps. Je le déposai sur le divan et commençai à le déshabiller, ne comprenant rien et vivant comme en un songe. Devant moi, le mur au-dessus du divan était entièrement couvert de photographies, parmi lesquelles brillait vaguement une couronne d'or nouée d'un ruban blanc au bout duquel était inscrit en lettres d'or : « A l'incomparable Djildé ».

— Plus doucement, que diable ! gémit l'homme lorsque je me mis à lui frictionner les mains.

Sans mot dire, d'un air soucieux, la femme étalait les cartes ; son visage au nez d'oiseau était éclairé par de grands yeux immobiles. Puis avec des mains de fillette, elle fit mousser sa chevelure aussi volumineuse

qu'une perruque et demanda, à voix basse, mais sonore :

— Tu n'as pas vu Micha, Georges ?

Georges, me repoussant, s'assit promptement et se hâta de répondre :

— Mais il est parti pour Kiev.

— Ah oui, pour Kiev, répéta la femme sans détourner les yeux des cartes ; je remarquai que sa voix était monotone et sans expression.

— Il va bientôt arriver.

— Oui ?

— Oh oui. Bientôt.

— Oui ? répéta la femme.

Georges, à demi déshabillé, sauta à terre et en deux bonds se mit à genoux aux pieds de la femme, en lui parlant en français.

— Je suis calme, répondit-elle en russe.

— Je me suis égaré, tu sais. La neige, un vent terrible... je croyais que j'allais être gelé. Nous n'avons pas bu beaucoup, racontait hâtivement Georges en caressant la main que la femme avait posée sur ses genoux. Il avait une quarantaine d'années et son visage rouge, aux lèvres épaisses et aux moustaches noires, paraissait inquiet et craintif ; il frottait énergiquement la brosse grise de ses cheveux sur son crâne rond et parlait de plus en plus bref.

— Nous partons demain pour Kiev, dit la femme.

Et l'on ne savait si elle interrogeait ou affirmait.

— Oui, demain. Et il faut que tu te reposes. Pourquoi ne te couches-tu pas ? Il est déjà très tard...

— Micha n'arrivera pas aujourd'hui ?

— Oh, non. Avec une telle tempête... Viens, couche-toi...

Il prit la lampe sur la table et emmena la femme par une petite porte, derrière la bibliothèque. Je restais longtemps assis, seul, sans penser à rien, écoutant sa voix un peu enrouée. Des pattes velues frôlaient les vitres. La flamme de la bougie se reflétait timidement dans une flaque de neige fondue. La pièce, encombrée d'objets, était emplie d'une étrange et chaude odeur qui engourdissait la pensée.

Il revint, titubant et tenant la lampe dont l'abat-jour tremblait contre le verre.

— Elle s'est couchée.

Il posa la lampe sur la table, s'arrêta songeur au milieu de la pièce, et dit, sans me regarder :

— Eh bien, sans toi, je serais mort probablement... Merci... Qui es-tu ?

Il pencha la tête, écoutant du bruit dans la pièce voisine.

— C'est votre femme ? demandai-je doucement.

— Oui, ma femme. Tout. Toute ma vie, prononça distinctement et à mi-voix cet homme, en regardant

le plancher ; et de nouveau, il se prit à frotter vigoureusement sa tête.

— Si l'on prenait du thé, eh ?

Il alla distraitement vers la porte, mais s'arrêta, s'étant souvenu que la servante avait mangé trop de poisson et avait été envoyée à l'hôpital.

J'offris d'allumer le samovar ; il acquiesça de la tête et, oubliant sans doute qu'il était à demi dévêtu, ses pieds nus claquant sur le plancher mouillé, il me conduisit dans une petite cuisine. Là, le dos appuyé au poêle, il répéta :

— Sans toi, j'aurais été gelé. Merci !

Et soudain, tressaillant, il fixa sur moi ses yeux élargis par la frayeur :

— Que serait-elle devenue, alors ? Oh, Seigneur...

Rapidement, en regardant le trou sombre de la porte, il chuchota :

— Tu vois, elle est malade. Son fils, un musicien, s'est suicidé à Moscou ; elle l'attend toujours, depuis bientôt deux ans...

Puis, tandis que nous buvions le thé, il me raconta dans un récit incohérent, avec des mots singuliers, que cette femme était une châtelaine, qu'il était, lui, professeur d'histoire, qu'il avait été répétiteur de son fils et qu'il était tombé amoureux d'elle ; elle avait quitté son mari, un baron allemand, avait chanté à l'Opéra ;

ils vivaient heureux, bien que son ex-mari essayât par tous les moyens de troubler leur existence.

Il avait l'air, en racontant tout cela, de lire une page mal écrite, les yeux mi-clos, comme s'il essayait de distinguer quelque chose dans la pénombre de la cuisine malpropre dont le plancher autour du poêle était pourri. Il humait le thé en se brûlant ; sa figure se ridait, ses yeux ronds clignotaient craintivement.

— Qui es-tu ? me demanda-t-il encore une fois. Ah, oui, un ouvrier pâtissier... Étrange. On ne dirait pas. Qu'est-ce que ça signifie ?

Ses paroles avaient un son inquiet ; il me regardait avec méfiance comme une bête traquée.

Je lui parlai brièvement de moi.

— Ainsi ! s'exclama-t-il à mi-voix. Oui, ainsi... C'est donc cela.

Et s'animant soudain, il me demanda :

— Tu connais le conte du « Vilain Caneton ? » Tu l'as lu ?

Son visage se contracta et il se mit à parler, presque avec irritation, en forçant jusqu'à crier le ton de sa voix enrouée :

— Ce conte nous séduit. A dix ans, je me demandais, moi aussi, si je n'étais pas un cygne. Et voilà... Je devais entrer au séminaire, j'entrai à l'université. Mon père, un prêtre, me renia. J'allai étudier à Paris l'histoire des

malheurs de l'humanité — l'histoire du progrès. J'écrivais, oui. Oh, comme tout cela...

Il sursauta sur son fauteuil, prêta l'oreille et reprit :

— Nous avons inventé le progrès pour nous consoler nous-mêmes. La vie n'a ni raison, ni sens. Sans esclavage, il n'y a pas de progrès; sans la subordination de la minorité à la majorité, l'humanité s'arrêtera en route. En voulant rendre la vie plus aisée, nous la compliquons; en voulant alléger nos peines, nous les augmentons. Les fabriques et les machines existent pour fabriquer encore et encore des machines. C'est absurde... Il y a de plus en plus d'ouvriers alors que seul le paysan, le producteur de blé, est nécessaire. Le pain, voilà tout ce que notre travail doit demander à la nature. Moins l'homme a de besoins, plus il est heureux, plus il a de désirs, moins il a de liberté.

Ce ne sont peut-être pas ses paroles, mais ce sont bien ses idées qui m'abasourdirent et que j'entendais pour la première fois exposées sous une forme aussi rude et aussi nue. L'homme, après chaque exclamation, arrêtait peureusement son regard sur la porte ouverte de la chambre, écoutait le silence, puis murmurait de nouveau, presque en fureur :

— Comprends bien : chaque homme a besoin de peu — un morceau de pain et une femme...

Il se mit soudain à me parler de la femme en un

mystérieux chuchotement, employant des mots inconnus de moi, citant des vers que je n'avais pas lus ; il me rappela soudain Bachkine, le voleur.

— Béatrice, Fiametta, Laure, Ninon... Il murmurait des noms inconnus et me parlait des rois amoureux, des poètes, déclamant des vers français dont il scandait les rimes de son bras mince, nu jusqu'au coude.

— L'amour et la faim gouvernent le monde. J'entendais son murmure ardent et je me souvins que ces paroles avaient été imprimées sous le titre d'une brochure révolutionnaire intitulée : « le Roi Famine » ; cela leur donnait dans mon esprit un poids tout particulier.

Au matin, je partis de la cuisine ; au mur, une petite horloge marquait six heures et quelques minutes. Je marchais dans la brume grise sur la neige amoncelée ; j'écoutais les hurlements de la bourrasque et, me rappelant les exclamations furieuses de l'homme, j'avais l'impression que ses paroles s'étaient arrêtées dans ma gorge et m'étouffaient. Je n'avais pas envie d'aller à l'atelier voir des hommes et, traînant sur moi un amas de neige, je déambulai dans les rues du village tatare, jusqu'au moment où, le jour étant enfin venu, les sombres silhouettes des habitants de la ville commencèrent à plonger parmi les vagues de neige.

Jamais plus je ne rencontrai le professeur et je n'avais

pas envie de le revoir. Mais, par la suite, j'ai maintes fois entendu parler de l'absurdité de la vie et de l'inutilité du travail ; ces propos étaient tenus par des pèlerins ignorants, des vagabonds sans feu ni lieu, et aussi par des hommes de haute culture — tels qu'un moine, un docteur en théologie, un chimiste qui s'occupait d'explosifs, un biologiste néo-vitaliste et bien d'autres. Mais ces idées ne produisirent plus sur moi l'impression ahurissante et pénible que je ressentis lorsque je les connus pour la première fois.

Et ce n'est qu'il y a deux ans à peu près — donc plus de trente ans après le premier entretien sur ce sujet — que je retrouvai inopinément les mêmes pensées et presque les mêmes expressions dans la bouche d'une de mes vieilles connaissances, un ouvrier de Sormov.

Un jour, nous parlions à cœur ouvert et cet homme, un « manitou de la politique », comme il s'intitulait lui-même avec un sourire sans gaieté, me disait avec cette sincérité intrépide que seuls, semble-t-il, les Russes possèdent :

— Ah, Alexis Maximitch, mon bon, on n'a besoin de rien ; ça ne sert à rien tout ça. Les Académies, les sciences, les aéroplanes, tout ça est inutile. Il faut seulement avoir un coin tranquille et une femme que l'on embrasse quand on veut et qui vous répond loyalement de corps et d'âme, voilà. Vous raisonnez comme un

intellectuel, vous n'êtes plus des nôtres ; vous êtes un homme empoisonné. Vous mettez les idées au-dessus des hommes, vous pensez à la juive : l'homme est fait pour le sabbat.

— Les Juifs ne pensent pas ainsi...

— Le diable sait ce qu'ils pensent, on n'y voit que du bleu, répondit-il en jetant dans la rivière le bout de sa cigarette et en le suivant du regard.

Nous étions assis sur un banc de granit au bord de la Neva, en automne, par une nuit de lune. Nous étions tous deux harassés par une journée d'agitations stériles, obstinément désireux de faire quelque chose de bon et d'utile.

— Vous êtes avec nous, mais vous n'êtes pas des nôtres. Voici ce que je dis, continua-t-il d'un ton doux et réfléchi. Les intellectuels aiment à s'agiter, ils se sont de tout temps joints aux révoltés. De même que le Christ était un idéaliste qui s'est insurgé pour des fins célestes, de même tous les intellectuels se révoltent pour une utopie. L'idéaliste s'insurge et en même temps que lui se révoltent des fainéants, des coquins, des canailles et tout ça par rancune, parce qu'il n'y a pas de place pour eux dans la vie. Les ouvriers se soulèvent pour faire la révolution, ils ont besoin d'obtenir une juste répartition des instruments et des produits du travail. Mais quand ils se seront définitivement emparés du

pouvoir, vous croyez qu'ils consentiront à former un État ? Pour rien au monde. Chacun s'en ira de son côté et s'arrangera à ses propres risques un coin tranquille... La technique, dites-vous ? Mais elle serre encore plus fort le nœud que nous avons au cou, nous enchaîne encore davantage. Non, il faut se libérer du travail inutile. L'homme veut du repos. Les usines et la science ne lui en donneront pas. Un homme seul a besoin de peu. Pourquoi irai-je bâtir une ville quand une petite maisonnette me suffit ? Là où l'on vit en tas, il y a des égoûts, des canalisations, l'électricité. Mais essayez de vivre sans cela, comme ce sera facile ! Non, nous avons beaucoup de choses superflues et tout cela vient des intellectuels. C'est pourquoi je le dis : les intellectuels sont une catégorie nuisible.

Je l'ai dit : personne ne sait aussi profondément, aussi résolument que nous autres Russes, enlever toute signification à la vie.

— Nous sommes le peuple le plus libre *en esprit*, continuait mon interlocuteur railleur. Mais n'allez pas vous fâcher : mon raisonnement est juste et des millions des nôtres pensent ainsi, seulement ils ne savent pas le dire... Il faut organiser la vie plus simplement, alors elle sera plus clémente aux hommes.

Cet homme n'a jamais été un « tolstoïen » et n'a jamais montré aucun penchant à l'anarchie. Je connais

très bien l'histoire de son évolution intellectuelle.

Après cet entretien, j'en vins malgré moi à me demander si vraiment des millions de Russes n'avaient pas supporté les durs tourments de la révolution parce qu'ils caressaient au fond de leurs âmes l'espoir de se libérer du travail. Minimum de travail, maximum de jouissance — c'est très séduisant et cela enthousiasme comme tout ce qui est irréalisable, utopique.

Mais s'il en était ainsi, je serais d'accord avec Henrik Ibsen qui dans sa vieillesse, écrivit les vers suivants :

Moi, conservateur ? Oh, non !
Je suis le même que durant toute ma vie ;
Je n'aime pas déplacer les pions,
Mais je voudrais brouiller tout le jeu.
Je ne me rappelle qu'une révolution.
Elle fut plus sage que les autres
Et aurait pu tout détruire —
J'entends évidemment le Déluge universel.
Mais même alors le diable fut roulé :
Noé, vous le savez, devint dictateur.
Oh, si l'on pouvait le faire plus honnêtement,
Je ne refuserais pas de vous aider ;
Vous vous préoccupez du Déluge universel,
Moi, je mettrais volontiers une torpille sous
[*l'Arche.*

V

La boutique de Derenkov ne donnait que d'infimes revenus, alors que le nombre des gens et des « petites affaires » ayant besoin de subsides grandissait toujours.

— Il faut trouver quelque chose, disait André, en tapotant soucieusement sa barbiche avec un sourire coupable et de profonds soupirs.

Il semblait que cet homme se considérât comme condamné à perpétuité à secourir son prochain et ce châtiment, bien qu'il y fût résigné, n'allait pas sans parfois lui peser.

Bien souvent, je lui demandais, sous différentes formes :

— Pourquoi faites-vous cela ?

Manifestement, il ne comprenait pas mes questions et, croyant que je lui demandais dans quel but, il me répondait en parlant en termes livresques de la vie pénible du peuple, de la nécessité de l'instruction, de la connaissance.

— Mais les hommes veulent-ils et cherchent-ils la connaissance ?

— Mais, voyons, bien sûr. Vous la cherchez bien, vous ?

Oui, moi, je la cherchais. Mais je me rappelais les paroles du professeur d'histoire : « Les hommes cherchent à oublier et à se consoler, mais non à connaître ».

La rencontre d'idées aussi acérées avec des jeunes gens de dix-sept ans ne vaut rien : les idées s'émoussent et les hommes n'y gagnent pas.

Je commençai à avoir l'impression que je faisais toujours la même remarque : les hommes n'aiment les récits intéressants que parce qu'ils leur permettent d'oublier pour une heure la vie pénible et quotidienne. Plus il y a d' « invention » dans le récit et plus avidement on l'écoute. Le livre le plus attrayant est celui où il y a le plus de beaux mensonges. Bref, je nageais dans un brouillard entêtant. Derenkov imagina d'ouvrir une boulangerie. Il fut, je m'en souviens, calculé avec une précision parfaite que chaque rouble engagé dans cette entreprise ne rapporterait pas moins de trente-cinq pour cent. Je devais travailler comme aide sous les ordres du boulanger et veiller, en qualité d' « homme de confiance », à ce qu'il ne volât point la farine, les œufs, le beurre et les marchandises.

Me voilà donc passé du grand sous-sol sale dans un

autre sous-sol, petit et un peu plus propre — le soin de le nettoyer m'incombait. Au lieu de quarante ouvriers, je n'en avais plus avec moi qu'un seul — un homme aux tempes grises, à la barbiche pointue, au visage desséché, avec des yeux sombres et songeurs et une bouche singulière, petite comme celle d'une perche avec des lèvres bouffies et qui avaient toujours l'air d'embrasser. Et une expression railleuse brillait au fond de ses yeux.

Bien entendu, il volait ; dès la première nuit, il mit de côté une douzaine d'œufs, trois livres de farine et un bon morceau de beurre.

— C'est pourquoi faire ?

— C'est pour une fillette, me dit-il amicalement et, en fronçant le nez, il ajouta : une boo..nne fillette.

Je m'efforçais de le persuader que le vol doit être considéré comme un crime. Était-ce parce que je manquais d'éloquence ou parce que je n'étais pas moi-même fermement convaincu de ce que j'essayais de prouver, mais mon discours n'eut aucun succès. Couché sur la huche et regardant par la fenêtre les étoiles, le boulanger marmotta avec étonnement :

— Bonjour ! Il me fait la leçon. Il me voit pour la première fois et vlan ! il me fait la leçon ! Et il est trois fois plus jeune que moi. Tordant.

Il regarda les étoiles et dit :

— Il me semble que je t'ai vu quelque part. Chez

qui as-tu travaillé ? Chez Semenov ? Là où on s'est révolté ? Bon ; alors c'est que je t'ai vu en rêve.

Quelques jours après, je m'aperçus que cet homme pouvait dormir tant qu'il lui plaisait et dans n'importe quelle position, même debout, appuyé sur sa pelle. En s'endormant, il haussait les sourcils et son visage, changeant étrangement, prenait une expression d'ironie étonnée. Il aimait surtout à parler de rêves et de trésors.

Il disait avec conviction :

— Je vois à travers la terre ; elle est toute comme un pâté fourré de trésors : partout sont enfouis des marmites d'argent, des coffres, des pots. Plus d'une fois il m'est arrivé de voir en rêve un endroit quelconque, des bains, par exemple ; dans un coin, un coffre plein de vaisselle d'argent est enterré. Je me réveille et la nuit je vais creuser ; je creuse un archine ou un archine et demi et je trouve des charbons et un crâne de chien. Voilà, j'y suis. Tout à coup, patatras, voilà le fenêtre des bains en mille morceaux et une femme hurle furieusement : au voleur ! Naturellement, je me sauve, sans quoi j'aurais été rossé. Tordant.

J'entendis souvent ce mot, mais Ivan Kouzmitch ne riait pas, il se bornait à cligner les yeux en souriant et à froncer le nez en ouvrant les narines.

Ses rêves n'étaient pas compliqués ; ils étaient aussi ennuyeux, aussi absurdes que la réalité, et je ne compre-

nais pas pourquoi il les racontait avec de tels transports alors qu'il n'aimait pas parler de ce qui se passait autour de lui.

Toute la ville est en émoi : la fille d'un riche marchand de thé, mariée de force, s'est suicidée en revenant de l'église. Une foule de plusieurs milliers de jeunes gens a suivi son cercueil ; des étudiants ont prononcé des discours sur sa tombe, la police les a dispersés. A côté de la boulangerie, dans le petit magasin, tout le monde parle très haut de ce drame; la pièce qui se trouve derrière le magasin est pleine d'étudiants et jusqu'au sous-sol où nous sommes parviennent des sons de voix surexcitées, des paroles décisives.

— On n'a pas assez corrigé cette fille-là, dit Loutonine. Et aussitôt il me confie : je suis en train de pêcher des carpes dans l'étang quand voilà un agent de police ; arrête, comment te permets-tu ? Pas moyen de se sauver, je plonge dans l'eau — et je me réveille.

Bien que le flot de la réalité s'écoulât sans qu'il y fît attention, il sentit qu'il se passait dans la boulangerie quelque chose d'anormal. Le magasin était tenu par des jeunes filles peu faites pour ce commerce — des jeunes filles qui lisaient des livres : la sœur du patron et une de ses amies, grande fille aux joues roses et aux yeux caressants. Des étudiants venaient et restaient longtemps dans la pièce derrière le magasin, criant ou

chuchotant. Le patron se montrait rarement et j'avais l'air, moi, l'aide-mitron, d'être le gérant de la boulangerie.

— Tu es un parent du patron ? demande Loutonine. Ou peut-être qu'il veut faire de toi son gendre ? Non. Tordant. Et pourquoi vient-il des étudiants ? Pour les demoiselles ? Oui... Ça se peut. Bien que les demoiselles ne soient pas bien appétissantes... Les étudiants sont plus empressés à manger des petits pains, bien sûr, qu'à leur faire la cour...

Presque tous les jours, vers cinq à six heures du matin, apparaissait dans la rue, près de la fenêtre de la boulangerie, une jeune fille aux jambes courtes, bâtie en hémisphères de dimensions diverses ; elle ressemblait à un sac de pastèques. Les pieds nus dans l'excavation devant la fenêtre, elle appelait en bâillant :

— Vania !

Sa tête était couverte d'un fichu bariolé d'où s'échappaient des cheveux clairs et bouclés, inondant de menus annelets son front bas et ses joues rouges, gonflées comme des ballons, et chatouillant ses yeux ensommeillés. De ses petites mains aux doigts comiquement écartés comme ceux des nouveau-nés, elle chassait paresseusement les cheveux qui lui tombaient sur le visage. De quoi pouvait-on parler avec une pareille fille ? Cela m'intéressait.

Je réveillais le boulanger qui demandait :

— Te voilà ?

— Tu le vois.

— Tu as dormi ?

— Bien sûr.

— Qu'as-tu vu en rêve ?

— Je ne me rappelle pas.

Dans la ville tout est calme. Quelque part râcle le balai du concierge, pépient les moineaux qui viennent de s'éveiller. Les tièdes rayons du soleil levant se heurtent aux vitres. Ces débuts de journée, doux et songeurs, me sont très agréables. Allongeant par la fenêtre son bras velu, le boulanger tâte les jambes de la fille qui se soumet avec indifférence à ces investigations, sans sourire et clignant ses yeux de brebis.

— Pechkov, sors le feuilleté, il est temps.

Je sors du four les plaques de fer, le boulanger attrape une dizaine de petits pains, les lance dans la jupe de la jeune fille, et, faisant sauter une brioche d'une main dans l'autre, elle y mord de ses dents de jument, se brûle et, irritée, gémit et mugit, en remuant les jambes.

Le boulanger, l'admirant, dit :

— Baisse ta robe, effrontée...

Et lorsqu'elle est partie, il se vante devant moi :

— Tu as vu ? Une vraie agnelle : toute frisottée...

Moi, mon vieux, je ne fraye pas avec les femmes, mais seulement avec des jeunes filles. Celle-là est la treizième ; c'est la filleule de Nikiforitch.

En écoutant ses tendres transports, je songeais :

— Ce sera ça, ma vie ?

Nikiforitch était le policier chef de notre quartier ; c'était un vieillard sec et de haute taille, couvert de médailles ; son visage était intelligent, son sourire aimable, son regard rusé. On m'avait averti que c'était un homme dangereux, lié avec les gendarmes, et qui aimait à pourchasser les étudiants.

Après avoir sorti du four le pain blanc, je mettais sur une planche dix ou douze pains, et les portais en hâte dans la boutique de Derenkov. De retour, je remplissais un panier de trente livres de petis pains et je courais au grand Séminaire pour arriver au thé du matin des étudiants. Là, me tenant près de la porte du vaste réfectoire, je vendais à crédit ou au comptant des petits pains aux étudiants ; debout, j'écoutais leurs discussions sur Tolstoï. (Un des professeurs de l'Académie, Goussev, était un ennemi acharné de Tolstoï.) J'avais parfois dans mon panier, sous les petits pains, des livres que je devais faire passer subrepticement dans les mains de quelque étudiant ; parfois c'était au contraire les étudiants qui cachaient dans ma corbeille des livres ou des billets.

Une fois par semaine, je courais plus loin encore — jusqu'à un asile de fous, où Bechterev faisait son cours avec présentation de malades. Un jour, il montrait à ses élèves un sujet atteint de la folie des grandeurs : lorsque, à la porte de la salle, apparut un homme long, vêtu de blanc, coiffé d'un bonnet en forme de bas, je souris malgré moi, mais, lui, s'arrêtant une seconde à côté de moi, me dévisagea et je sautai en arrière comme frappé au cœur par la pointe noire, mais ardente de son regard. Et tandis que Bechterev, en tiraillant sa barbe, s'entretenait respectueusement avec le malade, je ne cessai de passer doucement ma main sur ma figure comme si elle avait été brûlée par une poussière chaude. Le malade parlait d'une sourde voix de basse et réclamait je ne sais quoi en étendant hors de la manche de son vêtement une longue main menaçante aux longs doigts ; il me semblait que son corps s'allongeait étrangement, grandissait démesurément et que sa main sombre allait venir jusqu'à moi et me prendre à la gorge. Autoritaire et menaçant, le regard aigu de ses yeux noirs jaillissait des trous sombres de son visage osseux. Une vingtaine d'étudiants examinaient cet homme au ridicule bonnet ; quelques-uns souriaient, les autres étaient attentifs et attristés ; en comparaison des yeux ardents du malade, leurs yeux semblaient tout particulièrement ternes. Cet homme était effrayant et il y

avait, oui, il y avait en lui quelque chose de grand.

Dans le silence des étudiants, muets comme des carpes, résonnait la voix distincte du professeur. Chacune de ses questions provoquait un cri menaçant de la voix sourde qui semblait sortir de dessous le plancher et des murs blancs et morts ; les mouvements de l'homme avaient une lenteur et une gravité épiscopales.

La nuit, j'écrivis des vers sur le monomane que j'appelais « Maître de tous les maîtres, ami et conseiller de Dieu » et longtemps, son image vécut avec moi obsédant mon existence.

VI

Travaillant de six heures du soir jusqu'à près de midi, je dormais pendant le jour et ne pouvais lire que durant mon travail lorsqu'ayant fait une fournée de pâte, j'attendais que l'autre fût levée, ou une fois le pain mis au four. A mesure que je pénétrais les arcanes du métier, le boulanger travaillait de moins en moins ; il m'instruisait en disant avec un étonnement affectueux :

— Tu es capable. Dans un an ou deux, tu seras boulanger. Tordant. Tu es jeune, on ne t'écoutera pas, on ne te respectera pas...

Il n'approuvait pas mon enthousiasme pour la lecture.

— Tu ferais mieux de dormir que de lire, me conseillait-il avec sollicitude, et jamais il ne me demandait quels livres je lisais.

Les songes, les rêves, les trésors et la ronde fille aux jambes courtes l'absorbaient complètement. La jeune personne venait souvent la nuit ; tantôt il l'emmenait dans le couloir sur des sacs, tantôt, s'il faisait froid, il me proposait en fronçant le nez :

— Sors une petite demi-heure, je t'appellerai quand il faudra.

Je m'en allais, songeant combien cet amour ressemblait terriblement peu à celui dont parlent les livres.

La sœur du patron demeurait dans une petite chambre derrière le magasin ; je préparais son samovar, mais je tâchais de la voir le plus rarement possible ; je me sentais gêné avec elle. Ses yeux enfantins avaient toujours le même regard insupportable que lors de nos premières rencontres ; au fond de ces yeux je soupçonnais un sourire et il me semblait que c'était un sourire moqueur.

L'excès de ma vigueur me rendait fort maladroit ; le boulanger, en me regardant manier et porter des sacs de cent cinquante livres me disait d'un ton compatissant :

— De la force, tu en as pour trois, mais pas d'adresse. Et tu as beau être long, tu es quand même un vrai taureau.

J'avais déjà terminé pas mal de livres, j'aimais à lire des vers et je commençais moi-même à écrire ; cependant je parlais avec « mes mots à moi ». Je sentais qu'ils étaient pesants, rudes, mais il me semblait que seuls ils pouvaient exprimer la profonde complication de mes pensées. Parfois, j'affectais la grossièreté pour protester contre quelque chose que je sentais étranger et qui m'irritait.

Un de mes professeurs, un étudiant en mathématiques, me blâmait :

— Le diable sait comment vous parlez ! Ce n'est pas avec des mots, mais avec des poids.

En somme, comme il arrive souvent aux tout jeunes gens, je me déplaisais à moi-même ; je me trouvais ridicule, grossier. J'avais un visage de Kalmouck, aux pommettes saillantes, ma voix ne m'obéissait pas.

La sœur du patron avait des mouvements rapides et agiles, comme une hirondelle dans l'air, mais il me semblait que cette légèreté contrastait avec sa ronde et molle silhouette. Il y avait dans ses gestes et sa démarche quelque chose d'incertain et d'apprêté. Sa voix sonnait gaiement, elle riait fréquemment et, en entendant ce rire sonore, je pensais : elle voudrait que j'oublie comment elle était lorsque je l'ai vue pour la première fois. Mais je ne voulais pas l'oublier, l'extraordinaire m'attirait, j'avais besoin de savoir qu'il est possible et qu'il existe :

Parfois elle me demandait :

— Que lisez-vous ?

Je lui répondais brièvement et j'avais envie de lui demander :

— Et pourquoi voulez-vous le savoir ?

Un jour, le boulanger, en caressant la courtaude, me dit d'une voix enivrée :

— Sors une petite minute. Eh, tu devrais aller chez la sœur du patron, tu bâilles... Les étudiants, eux...

Je lui promis de lui casser la tête s'il tenait encore des propos de ce genre et je m'en allai dans le corridor m'asseoir sur des sacs. Par la fente de la porte mal fermée, j'entendais la voix de Loutonine :

— Pourquoi me fâcher contre lui ? Il s'est gorgé de livres et vit comme un espèce de fou...

Les rats piaulent et s'agitent dans le corridor, la fille mugit et gémit dans le fournil. Je sors dans la cour ; là, tombe, paresseuse et sans bruit, une fine pluie, mais il fait tout de même étouffant, l'air est imprégné d'une odeur de roussi — les forêts brûlent. Il est déjà bien plus de minuit. Les fenêtres de la maison en face de la boulangerie sont ouvertes; dans les chambres faiblement éclairées, on chante :

Saint Varlaam lui-même
Avec sa tête d'or
Les regarde et sourit...

J'essaie de me représenter Maria Derenkova couchée sur mes genoux, comme la fille sur les genoux du boulanger, et de tout mon être, je sens que c'est impossible et même effrayant.

Et toute la nuit
Il boit et il chante
Et autre chose encore.

Une voix de basse épaisse se détache du reste du chœur.

Courbé, les mains appuyées contre les genoux, je regarde par la fenêtre de notre maison. A travers la dentelle du rideau, je vois un trou carré, les murs gris éclairés par une petite lampe à abat-jour bleu et, face à la fenêtre, une jeune fille assise et écrivant. La voilà qui lève la tête et du bout rouge de son porte-plume arrange une mèche de cheveux près de la tempe. Ses yeux sont à demi fermés, son visage sourit. Elle plie lentement la lettre, colle l'enveloppe en passant la langue sur les bords et, jetant l'enveloppe sur la table, elle la menace d'un doigt menu, plus petit que mon petit doigt. Mais elle reprend la lettre, déchire l'enveloppe, lit, remet la lettre dans une autre enveloppe, écrit l'adresse en se penchant sur la table et agite la lettre dans l'air comme un drapeau blanc. Tournoyant et levant les bras, elle s'en va dans le coin où se trouve son lit, puis en revient, son corsage enlevé, — ses épaules sont rondes comme des brioches — prend la lampe sur la table et disparaît dans le coin. L'être humain, lorsqu'il est seul, semble dément pour qui l'observe. Je me promenais dans la cour, pensant que cette jeune fille, lorsqu'elle était seule dans son petit coin, avait une singulière attitude.

Mais lorsqu'un certain étudiant roussâtre venait la voir et lui parlait à voix basse, elle se faisait encore

plus petite, le regardait avec un sourire timide et cachait ses mains derrière son dos ou sous la table. Ce rousseau me déplaisait. Il me déplaisait fort.

En titubant, la fille aux jambes courtes passa, enveloppée dans son châle et grommela :

— Rentre au fournil.

Le boulanger, en enlevant la pâte du baquet, me raconta combien sa bien-aimée était consolante et infatigable, tandis que je songeai :

— Que vais-je devenir ?

Et il me semblait que quelque part, tout près, dans un coin, un malheur me guettait.

Les affaires de la boulangerie étaient si prospères que Derenkov se mit en quête d'un fournil plus vaste et décida d'engager un nouvel aide. J'en fus satisfait car j'avais beaucoup trop de travail et me fatiguais jusqu'à l'abrutissement.

— Dans le nouveau fournil, tu seras l'aide principal, me promettait le boulanger. Je dirai qu'on te donne dix roubles par mois. Oui.

Je comprenais qu'il lui était avantageux de m'avoir comme premier aide. Il n'aimait pas travailler alors que j'acceptais volontiers l'ouvrage ; la fatigue m'était salutaire, elle dissipait l'inquiétude de mon âme et contenait les exigences persistantes de l'instinct sensuel, mais elle m'empêchait de lire.

— Tu as bien fait de lâcher les livres. Que les rats les mangent ! disait le boulanger. Est-il possible que tu n'aies pas de rêves ? Sûrement tu en vois, mais tu es cachottier. Tordant. Raconter ses rêves c'est ce qu'il y a de plus inoffensif.

Il était très affectueux avec moi et semblait même m'estimer. Peut-être craignait-il en moi l'homme de confiance du patron, ce qui ne l'empêchait pas de voler régulièrement les fournitures.

Ma grand'mère mourut. J'appris sa mort, sept semaines après l'enterrement, par une lettre d'un de mes cousins. Cette lettre brève et sans une virgule disait que ma grand'mère, demandant l'aumône sur le parvis de l'église, était tombée et s'était cassé la jambe. Le huitième jour la gangrène se déclara. Plus tard, j'appris que les deux frères, la sœur et leurs enfants, gens jeunes et bien portants, vivaient aux crochets de la vieille, des aumônes qu'elle recevait. Ils n'eurent pas assez d'esprit pour faire venir le médecin.

La lettre disait :

« Nous l'avons enterrée au cimetière Pierre et Paul tous les parents l'y ont accompagnée et aussi les mendiants ils l'aimaient et pleuraient. Grand-père aussi pleurait il nous a chassés et il est resté sur la tombe. De derrière les buissons nous l'avons regardé pleurer il va bientôt mourir aussi. »

Je ne pleurai pas ; je me souviens seulement qu'il me sembla être saisi par un vent glacial. La nuit, assis dans la cour sur un tas de bois, je ressentais le désir obsédant de parler à quelqu'un de ma grand'mère, de dire combien elle était intelligente et bonne, et maternelle à tous. Je portais longtemps dans mon âme ce lourd désir, mais je n'avais personne à qui me confier, et ne pouvant s'exprimer, ce désir finit par s'éteindre.

Bien des années plus tard, je me rappelai ces journées en lisant cette nouvelle d'une étonnante vérité où Tchekov parle d'un cocher de fiacre qui entretenait son cheval de la mort de son fils. Je regrettai de ne pas avoir eu auprès de moi, en ces jours de chagrin aigu, ni cheval ni chien et n'avoir pas songé à faire partager ma peine aux rats : pourtant ils étaient nombreux dans la boulangerie et je vivais avec eux en bonne amitié.

VII

Nikiforitch, le sergent de ville, tournait autour de moi comme un vautour. De haute stature, vigoureux, une brosse de cheveux d'argent sur la tête, la barbe large et soigneusement taillée, il me regardait, avec un suçotement de convoitise, comme on contemple une oie plumée, la veille de Noël.

— Il paraît que tu aimes à lire ? me demandait-il. Quels livres, par exemple ? Voyons, la Vie des Saints, la Bible ?...

J'avais lu la Vie des Saints et la Bible, ce qui étonnait Nikiforitch et, visiblement, le déconcertait.

— Ah, oui ! lecture légale et utile. Et les œuvres du comte Tolstoï, il ne t'es pas arrivé de les lire ?

J'avais lu aussi du Tolstoï, mais il se trouvait que ce n'était pas les œuvres qui intéressaient le policier.

— Ça, oui, ce sont des ouvrages ordinaires, comme tout le monde en écrit. Mais on dit que dans certains livres, il attaque les prêtres ; si on pouvait les lire, ceux-là...

Ces « certains livres », tirés à la pâte, je les avais lus aussi, mais ils m'avaient paru ennuyeux et je savais qu'il ne fallait pas en entretenir la police.

Après plusieurs conversations dans la rue, le vieillard m'invita :

— Viens me voir chez moi, boire du thé.

Je comprenais, bien entendu, ce qu'il attendait de moi, mais j'avais envie d'aller chez lui. Je pris conseil de gens sages et il fut décidé qu'en déclinant les offres aimables du policier, j'augmenterais ses soupçons contre la boulangerie.

Me voici donc chez Nikiforitch. Le tiers de sa petite cabane était occupé par le poêle, un autre tiers par un lit à deux personnes, avec une multitude d'oreillers à taies d'andrinople, dissimulé derrière un rideau d'indienne ; le reste de la pièce s'ornait d'un buffet, d'une table, de deux chaises et d'un banc placé sous la fenêtre. Nikiforitch, l'uniforme déboutonné, était assis sur le banc, masquant de son corps l'unique petite fenêtre ; j'avais à côté de moi son épouse, une petite bonne femme aux seins opulents, d'une vingtaine d'années, au visage enluminé, avec des yeux méchants et malicieux d'une étrange couleur lilas ; ses lèvres d'un rouge éclatant, faisaient une moue capricieuse, sa voix était sèche et irritée.

— Je sais, disait le policier, que ma filleule Sekletia

fréquente votre boulangerie, c'est une coquine et une débauchée. Toutes les femmes sont des coquines.

— Toutes ? demanda sa femme.

— Toutes, quelles qu'elles soient ! confirma résolument Nikiforitch en faisant sonner ses médailles comme un cheval ses harnais. Et, humant le thé dans sa soucoupe, il répéta avec complaisance :

— Coquines et débauchées, jusqu'à la dernière fille des rues... et même jusqu'aux reines. La reine de Saba a fait des milliers de verstes dans le désert pour aller se débaucher chez le roi Salomon. Et aussi la reine Catherine, bien qu'on la nomme la Grande...

Il raconta en détails l'histoire d'un chauffeur de poêle qui, en une seule nuit passée avec la reine, reçut tous les grades de sergent à général. Sa femme, en l'écoutant attentivement, se pourléchait les lèvres et me poussait le pied sous la table. Nikiforitch parlait d'abondance avec des mots de choix et, sans que je m'en fusse aperçu, il passa à un autre sujet :

— Par exemple, il y a ici un étudiant de première année, Pletnev...

Son épouse intervint en soupirant :

— Il n'est pas beau, mais il est bien.

— Qui ?

— Monsieur Pletnev.

— Premièrement, pas Monsieur ; il sera Monsieur

lorsqu'il aura terminé ses études; en attendant c'est simplement un étudiant comme il y en a des milliers. Secundo, qu'est-ce que ça veut dire : il est bien ?

— Gai, jeune.

— Premièrement, le pitre d'une baraque de foire est gai aussi...

— Le pitre est gai pour de l'argent.

— Assez ! Secundo, le vieux chien aussi commence par être petit.

— Le pitre est comme une singe...

— Assez, je te dis ! Tu entends ?

— Bon.

— Ça va bien alors...

Et Nikiforitch, ayant ainsi dompté sa femme, me conseilla :

Tu devrais faire la connaissance de Pletnev, il est très intéressant.

Comme il m'avait probablement rencontré plus d'une fois dans la rue en compagnie de Pletnev, je répondis :

— Nous nous connaissons.

— Ah oui ? Ainsi...

Le dépit perçait dans ses paroles, il s'agita brusquement, ses médailles résonnèrent. Moi, je me tins sur mes gardes, sachant que Pletnev tirait à la pâte certains feuillets.

La femme, en me poussant du pied, excita malicieusement le vieillard ; celui-ci, se gonflant comme un paon, déployait la traîne opulente de son discours. Les espiègleries de son épouse m'empêchaient d'écouter et, de nouveau, je ne remarquai pas que sa voix avait changé, était devenue plus basse, plus persuasive.

— Le fil invisible, tu comprends ? me demanda-t-il en me regardant en face de ses yeux arrondis, comme s'il était pris de peur. Suppose que l'Empereur soit une araignée...

— Oh, que dis-tu ! s'exclama sa femme.

— Toi, tais-toi. Imbécile, je dis ça pour être plus clair et non pour outrager, jument ! Emporte le samovar.

Les sourcils rapprochés, les yeux à demi clos, il poursuivait gravement :

— Un fil invisible, comme un fil d'araignée, sort du cœur de Sa Majesté Impériale, l'Empereur Alexandre III, passe à travers messieurs les ministres, à travers son Excellence le Gouverneur et tous les gradés, y compris moi, et même jusqu'au dernier soldat. Tout est lié, entouré par ce fil, c'est sa force invisible qui maintient l'Etat jusque dans les siècles des siècles. Mais des Polonais, les juifs et les Russes vendus à la reine d'Angleterre essayent de casser ce fil là où ils peuvent en prétendant agir pour le peuple.

Dans un murmure menaçant, il demanda, en se penchant vers moi, par dessus la table :

— Tu as compris ? Bon. Pourquoi je te dis ça ? Ton boulanger fait ton éloge, il dit que tu es un garçon intelligent, honnête et que tu vis seul. Dans votre boulangerie il vient des étudiants et ils restent la nuit chez la Derenkova. S'il n'en restait qu'un, on comprendrait. Mais plusieurs, eh ? Je ne dis rien contre les étudiants — aujourd'hui on est étudiant et demain procureur adjoint. Les étudiants sont de braves garçons, mais ils sont pressés de jouer un rôle et les ennemis du Tzar les excitent. Tu comprends ? Et je te dirai encore...

Mais il n'eut pas le temps d'en dire plus, la porte s'ouvrit toute grande et je vis entrer un petit vieillard au nez rouge, une courroie de cuir ceignant sa tête bouclée, une bouteille de vodka à la main et déjà pris de boisson.

— On va pousser les pions ? demanda-t-il et ce fut aussitôt un feu roulant de dictons.

— Mon beau-père, le père de ma femme, dit Nikiforitch avec dépit.

Quelques minutes après je pris congé et m'en allai ; la femme malicieuse, en fermant derrière moi la porte de la maisonnette, me pinça en disant :

— Que les nuages sont rouges, on dirait du feu !

Seul un petit nuage doré fondait dans le ciel.

Sans vouloir froisser mes professeurs, j'avouerai cependant que le sergent de ville m'avait expliqué de façon plus nette et plus décisive qu'aucun d'eux le mécanisme gouvernemental. Il y a quelque part une araignée d'où part le « fil invisible » qui lie et entortille toute la vie. Bientôt, je sus deviner partout les nœuds solides de ce fil.

Tard dans la soirée, la boutique fermée, la patronne me fit venir dans sa chambre et m'informa qu'elle était chargée d'apprendre le sujet de mon entretien avec le policier.

— Ah, mon Dieu ! s'écria-t-elle inquiète, après avoir écouté mon récit détaillé. Et elle se mit à courir comme une souris d'un bout à l'autre de la pièce, en secouant la tête. Et le boulanger, il ne vous demande rien ? Sa maîtresse est une parente de Nikiforitch, n'est-ce pas ? Il faut le chasser.

Appuyé contre le montant de la porte je la regardais en dessous. Elle avait prononcé avec trop de simplicité le mot maîtresse, cela me choqua. Sa décision de congédier le boulanger me déplut aussi.

— Soyez très prudent, disait-elle et, comme toujours, son regard me troublait, il me semblait qu'il me demandait quelque chose que je ne pouvais comprendre. Elle s'était arrêtée devant moi, les mains derrière le dos.

— Pourquoi êtes-vous toujours si chagrin ?

— J'ai perdu ma grand'mère depuis peu.

Cela parut l'amuser. Elle demanda en souriant :

— Vous l'aimiez beaucoup ?

— Oui. Vous n'avez plus besoin de rien ?

— Non.

Je m'en allai et la nuit j'écrivis des vers dans lesquels il y avait, je m'en souviens, un refrain obstiné :

« *Vous n'êtes pas ce que vous voudriez paraître* »

Il fut décidé que les étudiants ne viendraient à la boulangerie que le plus rarement possible. Ne les voyant plus je perdais toute occasion de me faire expliquer ce que je ne comprenais pas dans les livres que je lisais et je me mis à inscrire dans un cahier les questions qui m'intéressaient. Mais un jour, fatigué, je m'endormis dessus et le boulanger lut mes notes. Il me réveilla pour me demander :

— Qu'est-ce que tu écris-là ? « Pourquoi Garibaldi n'a-t-il pas chassé les rois ? » Qui est-ce, Garibaldi ? Et est-ce qu'on peut chasser les rois ?

Il jeta avec humeur le cahier sur la huche, et grommela :

— Voyez ça, il veut chasser les rois ! Tordant ! Jette-moi ces fantaisies ! Liseur ! Il y a cinq ans à Saratov, les gendarmes attrapaient comme des souris des liseurs dans ton genre, oui ! Nikiforitch s'occupe déjà de toi. Laisse les rois tranquilles...

Il parlait dans mon intérêt, mais je ne pouvais lui répondre comme je l'aurais voulu. On m'avait défendu de parler au boulanger de « sujets dangereux ».

Un livre troublant circulait par la ville, on le lisait et on se disputait. Je priai le vétérinaire Lavrov de me le procurer, mais il me dit sans espoir :

— Non, mon vieux, n'y comptez pas. D'ailleurs je crois qu'on va en faire quelque part la lecture, je vous y conduirai peut-être...

A minuit, la veille de l'Assomption, j'allais par le Champ Arsky, suivant dans l'obscurité la silhouette de Lavrov qui marchait à une cinquantaine de pas en avant. Le champ est désert, mais je marche quand même avec précaution, comme l'avait conseillé Lavrov ; je sifflotte, chantonne, me donnant l'air d'un « ouvrier éméché ». Au dessus de moi passent paresseusement les lambeaux noirs des nuages, la lune brille entre eux comme une balle d'or, les ombres tailladent la terre, les flaques brillent comme de l'argent ou de l'acier. Derrière moi gronde la rumeur de la ville.

Mon guide s'arrête devant le mur d'un jardin derrière le Séminaire et je me hâte de le rattraper. Nous escaladons silencieusement le mur, traversons le jardin touffu en nous heurtant aux branches d'arbre ; de grosses gouttes d'eau tombent sur nous. Nous nous arrêtons devant une maison, frappons doucement aux volets d'une

fenêtre hermétiquement close. Un homme barbu l'ouvre ; derrière lui je ne vois que l'obscurité et n'entends pas un son.

— Qui est là ?

— De la part de Jacob.

— Grimpez.

Dans une obscurité d'enfer, on sent la présence de nombreuses gens, on entend le bruissement des vêtements et des pieds, quelqu'un tousse doucement. Une allumette flambe éclairant mon visage, j'entrevois près des murs, sur le sol, plusieurs silhouettes sombres.

— Tout le monde est là ?

— Oui.

— Tirez le rideau, qu'on ne voie pas de lumière à travers les volets.

Une voix irritée dit tout haut :

— Quel est le malin qui a imaginé de nous réunir dans une maison inhabitée ?

— Plus bas !

On allume, dans un coin, une petite lampe. La pièce est vide, sans un meuble ; il n'y a que deux caisses, sur lesquelles une planche est posée et, sur cette planche, cinq personnes sont assises comme des corneilles perchées sur une palissade. La lampe est posée sur une autre caisse. Contre les murs, par terre, trois personnes encore sont assises, et sur le rebord de la fenêtre, se tient

un jeune homme aux cheveux longs, très mince et très pâle... Sauf lui et l'homme barbu je connais tout le monde. Le barbu annonce d'une voix de basse qu'il va lire une brochure : « Nos dissentiments », écrite par Plekhanov, « ancien populiste ».

Dans l'obscurité, par terre, quelqu'un rugit :

— On le sait !

L'étrangeté du décor me trouble agréablement, la poésie du mystère est la plus haute de toutes. Je m'imagine être un croyant à l'office du matin dans une église, je pense aux catacombes, aux premiers chrétiens. La chambre s'emplit d'une voix de basse un peu sourde qui prononce distinctement les mots.

— Sottise ! rugit de nouveau quelqu'un dans le coin.

Là, dans l'obscurité luit, énigmatique et confus, un reflet de cuivre qui fait penser au casque d'un guerrier. Je devine que c'est la bouche du poêle.

Dans la chambre résonnent des voix atténuées qui se mêlent en un chaos obscur de mots brûlants et l'on ne peut discerner ce que dit chacun. Du rebord de la fenêtre, au dessus de ma tête, une voix haute et moqueuse demande :

— Va-t-on lire, oui ou non ?

C'est le jeune homme pâle aux longs cheveux qui parle. Tout se tait. On n'entend plus que la voix de

basse du lecteur. Les allumettes flambent, les feux rouges des cigarettes brillent, eclairant les hommes devenus songeurs, les yeux clos à demi ou largement ouverts.

La lecture se poursuit, longue et fatigante, je suis las d'écouter, bien que j'aime les mots aigus et fougueux ; ils se disposent aisément et simplement en idées convaincantes.

Soudain, inopinément, la voix du lecteur s'arrête et aussitôt toute la pièce s'emplit d'exclamations indignées :

— Renégat !

— Monnaie creuse !

— Il crache dans le sang des martyrs !

— Après l'exécution de Généralov, d'Oulianov...

Et de nouveau, du rebord de la fenêtre, la voix du jeune homme se fait entendre :

— Messieurs, ne pourrait-on remplacer les imprécations par des observations sérieuses, sur le fond ?

Je n'aime pas les discussions, je ne sais pas les écouter, il m'est difficile de suivre les sauts capricieux de la pensée surexcitée, et l'amour-propre mis à nu des adversaires m'irrite toujours.

Le jeune homme, se penchant vers moi, me demanda :

— Vous êtes Pechkov, le boulanger ? Je suis Fedosseev. Il faut que nous fassions connaissance. A vrai dire,

il n'y a rien à faire ici ; ce bruit va durer longtemps, mais il ne sert pas à grand'chose. On s'en va ?

J'avais déjà entendu parler de Fedosseev comme fondateur d'un groupe très sérieux de jeunes gens, et son visage pâle, nerveux, aux yeux profonds, me plut.

En traversant le champ avec moi il me demanda si j'avais des relations parmi les ouvriers, ce que je lisais, si j'avais beaucoup de temps libre et, entre autres choses, il me dit :

— J'ai entendu parler de votre boulangerie. Il est drôle que vous vous occupiez d'on ne sait quelle philanthropie. Qu'est-ce que cela peut vous faire ? A quoi bon ?

Depuis un certain temps je sentais moi-même que cela était inutile et je le lui dis. Mes paroles lui firent plaisir. Il me serra fortement la main et, souriant avec sérénité, il me dit qu'il partait le lendemain pour trois semaines, mais qu'aussitôt de retour il me ferait savoir où et comment nous pourrions nous rencontrer.

VIII

Les affaires de la boulangerie prospéraient, mais les miennes allaient de mal en pis. Nous avions emménagé dans un nouveau fournil et le nombre de mes obligations augmenta encore. Il me fallait travailler au fournil, porter le pain à domicile, à l'Académie, à l'Institut des jeunes filles nobles. En prenant dans mon panier des petits pains, les jeunes filles y glissaient des billets et bien souvent sur d'élégantes feuilles de papier je lisais avec stupéfaction des mots cyniques, tracés d'une écriture presque enfantine. J'éprouvais une sensation étrange lorsque les demoiselles soignées, aux yeux candides, se pressaient gaiement autour de mon panier et, avec d'amusantes grimaces, fouillaient de leurs pattes roses les tas de petits pains ; je les regardais et essayais de deviner celles qui écrivaient ces billets impudiques dont elles ne comprenaient peut-être pas le sens honteux. Et en me rappelant les sales « maisons de consolation », je pensais :

— Est-il possible que le « fil invisible », le réseau

gluant du cynisme venimeux s'étende de ces maisons jusqu'ici ?

Une de ces jeunes filles, une brune à belle poitrine et à grosse natte, m'arrêtant un jour dans le couloir, me dit hâtivement à voix basse :

— Je te donnerai dix kopeks si tu portes ce billet à son adresse.

Ses yeux sombres et caressants s'emplirent de larmes ; elle me regardait en se mordant fortement les lèvres, ses joues et ses oreilles se couvraient d'une épaisse rougeur.

Je refusai noblement les dix kopeks, mais je pris le billet et le remis au fils d'un membre du Tribunal, un long étudiant aux joues rouges de phtisique. Il m'offrit cinquante kopeks, après avoir compté cette somme en petite monnaie de cuivre, silencieusement et d'un air pensif : lorsque je lui eus dit que je n'en avais pas besoin, il voulut remettre sa monnaie dans la poche de son pantalon, mais il la mit à côté et l'argent s'éparpilla sur le sol.

Déconcerté, regardant rouler de tous côtés les pièces de 2 et 5 kopeks, il se frottait les mains si fortement que les jointures de ses doigts en craquaient ; il murmurait en soupirant péniblement :

— Que faire maintenant ? Au revoir... J'ai besoin de réfléchir...

Je ne sais ce que fut le résultat de ses réflexions, mais je plaignis beaucoup la demoiselle. Bientôt elle disparut de l'Institut et, une quinzaine d'années après, je la retrouvai institutrice dans un lycée de Crimée. Atteinte de tuberculose, elle parlait de l'univers entier avec la colère impitoyable et nerveuse d'une personne que la vie a maltraitée.

Lorsque j'avais porté les pains, j'allais dormir ; le soir, je travaillais au fournil afin d'envoyer pour minuit de la pâtisserie au magasin ; la boulangerie se trouvait près du théâtre de la ville et, après le spectacle, le public y venait dévorer les feuilletés chauds. J'allais ensuite faire la pâte pour le pain ordinaire et le pain français, et ce n'est pas un jeu que de travailler à bras trois ou quatre cents livres. Je dormais encore deux ou trois heures et je retournais porter le pain.

Et cela se répétait tous les jours.

Cependant, une insupportable démangeaison de « semer le bon, le juste, l'éternel » s'était emparée de moi. Homme sociable, je savais raconter avec vivacité, mon imagination était surexcitée par tout ce que j'avais vécu et lu. Il me fallait très peu de chose pour créer avec un fait banal une histoire attachante où serpentait capricieusement le « fil invisible ». J'avais des amis parmi les ouvriers des fabriques de Krestovnikov et d'Alofouzov; j'étais plus particulièrement lié avec le

vieux tisserand Nikita Roubtsov, un homme à l'esprit intelligent et inquiet, qui avait travaillé dans presque toutes les filatures de la Russie.

— Voici cinquante-sept ans que je roule le monde, mon Lexis, mon Maximiitch, mon jeune fuseau, ma petite navette neuve, disait-il d'une voix étouffée en souriant de ses yeux gris et malades, cachés sous des lunettes sombres à branches de cuivre, qui lui mettaient à la racine du nez et derrière les oreilles des taches de vert-de-gris. Les tisserands l'avaient surnommé « l'Allemand » parce qu'il se rasait la barbe, gardant une moustache drue et une épaisse touffe de poils gris sous la lèvre inférieure. De taille moyenne, large de poitrine, il était plein d'une mélancolique gaieté.

— J'aime le cirque, disait-il en penchant sur son épaule gauche son crâne chauve et bossué. Comment, on instruit si bien les chevaux qui sont des bêtes ? Mais c'est réconfortant ! En regardant respectueusement les animaux, je me dis que l'on peut aussi apprendre aux hommes à se servir de la raison. C'est avec du sucre que les gens du cirque apprivoisent les bêtes, mais le sucre, n'est-ce pas, nous pouvons l'acheter dans les boutiques. C'est pour l'âme qu'il nous faut du sucre, et ce sucre, c'est la douceur. Donc, mon gars, il faut agir par la douceur et non à coups de bâton, comme nous en avons l'habitude, pas vrai ?

Lui-même n'était pas très doux envers les autres. Il leur parlait d'un ton moqueur et mi-méprisant ; au cours des discussions, il ne répondait que par monosyllabes, manifeste dans l'intention de froisser son interlocuteur. Je fis sa connaissance dans une taverne où l'on se préparait à le rosser; il avait déjà reçu deux horions, lorsque j'intervins et l'emmenai.

— On vous a fait mal ? demandai-je en marchant avec lui, dans l'obscurité, sous une fine pluie d'automne.

— Est-ce que ça s'appelle faire mal ? répondit-il avec indifférence. Attends, pourquoi me dis-tu : vous ?

C'est ainsi que commencèrent nos relations. Au début, il me raillait finement et avec esprit, mais lorsque je lui eus raconté quel rôle jouait dans notre existence le « fil invisible », il s'écria, songeur :

— Mais tu n'es pas bête du tout !

Et dès lors, il me traita avec une affection paternelle, en m'appelant même par mon prénom et celui de mon père.

— Tes idées sont justes, mon Lexis Maximiitch, mon alène chérie, mais les gens ne te croiront pas, ce n'est pas leur intérêt.

— Mais vous, pourtant, vous me croyez ?

— Moi je suis un chien errant, à la queue courte, tandis que le peuple est fait de chiens enchaînés à la queue pleine de chardons — les femmes, les enfants, les accordéons, les caoutchoucs. Et chaque petit chien

adore sa niche. On ne te croira pas ! Chez nous à la fabrique Morosov, il y a eu une histoire. Celui qui avait mis ça en train, on l'a frappé au front, et le front n'est pas le derrière — il fait longtemps mal.

Il tint un langage un peu différent lorsqu'il eut fait connaissance avec le serrurier Iakov Chapochnikov, un ouvrier de chez Krestovnikov. Iakov, phtisique, joueur de guitare et grand connaisseur de la Bible, stupéfia Roubtsov par sa façon furieuse de nier Dieu. Crachant de tous côtés les débris sanglants de ses poumons pourris, il entrait dans des démonstrations vigoureuses et passionnées :

— Premièrement, je n'ai pas du tout été créé « à l'image et à la ressemblance de Dieu » — je ne sais rien, je ne puis rien et de plus je ne suis pas bon, non, je ne le suis pas. Deuxièmement, ou Dieu ne sait pas combien la vie m'est dure, ou il le sait et est incapable de me secourir, ou il le peut, mais ne le veut pas. Troisièmement, Dieu n'est pas omniscient, tout-puissant, miséricordieux, il n'existe pas, tout simplement ! Des inventions, tout est invention, toute la vie est invention, mais je ne m'y laisse pas prendre !

Roubtsov, d'abord muet de stupeur puis livide de fureur, se mit à jurer sauvagement, mais désarmé par de solennelles citations bibliques de Iakov, il se tut et se replia pensivement sur lui-même.

Chapochnikov, lorsqu'il parlait, devenait presque effrayant. Il avait le visage fin et basané et des cheveux noirs et crépus comme ceux des tziganes. Derrière ses lèvres bleuâtres étincelaient des dents de loup. Ses yeux sombres se fixaient, immobiles, sur le visage de son adversaire et l'on avait peine à soutenir ce regard pesant qui me rappelait celui du malade atteint de la folie des grandeurs.

En revenant avec moi de chez Iakov, Roubtsov me disait d'un ton morne :

— Jamais on ne s'est devant moi révolté contre Dieu. Je n'ai jamais entendu ça. J'ai entendu tout, mais pas ça. Sûrement cet homme ne vivra pas longtemps. Dommage. Il est chauffé à blanc... Intéressant, mon vieux, très intéressant.

Il ne tarda pas à se lier très cordialement avec Iakov et, dès lors, continuellement en ébullition, il s'agitait, frottant sans cesse du doigt ses yeux malades :

— Ainsi, disait-il en ricanant, Dieu aussi est mis à la retraite ? Pour ce qui est du tzar, mon fuseau, j'ai mon idée : le tzar ne me gêne pas. Il ne s'agit pas des tzars, mais des patrons. Je m'entendrai avec n'importe quel tzar, même avec Ivan le Terrible. Tiens, reste-là, règne si ça te plaît. Mais laisse-moi mettre les patrons à la raison, voilà. Si tu m'accordes ça, je t'attacherai au trône avec des chaînes d'or, je t'adorerai comme un dieu.

Il lut la brochure « le Tzar Famine » et déclara :

— Tout y est vrai et juste.

Voyant pour la première fois une brochure lithographiée, il me demanda :

— Qui est-ce qui t'a écrit ça ? C'est bien écrit. Remercie-le.

Roubtsov était insatiable de savoir. Il donnait toute son attention aux blasphèmes destructeurs de Chapochnikov ; durant des heures il m'écoutait parler de mes lectures et riait joyeusement, renversant la tête, avançant la pomme d'Adam, enthousiasmé :

— Un bon truc que l'esprit humain, un bien bon !

Il ne lisait lui-même qu'avec difficulté, ses yeux malades l'en empêchaient, mais il savait beaucoup de choses et bien souvent m'étonnait.

— Il y a chez les Allemands un charpentier d'une intelligence extraordinaire ; le roi lui-même l'invite à ses conseils.

Je le questionnai et appris qu'il s'agissait de Bebel.

— Comment savez-vous cela ?

— Je le sais, répondit-il brièvement, en grattant de son petit doigt son crâne bossué.

L'incohérence pénible de la vie n'intéressait pas Chapochnikov, uniquement préoccupé d'abolir Dieu et de railler le clergé et surtout les moines qu'il haïssait particulièrement.

Un jour, Roubtsov lui demanda d'un ton accommodant :

— Iakov, pourquoi ne fais-tu qu'insulter Dieu ?

Plus furieusement que jamais, Iakov hurla :

— Et qu'est-ce qui me gêne, à part lui, hein ? J'ai eu la foi pendant une vingtaine d'années ; j'ai vécu dans la crainte de Dieu. Je me résignais. Il n'y a pas à discuter ! Ça vient d'en haut ! Je vivais ligoté. Et puis j'ai lu soigneusement la Bible et j'ai vu que c'était des inventions ! Des inventions, Nikita.

Et, agitant le bras comme pour déchirer le « fil invisible », il pleurait presque :

— Voilà, c'est ça qui me fait mourir avant mon temps !

J'avais encore d'autres relations intéressantes ; souvent, j'entrais en passant dans la boulangerie Semenov, pour voir mes vieux camarades qui m'accueillaient avec joie et m'écoutaient volontiers. Mais Roubtsov demeurait au village de l'Amirauté et Chapochnikov dans celui des Tatares, à cinq verstes l'un de l'autre, et je ne pouvais les voir que rarement. Venir chez moi était impossible, car je n'avais pas d'endroit où recevoir les visiteurs et, au surplus, le nouveau boulanger, un soldat en retraite, frayait avec les gendarmes. Notre cour attenait à la Direction de la Gendarmerie et, pour venir chercher les petits pains du colonel et leur propre pain, les imposants « uniformes bleus » grimpaient par

dessus le mur. On m'avait aussi recommandé de ne pas trop me montrer, afin de ne pas attirer inutilement l'attention sur la boulangerie.

Je m'apercevais que mon travail semblait perdre toute raison d'être. Il arrivait de plus en plus fréquemment que les gens, sans se préoccuper du succès de l'entreprise, puisaient dans la caisse avec tant d'imprudence que parfois il n'y avait pas de quoi payer la farine. Derenkov, tiraillant sa barbiche, souriait tristement :

— On va faire faillite !

Lui non plus n'avait pas une vie gaie : la Nastia aux boucles rousses était grosse et, jurant comme une chatte en colère, elle fixait sur tout et sur tous un regard vert et vexé.

Elle marchait droit sur André comme si elle ne le voyait pas et, lui, avec un sourire coupable, lui cédait le chemin et soupirait.

Parfois il se plaignait à moi :

— Tout ça n'est pas sérieux : on prend tout, tout, sans réfléchir. Je me suis acheté une demi-douzaine de chaussettes et elles ont disparu d'un seul coup.

Parler de chaussettes était ridicule; pourtant je ne riais pas en voyant cet homme modeste et désintéressé se débattre pour mener à bien une œuvre utile, tandis que tout l'entourage détruisait cette œuvre en la trai-

tant avec légèreté et insouciance. Derenkov ne comptait pas sur la reconnaissance des gens auxquels ils se dévouait, mais il était en droit d'attendre d'eux une attitude plus attentive et plus amicale et il ne la trouvait pas. Cependant sa famille se désagrégeait rapidement : son père était atteint d'une douce folie religieuse, son frère cadet s'était mis à boire et fréquentait les filles, sa sœur se conduisait comme une étrangère et il était clair qu'un roman peu gai se déroulait entre elle et l'étudiant roux ; je voyais souvent ses yeux gonflés de larmes et cet étudiant me devint odieux.

Il me semblait que j'étais amoureux de Maria Derenkova. J'étais également amoureux de la vendeuse de notre magasin, Nadejda Tcherbatova, une forte jeune fille aux joues rouges dont les lèvres écarlates souriaient continuellement. En général, j'étais amoureux. Mon âge, mon caractère, la complication de ma vie, exigeaient des relations féminines et il était plutôt trop tard que trop tôt. J'avais besoin de la tendresse ou tout au moins de l'attention affectueuse d'une femme, j'avais besoin de parler de moi à cœur ouvert, de me retrouver dans le désordre de mes pensées éparses, dans le chaos de mes impressions.

Je n'avais pas d'amis. Les gens qui me considéraient comme « une matière brute à façonner » n'éveillaient pas ma sympathie et ne m'engageaient pas à la franchise.

Quand je me mettais à leur parler de ce qui ne les intéressait pas, ils me conseillaient :

— Laissez donc ça !

Gourii Pletnev fut arrêté et envoyé en prison à Pétersbourg. Le premier qui m'en avisa fut Nikiforitch que je rencontrai de bon matin dans la rue, venant à ma rencontre, pensif et solennel, couvert de toutes ses médailles comme s'il revenait d'une revue. Il porta la main à sa casquette et passa silencieusement devant moi, mais, s'arrêtant aussitôt, il me dit dans le dos d'une voix bourrue :

— Gourii Alexandrovitch a été arrêté cette nuit.

Et il ajouta plus bas en regardant autour de lui :

— Perdu, le jeune homme !

Il me sembla que des larmes brillaient dans ses yeux rusés.

Je savais que Pletnev s'attendait à être arrêté, il m'en avait averti et m'avait conseillé de ne plus le fréquenter.

Nikiforitch, en regardant à ses pieds, me demanda d'un ton morne :

— Pourquoi ne viens-tu plus me voir ?

Le soir, j'allai chez lui ; il venait de se réveiller et, assis sur son lit, buvait du kvass, tandis que sa femme, penchée près de la fenêtre, racommodait une culotte.

— Et voilà, dit le policier, en grattant sa poitrine

couverte de poils de raton, et en me regardant pensivement. On l'a arrêté. On a trouvé chez lui une casserole où il préparait de la couleur pour écrire des papiers contre le Tzar.

Il cracha sur le plancher et cria à sa femme avec humeur :

— Donne-moi la culotte !

— Tout de suite, répondit-elle sans lever la tête.

— Elle le plaint, elle pleure, dit le vieillard en montrant des yeux sa femme. Moi aussi, je le plains. Mais qu'est-ce qu'un étudiant peut faire contre le souverain ?

Il commença de s'habiller, en parlant.

— Je vais sortir un instant. Mets le samovar, toi !

Sa femme regardait sans bouger par la fenêtre, mais lorsqu'il eut disparu derrière la porte de la maison, elle se retourna vivement, tendit vers la porte son poing serré, et, pleine de colère, dit entre ses dents découvertes:

— Hou, vieille canaille !

Son visage était gonflé de larmes, son œil gauche était presque fermé par un grand bleu. Elle se leva d'un bond, s'approcha du poêle, et, penchée sur le samovar, siffla :

— Je le tromperai, je le tromperai tant qu'il en hurlera ! Il en hurlera comme un loup ! Ne le crois pas, ne crois pas un seul mot ! Il veut te prendre au piège. Il ment, il n'a pitié de personne ! Il pêche les hommes ! Il sait toutes vos affaires. Il en vit. C'est sa chasse — attraper les hommes.

Elle s'approcha tout contre moi et me dit d'une voix de mendiante :

— Caresse-moi un peu, eh ?

Cette femme me déplaisait, mais son œil me regardait avec une angoisse si aiguë, si méchante, que je l'enlaçai et caressai ses cheveux durs, gras et mal peignés.

— Qui surveille-t-il en ce moment ?

— Quelqu'un dans l'hôtel de la rue Rybnoriadskaïa.

— Tu ne sais pas son nom ?

Elle me répondit en souriant :

— Je vais lui dire ce que tu me demandes ! Le voilà...

Et elle bondit vers le poêle.

Nikiforitch apporta une bouteille de vodka, de la confiture, du pain. Nous nous assîmes pour prendre du thé. Marina, assise à côté de moi, me régalait avec une amabilité particulière, en me regardant de son œil intact, cependant que son époux me disait :

— Ce fil invisible, il est dans les cœurs, dans les os, essaye donc de le détruire, de l'extirper ! Pour le peuple, le tzar est Dieu !

Et brusquement, il me demanda :

— Tu connais les livres, tu as lu l'Évangile ? Eh bien, à ton avis, est-ce que tout est juste, là-dedans ?

— Je ne sais pas.

— D'après moi, on y trouve pas mal de choses inutiles : par exemple, ce qui est dit des pauvres : bienheu-

reux les pauvres. En quoi sont-ils bienheureux ? C'est parler un peu à la légère. Et, en général, il y a sur les pauvres bien des choses qu'on ne comprend pas. Il faut distinguer le pauvre de l'appauvri. Si tu es pauvre, c'est que tu ne vaux rien. Mais celui qui s'est appauvri, celui-là est malheureux. Voilà comment il faut raisonner. C'est mieux.

— Pourquoi ?

Il me jeta un regard scrutateur, se tut, puis reprit d'un ton net, pondéré, exprimant manifestement des idées auxquelles il avait beaucoup réfléchi :

— Il y a beaucoup de pitié dans l'Évangile et la pitié est une chose nuisible. C'est mon avis. La pitié exige d'énormes dépenses pour des gens inutiles et même dangereux — des hospices, des prisons, des maisons de fous. Il faut aider les gens robustes et sains, pour qu'ils ne dépensent pas inutilement leur force. Tandis que nous aidons les faibles — mais fera-t-on d'un faible un fort ? Ce système-là affaiblit les forts et les faibles restent à leur charge. C'est de cela qu'il faudra s'occuper — de cela ! Il y a bien des choses à reviser ! Il faut bien le comprendre : la vie s'est depuis longtemps écartée de l'Évangile, elle a sa marche à elle. Tu vois, ce qui a perdu Pletnev ? La pitié...

C'était la première fois que j'entendais exprimer ces idées sous une forme aussi brutale, mais je les avais

déjà rencontrées ; elles sont plus vivaces et plus répandues qu'on ne le croit communément. Une dizaine d'années plus tard, en lisant Nietzsche, je me souvins très vivement de la philosophie du sergent de ville de Kazan. Je dois dire à ce propos que j'ai rarement trouvé dans les livres des idées que je n'eusse auparavant rencontrées dans la vie.

Cependant, le vieux « chasseur d'hommes » parlait toujours et scandait ses paroles en frappant de ses doigts le rebord du plateau. Son visage sec prit un air sévère et maussade ; ce n'était pas moi qu'il regardait mais le miroir de cuivre du samovar brillamment astiqué.

— Il est temps de t'en aller, lui avait deux fois déjà rappelé sa femme. Mais il ne lui répondait pas, enfilant parole sur parole, et soudain sa pensée s'engagea sans que je m'en aperçoive sur un nouveau chemin :

— Tu es un gars pas bête, instruit, est-ce que tu es fait pour être boulanger ? Tu pourrais gagner autant en servant autrement le royaume du tzar...

Tout en l'écoutant, je songeais aux moyens de prévenir les inconnus de la rue Rybnoriadskaïa que Nikiforitch les surveillait. Je savais que dans cette rue habitait dans une chambre meublée Serge Somov, récemment revenu de déportation, et au sujet duquel on m'avait raconté beaucoup de choses intéressantes.

— Les gens intelligents doivent vivre en tas, comme

par exemple les abeilles dans une ruche ou les guêpes dans leur nid. Le royaume du tzar...

— Regarde, il est neuf heures, dit sa femme.

— Diable !

Nikiforitch se leva en boutonnant son uniforme.

— Tant pis, je prendrai un fiacre. Au revoir, mon vieux, viens me voir, ne te gêne pas...

IX

En sortant de chez Nikiforitch, je me promis fermement de ne plus jamais lui « faire de visite » : ce vieillard me répugnait tout en m'intéressant. Ses paroles sur les dangers de la pitié m'avaient beaucoup troublé et s'étaient profondément gravées dans ma mémoire. J'y sentais une certaine vérité, mais je m'irritais que la source en fût policière.

Les discussions sur ce sujet étaient fréquentes et l'une d'elles m'avait ému de façon particulièrement cruelle.

Un « tolstoïen » — le premier que je rencontrai — était apparu dans la ville ; c'était un grand homme musculeux au visage basané, avec la barbe noire d'un bouc et les lèvres épaisses d'un nègre. Voûté, il regardait le sol, mais relevait parfois d'un mouvement brusque sa tête un peu chauve ; alors l'éclat passionné de ses sombres yeux humides me brûlait, quelque chose de haineux brillait dans son regard perçant. L'entretien avait lieu dans l'appartement d'un professeur de l'université.

Il y avait là beaucoup de jeunes gens et parmi eux un petit pope, mince et élégant, maître ès-théologie, dont la soutane de soie noire faisait ressortir très avantageusement le beau visage pâle, éclairé par le sourire un peu sec de ses froids yeux gris.

Longtemps, pendant plus d'une heure, le tolstoïen parla de l'éternelle solidité des grandes vérités de l'Évangile ; sa voix était un peu sourde, ses phrases courtes, mais dans le son net de ses paroles on sentait la force d'une foi sincère ; comme s'il fauchait quelque chose, il accompagnait son discours d'un geste monotone de la main gauche, tandis qu'il gardait la main droite dans sa poche.

— Comédien, murmurait-on dans un coin à côté de moi.

— Très théâtral, c'est vrai...

Peu de temps auparavant, j'avais lu un livre de Dreper, je crois, sur la lutte du catholicisme et de la science et il me semblait en ce moment entendre parler un de ces hommes qui, croyant frénétiquement au salut du monde par la force de l'amour, sont prêts par charité pour leurs prochains à les égorger et à les envoyer au bûcher.

Le tolstoïen portait une chemise blanche à larges manches et, par dessus, une sorte de vieille petite houppelande grise, accoutrement qui le différenciait aussi de

tous les autres assistants. A la fin de son sermon, il s'écria :

— Enfin, êtes-vous pour le Christ ou pour Darwin ?

Il lança cette question comme une pierre dans le coin où la jeunesse était assise en rangs serrés et d'où partaient les regards craintifs et transportés des jeunes gens et des jeunes filles. Sans nul doute, son discours avait fait sur tous beaucoup d'impression — les assistants se taisaient, pensifs, la tête basse. Il embrassa tout l'auditoire d'un regard brûlant et ajouta sévèrement :

— Seuls les pharisiens peuvent essayer d'unir ces deux principes inconciliables et, en les unissant, ils se mentent honteusement à eux-mêmes et pervertissent les hommes par leur mensonge...

Le petit pope se leva, rejeta avec soin les manches de sa soutane et parla d'abondance, avec une courtoisie venimeuse et un sourire condescendant :

— Vous partagez sans doute l'opinion vulgaire sur les pharisiens, laquelle, non seulement est grossière, mais encore complètement erronée.

A mon grand étonnement, il entreprit de démontrer que les pharisiens étaient les vrais et loyaux gardiens des traditions du peuple juif qui marchait toujours avec eux contre ses ennemis.

— Lisez, par exemple, Flavius Josèphe...

Le tolstoïen bondit sur ses pieds et, fauchant Flavius d'un large geste destructeur, s'écria :

— Aujourd'hui encore les peuples marchent avec leurs ennemis contre leurs amis, mais les peuples ne marchent pas de leur propre mouvement, on les pousse, on leur fait violence. Qu'est-ce que ça me fait, votre Flavius...

Le jeune pope et d'autres assistants éparpillèrent en menues parcelles le thème fondamental de la discussion et il n'en resta rien.

— La vérité, c'est l'amour, criait le tolstoïen, et ses yeux brillaient de haine et de mépris.

J'avais toujours peine à me reconnaître dans de telles discussions ; je me sentais ivre de mots, les idées m'échappaient, le sol vacillait sous mes pieds dans un tourbillon verbal et souvent je songeais avec désespoir qu'il n'y avait pas sur terre d'homme plus sot et moins doué que moi.

Cependant, le tolstoïen criait férocement en essuyant le sueur de son visage écarlate :

— Supprimez l'Évangile, oubliez-le pour ne pas mentir. Crucifiez Jésus pour la seconde fois, c'est plus honnête.

Devant moi se dressa comme un mur cette question : si la vie est une lutte incessante pour conquérir le bonheur sur la terre, la charité et l'amour ne peu-

vent que compromettre le succès de cette lutte ?

Je sus que le tolstoïen s'appelait Klopsky, et j'appris où il demeurait. Le lendemain soir, je me présentai chez lui. Il habitait dans la maison de deux jeunes filles de famille noble ; il était dans le jardin, assis à table en leur compagnie, à l'ombre d'un tilleul énorme et vénérable. Vêtu d'une culotte blanche et d'une chemise bâillant sur sa poitrine velue, long, anguleux et sec, il répondait très bien à l'image que je me faisais du prédicateur errant de la vérité.

Il puisait avec une cuillère d'argent dans une assiette de framboises au lait qu'il avalait avec gourmandise, en claquant de ses lèvres épaisses. Après chaque gorgée, il chassait les gouttelettes blanches de sa moustache de chat aux poils rares. Une des jeunes filles le servait et se tenait près de la table ; l'autre, appuyée contre le tronc du tilleul, les mains jointes sur la poitrine, regardait rêveusement le ciel chaud et empoussiéré. Vêtues toutes deux de légères robes lilas, elles se ressemblaient tant qu'on pouvait à peine les distinguer. Le tolstoïen me parla volontiers et avec bienveillance de la force créatrice de l'amour et m'affirma qu'il fallait développer dans notre âme ce sentiment, seul capable de mettre l'homme en communion avec l'esprit du monde — avec l'amour éparpillé partout dans la vie.

— C'est cela seulement qui peut lier l'homme. Si

l'on n'aime pas, on ne peut comprendre la vie. Quant à ceux qui disent : la loi de la vie, c'est la lutte, ce sont des âmes aveugles vouées à périr. De même qu'on ne peut vaincre le feu par le feu, de même la force du mal ne saurait triompher du mal.

Mais, lorsque se tenant par la taille, les jeunes filles se furent retirées au fond du jardin vers la maison, mon interlocuteur qui les suivait du regard, les yeux mi-clos, me demanda :

— Et toi, qui es-tu ?

Et, après m'avoir écouté, il se mit, en tapotant la table du bout des doigts, à dire que l'homme reste partout un homme et qu'il faut tendre non point à changer de situation, mais à élever son esprit dans l'amour du prochain.

— Plus l'homme est bas, plus il est proche de la vraie vie, de la sainte sagesse.

Je doutais un peu qu'il connût cette « sainte sagesse », mais je ne dis rien, sentant qu'il s'ennuyait avec moi. Il me regarda d'un air distant, bâilla, et les bras rejetés derrière le cou, allongea les jambes, fermant les yeux avec lassitude. Je lui racontai cependant ce que le policier m'avait dit des dangers de la pitié. Sans ouvrir les yeux, il murmura :

— Bien sûr, dans la lutte, il n'y a pas place pour la pitié. C'est évident.

Et, déjà somnolent, il disait :

— Résignation de l'amour... loi de la vie...

En tressaillant, il agita les bras comme pour se raccrocher à quelque objet dans l'air et, me dévisageant craintivement, il demanda :

— Quoi ? Je suis fatigué, excuse-moi.

Il referma les yeux et comme s'il souffrait serra fortement les dents, sa lèvre inférieure s'abaissa, sa lèvre supérieure se releva et les poils bleuâtres de sa moustache rare se dressèrent.

Je m'en allai hostile et doutant vaguement de la sincérité de cet homme. Quelques jours après, allant porter le pain d'un privat-docent de l'Université, un ivrogne célibataire, je rencontrai encore Klopsky... Sans doute, il n'avait pas dormi de la nuit ; il avait le teint terreux, les yeux rouges et gonflés et me fit l'effet d'un homme ivre. Le privat-docent grassouillet, gris à pleurer, était assis en vêtements de dessous, une guitare à la main, au milieu d'un chaos de meubles en désordre, de bouteilles de bière, de vêtements épars ; il se balançait et rugissait :

— Ouvre-nous la porte de la charité...

Brusque et irrité, Klopsky criait :

— Il n'y a pas de charité ! Ou bien nous pourrirons d'amour ou bien nous serons écrasés dans notre lutte pour l'amour ; de toute façon nous sommes voués à périr...

M'attrapant par l'épaule et me faisant entrer dans la pièce, il dit au privat-docent :

— Demande-lui donc ce qu'il veut ! Demande-lui s'il a besoin d'aimer son prochain ?

L'autre me regarda avec des yeux larmoyants et rit :

— C'est le boulanger. Je lui dois de l'argent.

Il tituba, mit la main dans sa poche, en tira une clé et me la tendit :

— Tiens, prends tout.

Mais le tolstoïen, lui retirant la clé, me fit signe de la main :

— Va-t-en, tu seras payé plus tard Et, s'emparant des pains que je portais, il les lança sur le divan dans un coin.

Il ne me reconnut pas et j'en fus heureux. En m'en allant, j'emportai, dans ma mémoire, le souvenir de ce qu'il avait dit sur notre ruine par l'amour, et dans le cœur, un sentiment de dégoût pour cet homme.

J'appris bientôt qu'il avait fait le même jour une déclaration d'amour à chacune des jeunes filles chez lesquelles il logeait. Les sœurs se communiquèrent leur joie qui se transforma en fureur contre leur soupirant ; elles ordonnèrent au portier d'inviter le prédicateur d'amour à quitter sur le champ leur maison. Il disparut de la ville.

L'importance dans la vie des hommes de l'amour et

de la charité, question terrible et complexe, m'était apparue de bonne heure, se manifestant d'abord dans mon âme par une discordance vague mais aiguë, et prenant ensuite la forme précise d'une phrase parfaitement claire :

Quel est le rôle de l'amour ?

Tout ce que je lisais était imprégné d'idées chrétiennes et humanitaires, rempli de cris de compassion pour les hommes ; c'était de cela aussi que parlaient avec une éloquence enflammée les meilleurs parmi les gens que je connaissais alors.

Tout ce que j'observais directement n'avait presque rien de commun avec la compassion pour les hommes. La vie se déroulait devant moi comme une chaîne sans fin d'hostilité et de cruauté, comme une lutte ininterrompue et malpropre pour la possession de choses sans valeur. Personnellement, je n'avais besoin que de livres, tout le reste étant à mes yeux sans importance.

Il suffisait de sortir dans la rue et de rester une heure assis au seuil de la porte pour comprendre que tous ces cochers, ces portiers, ces ouvriers, ces fonctionnaires, ces marchands, ne vivaient pas comme moi ni comme ceux que j'aimais, qu'ils ne voulaient pas la même chose, ne suivaient pas le même chemin. Par contre, ceux que j'estimais et en qui j'avais foi étaient singulièrement solitaires, étrangers et inutiles au milieu de la majorité

dont le vil et artificieux labeur d'insecte élevait minutieusement la fourmilière de la vie — de cette vie qui tout entière me semblait bête et abominablement ennuyeuse. Et bien souvent je remarquais que ces gens n'étaient charitables et aimants qu'en paroles, mais qu'en fait ils suivaient sans s'en apercevoir le courant général de la vie.

Tout cela m'était pénible. Je ne savais plus où j'en étais.

Un jour, le vétérinaire Lavrov, un homme au teint jaune, enflé par l'hydropisie, me dit en suffoquant :

— Il faut développer la cruauté jusqu'à ce que tous les hommes en soient las, pour qu'elle dégoûte tous et un chacun, comme ce maudit automne.

L'automne précoce était pluvieux, froid, riche en maladies et en suicides. Lavrov s'empoisonna, lui aussi, avec du cyanure de potassium, ne voulant pas attendre d'être étouffé par l'hydropisie.

— Il soignait les bêtes, il a crevé comme une bête.

Ce fut par ces paroles que le tailleur Mednikov, le propriétaire de Lavrov, accompagna le corps du vétérinaire. Ce tailleur était un petit homme maigriot et dévot, qui connaissait par cœur toutes les litanies de la Vierge. Il fouettait ses enfants — une fillette de sept ans et un collégien de onze ans — avec un fouet à trois lanières et frappait sa femme sur les mollets avec une canne de bambou. Il se lamentait :

— Le juge de paix m'a condamné parce que soi-disant j'aurais pris ce petit système-là chez les Chinois ; or, moi, je n'ai jamais vu de Chinois de ma vie autrement que sur les enseignes et les images.

Un de ses ouvriers, un homme morne aux jambes torses, surnommé « le mari de Dounka », disait de son patron :

— Je crains les gens doux et pieux. L'homme violent, on voit tout de suite ce qu'il est et on a le temps de se cacher, tandis que le doux rampe vers toi sans être vu comme dans l'herbe un serpent perfide et tout à coup il te mord à l'endroit le plus exposé de ton âme. Je crains les doux...

Il y avait du vrai dans les paroles du « mari de Dounka », doux et rusé cafard, aimé de Mednikov.

Parfois il me semblait que les « doux » en amollissant comme un lichen rongeur le cœur pierreux de la vie la rendent plus tendre, plus fertile, mais le plus souvent, en observant le grand nombre de ces « doux », leur habile adaptation à ce qui est vil, la versatilité insaisissable et l'élasticité de leurs âmes, leurs gémissements de moustiques, je me sentais comme un cheval à l'entrave au milieu d'une nuée de taons.

C'est à cela que je pensais en revenant de chez le policier.

Le vent hurlait et les feux des lanternes tremblaient,

mais il semblait que ce tremblement fût celui du ciel qui ensemençait la terre d'une pluie d'octobre, fine comme de la poussière. Une fille trempée traînait le long de la rue un homme ivre en le tenant sous le bras et en le poussant ; lui, grommelait et sanglotait. La femme dit d'une voix sourde et fatiguée :

— C'est ton sort, ça.

— Voilà, pensai-je, moi aussi quelqu'un me traîne, me pousse vers les mauvais coins, en me faisant voir des choses sales et tristes et des gens de toute sorte. Je suis las de tout cela.

Cette pensée ne fut peut-être pas formulée en ces termes, mais c'est bien cette idée-là qui surgit dans mon cerveau, c'est ce triste soir-là que je sentis pour la première fois la lassitude de l'âme, la moisissure qui ronge le cœur. Dès cette heure, je me sentis l'esprit de plus en plus malade, je commençai à me regarder froidement moi-même, de l'extérieur en quelque sorte, avec des yeux étrangers et hostiles.

Je voyais que presque dans chaque homme cohabitent en désordre les contradictions, non seulement de la parole et de l'action, mais aussi celles des sentiments ; leur jeu capricieux m'était particulièrement pénible. Et, ce qui était pis, ce jeu je l'observais également en moi-même. Tout m'attirait — les femmes et les livres, les ouvriers et les étudiants joyeux, mais je n'arrivais

à temps nulle part, je ne vivais ni avec ceux-ci ni avec ceux-là, je tournoyais comme une toupie, cependant qu'une main inconnue et forte me cinglait vigoureusement avec un fouet invisible.

D'ennui je commençai à apprendre le violon ; la nuit je raclais l'instrument dans le magasin, troublant le veilleur et les souris. J'aimais la musique et je me mis à l'étude avec ardeur, mais au cours d'une leçon, mon professeur, violoniste du théâtre, ouvrit pendant que j'étais sorti du magasin le tiroir de la caisse et, lorsque je revins, je le trouvai en train de bourrer ses poches d'argent. M'ayant aperçu sur le seuil, il allongea le cou, tendit vers moi son visage glabre et terne, et dit tout bas :

— Tiens, frappe !

Ses lèvres tremblaient, des larmes huileuses et d'une grosseur singulière coulaient de ses yeux incolores.

J'avais envie de frapper le violoniste ; pour ne pas le faire, je m'assis par terre, les poings cachés sous moi et lui ordonnai de remettre l'argent dans la caisse. Il délesta ses poches, se dirigea vers la porte, mais s'arrêtant, il dit d'une voix stupidement haute et effrayante :

— Donnez-moi dix roubles.

Je lui donnai l'argent, mais cessai d'apprendre le violon.

En décembre, je décidai de me tuer. J'essayai de

décrire les mobiles de cette résolution dans ma nouvelle : « Un fait de la vie de Makar », mais je n'y réussis pas : la nouvelle était maladroite, déplaisante, et privée de vérité intérieure. A mon avis, il faut précisément compter parmi ses qualités cette absence totale de vérité. Les faits sont exacts, mais on dirait que ce n'est pas moi qui les ai mis en lumière et qu'il s'agit d'un autre. Abstraction faite de la valeur littéraire de ce récit, il y a en lui quelque chose qui me plaît : j'ai l'impression de m'être franchi moi-même.

X

J'achetai au marché un revolver chargé de quatre balles et me tirai dans la poitrine, comptant atteindre le cœur. Mais je ne réussis qu'à me trouer un poumon et, un mois après, très confus, me sentant on ne peut plus sot, je retournai travailler à la boulangerie — pas pour longtemps cependant. A la fin de mars, un soir, en revenant du magasin, je trouvai dans la chambre de la vendeuse l'Ukrainien. Assis sur une chaise près de la fenêtre, il fumait d'un air songeur une grosse cigarette et regardait avec attention les nuages de fumée.

— Vous êtes libre ? me demanda-t-il sans me dire bonjour.

— Pour vingt minutes.

— Asseyez-vous. Causons.

Il était comme toujours sanglé dans une casaque de « peau de diable » ; une barbe claire s'étalait sur sa large poitrine, son front têtu se couronnait de cheveux drus et courts taillés en brosse ; il était chaussé de lourdes

bottes de paysan qui exhalaient une forte odeur de cambouis.

— Eh bien, dit-il avec calme d'une voix posée, voulez-vous venir chez moi ? J'habite le village de Krasnovidov, à quarante-cinq verstes en descendant la Volga. J'ai là une boutique, vous m'aideriez à tenir mon commerce ; cela ne vous prendra pas beaucoup de temps, j'ai de bons livres, je vous aiderai à vous instruire. Vous acceptez ?

— Oui.

— Trouvez-vous vendredi, à six heures du matin sur le quai Kourbatov ; demandez le chaland de Krasnovidov, patron Vassili Pankov. Du reste, j'y serai et vous verrai. Au revoir.

Il se leva, me tendit une large main et de l'autre tira de sa poitrine un lourd oignon d'argent, ajoutant :

— Nous avons terminé en six minutes. Ah oui : je m'appelle Mikhaïl Antonov et mon nom de famille est Romas. Voilà.

Il s'en alla sans se retourner, d'un pas ferme, ses pieds portant aisément son corps lourd, à carrure de géant.

Deux jours après, je voguais vers Krasnovidov.

La débâcle commençait ; sur l'eau trouble de la Volga se balançaient des glaçons poreux et gris ; lorsque la péniche les dépassait, ils frôlaient les bords, craquaient et se dispersaient en cristaux pointus. Le vent d'amont

se jouait, envoyant les vagues jusque sur le pont, le soleil brillait éblouissant, se reflétant en gerbes d'une éclatante blancheur dans le bleu transparent des glaçons. Le bateau lourdement chargé de sacs, de tonneaux, de caisses, marchait à la voile ; Pankov, un jeune paysan, vêtu avec recherche d'une veste en peau de mouton, brodée sur la poitrine de soutaches bigarrées, tenait le gouvernail. Taciturne, le visage calme et le regard froid, il ressemblait peu à un campagnard. Sur la proue, les jambes écartées, un croc à la main, se tenait l'aide de Pankov, Koukouchkine, un petit moujik ébouriffé, vêtu d'une souquenille déchirée, avec une ceinture de corde, et coiffé d'un chapeau de pope tout froissé. Tout son visage était couvert de bleus et d'écorchures. A l'aide de sa longue gaffe il écartait les glaçons avec de méprisantes injures :

— Ecarte-toi... Où vas-tu ?

J'étais assis sur une caisse à l'abri de la voile, à côté de Romas qui me disait doucement :

— Les moujiks ne m'aiment pas, surtout les riches. Il vous faudra, vous aussi, subir cette hostilité.

Koukouchkine, posant la gaffe à ses pieds, dit avec transport, en tournant vers nous son visage meurtri :

— C'est surtout le pope qui ne t'aime pas, Antoniitch !...

— C'est bien vrai, confirma Pankov.

— Il ne peut pas te digérer, ce chien grêlé...

— Mais j'ai pourtant des amis et vous en aurez aussi, reprit la voix de Romas.

Il fait froid. Le soleil de mars ne chauffe guère. Les branches sombres des arbres nus se balancent sur la rive ; çà et là dans les crevasses et sous les buissons de la berge escarpée la neige s'étale en plaques veloutées. Sur toute la rivière les glaçons ressemblent à un troupeau de moutons. Il me semble que je rêve. En bourrant sa pipe, Koukouchkine disserte :

— Admettons, tu n'es pas sa femme, au pope, mais par profession il doit aimer toutes les créatures, comme il est écrit dans les livres.

— Qui est-ce qui t'a arrangé comme ça ? demanda Romas en souriant.

— Oh bien, de vagues gens, des fripouilles sûrement, répondit Koukouchkine d'un ton méprisant. Et il ajouta avec orgueil :

— Non, une fois, les artilleurs m'ont cogné dessus ; alors ça, ça s'appelle cogner. On ne comprend même pas comment j'en suis revenu.

— Pourquoi as-tu été battu ?

— Hier ? Ou par les artilleurs ?

— Eh bien hier ?

— Est-ce qu'on peut savoir pourquoi on est battu ? Les gens chez nous c'est comme des boucs : pour la

moindre chose, ils vous sautent dessus. Il faut qu'ils se battent.

— Je crois, dit Romas, que c'est pour ta langue qu'on te bat. Tu parles à tort et à travers...

— C'est peut-être vrai. Je suis curieux de mon naturel, j'ai l'habitude de questionner tout le temps. Pour moi c'est un bonheur d'apprendre du nouveau.

La proue du voilier heurta violemment un glaçon, il y eut contre le bord un frottement sinistre. Koukouchkine, vacillant, saisit le croc et Pankov lui dit d'un ton de reproche :

— Fais attention à ton travail, Stepan.

— Et toi ne me parle pas, grogna Koukouchkine en repoussant le glaçon. Je ne peux pas faire mon travail et tenir en même temps la conversation.

Ils se disputèrent sans méchanceté, tandis que Romas me disait :

— Ici la terre est moins bonne qu'en Ukraine, mais les gens sont meilleurs. C'est une population bien douée.

Je l'écoute attentivement et je le crois. Son calme, ses paroles égales, simples, posées, me plaisent. On sent que cet homme sait beaucoup de choses et jauge les gens à sa mesure. Je suis surtout content qu'il ne m'ait pas demandé pourquoi j'ai voulu me tuer. Tout autre à sa place me l'aurait demandé depuis longtemps, et c'est une question dont j'ai tellement assez ! Il me

serait d'ailleurs difficile de répondre. Le diable sait pourquoi j'ai résolu de me tuer ! J'aurais certainement fait à Romas une sotte et longue réponse. Et en somme je n'ai guère envie de me rappeler cet incident. Il fait si bon sur la Volga, c'est la liberté, la lumière.

Le bateau serre la rive. A gauche le fleuve s'étale largement, envahissant la rive sablonneuse couverte de prairies. On voit monter le flot qui éclabousse et balance les buissons du rivage, tandis que les clairs torrents des eaux printanières roulent bruyamment à sa rencontre. Le soleil sourit et dans ses rayons brille le plumage d'acier noir des freux au bec jaune qui croassent affairés en bâtissant leur nid. Aux endroits chauffés le vert éclatant d'une herbe attendrissante sort de terre à la rencontre du soleil. Le corps a froid mais une joie douce emplit l'âme et de clairs espoirs y naissent en tendres pousses. Il fait bon vivre sur terre, au printemps.

Et comme à travers un sommeil léger parvient jusqu'à moi la voix de Romas :

— Il y a là un pêcheur, Izote, qui sûrement vous plaira...

Nous arrivâmes vers midi à Krasnovidov : sur la crête d'une haute colline aux flancs abrupts se dressait une église à coupole bleue ; à sa suite s'alignaient de bonnes et solides izbas ; les planches jaunes des toits

et le brocart de leurs couvertures de paille luisaient au soleil. Simple autant que joli. Que de fois ai-je admiré ce village en passant devant lui en bateau !

Lorsqu'aidé de Koukouchkine je me mis à décharger le chaland, Romas qui du bord me passait les sacs me dit :

— Eh bien, vous l'êtes fort !

Et sans me regarder, il ajouta :

— Vous ne souffrez pas de la poitrine ?

— Nullement.

La délicatesse de sa question me toucha beaucoup ; je voulais surtout que les paysans ne sachent pas ma tentative de suicide.

— On peut dire que pour la force il en a revendre, bavardait Koukouchkine. Eh, le gaillard, de quelle province es-tu ? De Nijni-Novgorod ? On vous appelle des « buveurs d'eau ».

Descendant la colline, sur la pente d'argile molle où étincelaient mille ruisseaux d'argent, un long moujik sec aux pieds nus marchait à larges pas, glissant et vacillant. Il portait une chemise et un pantalon de grosse toile. Il avait la barbe bouclée d'un apôtre et une épaisse toison de cheveux roux. Arrivé sur la berge, il dit d'une voix sonore et affable :

— Soyez les bienvenus.

Il regarda autour de lui, ramassa une grosse perche,

puis une autre, en appuya les extrémités sur les bords et, sautant légèrement sur le bateau, commanda :

— Mets les pieds sur le bout des perches pour qu'elles ne glissent pas et reçois les tonneaux! Viens m'aider, mon garçon.

Il était beau comme une peinture et certainement très fort. Dans son visage aux joues roses et au grand nez droit brillaient gravement deux yeux bleuâtres.

— Tu vas t'enrhumer, Izote, dit Romas.

— Moi ? N'aie pas peur.

Nous fîmes rouler à terre un tonneau de pétrole. Izote, me mesurant du regard, demanda :

— Le commis ?

— Lutte avec lui, proposa Koukouchkine.

— Tu t'es encore fait abîmer la gueule ?

— Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse avec eux ?

— Avec qui ?

— Avec ceux qui se battent.

— Ah, quel homme, dit Izote en soupirant et il ajouta, s'adressant à Romas ; les chariots vont descendre tout de suite. De loin je vous ai vus venir. Vous marchiez bien. Toi, Antoniitch, va-t-en, je reste ici à surveiller.

On voyait que cet homme traitait Romas avec une amicale sollicitude et même avec une nuance de protection, bien que l'Ukrainien fût d'une dizaine d'années plus âgé que lui.

Une demi-heure plus tard j'étais assis dans une pièce propre et attrayante d'une izba neuve dont les murs n'avaient pas encore perdu leur odeur de résine et d'étoupe. Une alerte femme aux yeux vifs mettait la table pour le dîner. L'Ukrainien sortait des livres d'une valise et les posait sur un rayon près du poêle.

— Votre chambre est au grenier, me dit-il.

De la fenêtre du grenier on découvrait une partie du village et, au fond du ravin, en face de notre izba, les toits des bains ; au delà du ravin, dans les buissons, on apercevait des jardins et des champs noirs qui s'en allaient en doux vallonnements vers la crête bleue de la forêt, à l'horizon.

A cheval sur le faîte de la toiture des bains, un moujik en bleu tenait d'une main une hache et, l'autre main appuyée contre le front, regardait en bas vers la Volga. Un chariot grinçait, une vache mugissait péniblement, les ruisseaux grondaient. Une vieille femme toute en noir sortit de la grande porte d'une izba puis, se retourant vers le seuil, prononça d'une voix forte :

— Puissiez vous tous crever !

En entendant la voix de la vieille, deux gamins qui d'un air affairé barraient avec des pierres et de la boue le cours d'un ruisseau s'enfuirent à toutes jambes ; elle, ramassant par terre un morceau de bois, cracha dessus et le jeta dans le ruisseau. Puis de son pied

chaussé de bottes de moujik elle détruisit les constructions des enfants et descendit vers le fleuve.

— Quelle vie vais-je mener ici ?

On m'appela pour dîner. En bas, Izote était assis à table, étendant ses longues jambes aux pieds violacés ; il parlait, mais se tut en m'apercevant :

— Eh bien, demanda Romas maussade, parle.

— C'est tout, j'ai tout dit. Donc voilà ce qu'ils ont décidé : nous en viendrons à bout tout seuls. Toi, sors avec un pistolet ou un gourdin. On ne peut pas tout dire devant Barinov, il a comme Koukouchkine une langue de femme. Tu aimes la pêche, mon gars ?

— Non.

Romas parla de la nécessité d'organiser les paysans, petits propriétaires de jardins, et de les arracher aux mains des revendeurs marchands. Izote l'ayant attentivement écouté, dit :

— Les gros te rendront la vie tout à fait impossible.

— Nous verrons.

— C'est comme je te le dis.

Je regardais Izote et pensais : « C'est sûrement d'après des moujiks comme celui-ci que Koronine et Zlatovratksy écrivent leurs nouvelles »...

Aurais-je donc réussi à rencontrer quelque chose de sérieux et pourrais-je maintenant travailler avec des hommes qui vraiment agissent ?

Izote après avoir dîné dit :

— Ne te presse pas, Mikhaïl Antonov, ça ne vaut rien d'aller vite. Il faut aller doucement.

Lorsqu'il fut parti, Romas dit songeur :

— Un homme intelligent et honnête ; dommage qu'il soit peu instruit, il sait à peine lire, mais il apprend avec obstination. Aidez-le donc.

Jusqu'au soir il me mit au courant du prix des marchandises de son magasin ; il me racontait :

— Je vends meilleur marché que les deux autres marchands du village. Evidemment cela ne leur plaît pas. Ils me font des crasses et se proposent de me donner des coups. Je vis ici non pas parce qu'il est agréable et avantageux de faire du commerce, mais pour d'autres raisons. C'est une entreprise dans le genre de votre boulangerie...

Je lui dis que je l'avais deviné.

— Oui... Il faut quand même éclairer un peu les hommes, n'est-ce pas ?

La boutique était fermée ; nous la parcourions, une lampe à la main ; dans la rue quelqu'un marchait aussi, pataugeant avec précaution dans la boue et montant parfois péniblement les marches du perron.

— Vous entendez ? On marche. C'est Cyrilka, un gueux, un ivrogne, une mauvaise bête ; il aime à faire le mal

comme une jolie fille à faire la coquette. Ne lui parlez que prudemment ; d'ailleurs en général soyez prudent.

Puis, dans la chambre, sa pipe allumée, le dos appuyé contre le poêle et les yeux à demi-fermés, il lançait dans sa barbe des filets de fumée et, disposant lentement ses mots en un langage simple et clair, il disait que depuis longtemps déjà il avait remarqué combien je gaspillais inutilement mes années de jeunesse :

— Vous êtes bien doué, opiniâtre et visiblement plein de bonnes intentions. Il faut vous instruire, mais de manière que les livres ne vous cachent pas les hommes. Un vieux sectaire l'a dit très justement : toute science vient de l'homme. Les hommes instruisent douloureusement, brutalement, mais leur science se grave plus profondément.

Il me disait des vérités familières, déclarant que, dans un pays de cultivateurs, il fallait avant tout éveiller l'intelligence du village, mais jusque dans ces paroles connues, je saisissais un sens plus profond et nouveau pour moi.

— Chez vous les étudiants parlent beaucoup de l'amour du peuple ; eh bien, je le leur dis : on ne peut pas aimer le peuple. Ce sont des mots, l'amour du peuple...

Il sourit dans sa barbe en me regardant d'un œil pénétrant, et se mit à aller et venir dans la pièce en continuant vigoureusement :

— Aimer, c'est acquiescer, condescendre, ne pas remarquer, pardonner. C'est ainsi qu'il faut agir envers la femme. Mais peut-on ne pas remarquer l'ignorance du peuple, acquiescer aux erreurs de sa raison, être indulgent pour chacune de ses bassesses, lui pardonner sa férocité ? Non ?

— Non.

— Vous voyez. Chez vous, là bas, on lit et l'on déclame toujours du Nekrassov, mais, vous savez, avec Nekrassov on n'ira pas loin. Il faut faire comprendre au moujik : au fond tu n'es pas un trop mauvais homme, mais ta vie est mauvaise et tu ne sais rien faire pour la rendre meilleure et plus facile. Une bête s'occupe d'elle-même avec plus d'intelligence que toi et se défend mieux. C'est de toi, le moujik, que tout est sorti — nobles, prêtres, savants, tzars, tous sont d'anciens moujiks. Tu vois ? Tu as compris ? Eh bien apprends à vivre pour ne pas être battu...

En passant à la cuisine il donna ordre à la servante d'allumer le samovar, puis me montra ses livres qui étaient presque tous d'ordre scientifique : Boeckl, Locke, Lubbock, Taylor, Mill, Spencer, Darwin, et, parmi les écrivains russes, Pissarev, Dobrolubov, Tchernichevsky, Pouchkine et Nekrassov.

De sa large main il les caressait affectueusement

comme de petits chats et murmurait, presque avec attendrissement :

— De bons livres... Et celui-ci est très rare, la censure l'a fait brûler. Si vous voulez savoir ce que c'est qu'un État, lisez-le.

Il me tendit le « Leviathan » de Hobbes.

— Celui-ci traite aussi de l'État, mais il est plus facile, plus amusant.

Le livre amusant n'était autre que le « Prince » de Machiavel.

Pendant que nous buvions du thé il me parla brièvement de lui-même. Fils d'un forgeron de Tchernigov, il était graisseur de wagons à la gare de Kiev lorsqu'il fit la connaissance de révolutionnaires ; il organisa parmi les ouvriers un groupe d'auto-instruction, fut arrêté, passa près de deux années en prison, puis fut déporté pour dix ans dans la région d'Iakoutsk.

— Au début je vivais avec des Iakoutes dans leurs village, j'ai cru ne pas en revenir. Là-bas ce diable d'hiver est si rude, savez-vous, que l'âme gèle dans le corps de l'homme, le cerveau se glace. D'ailleurs la raison n'y serait d'aucune utilité. Puis je vois qu'il y a des Russes par ci par là, pas beaucoup, mais quelques-uns tout de même. Et pour qu'ils ne s'ennuient pas on en ajoute de nouveaux avec sollicitude. C'étaient de bonnes gens. Il y avait un étudiant, Vladimir Koro-

lenko, qui est maintenant rentré, lui aussi. Je m'entendais bien avec lui, puis nous nous sommes séparés. Nous nous ressemblions beaucoup et la ressemblance ne vaut rien à l'amitié. Mais c'est un homme sérieux, tenace, doué pour n'importe quel travail. Il peignait même des icônes, ce qui ne me plaisait pas. Maintenant on dit qu'il écrit avec succès dans les revues.

Longtemps, jusqu'à minuit, il devisa, désirant sans doute me mettre tout de suite sur un pied d'égalité avec lui. Jamais je ne m'étais trouvé si bien avec personne. Après ma tentative de suicide j'avais considérablement baissé dans ma propre estime, je me sentais diminué, coupable, honteux de vivre. Romas sans doute l'avait compris et ayant humainement, simplement, ouvert devant moi la porte de sa vie, il me remettait sur pied. Je me sentis sur un terrain ferme. Ce fut une journée inoubliable.

Le dimanche nous ouvrîmes la boutique après la messe et aussitôt les paysans commencèrent à s'assembler autour de notre perron. Le premier qui parut fut Matvei Barinov, un homme sale et ébouriffé avec de longs bras de singe et de jolis yeux de femme au regard distrait.

— Quoi de neuf dans la ville ? demanda-t-il après avoir dit bonjour et, sans attendre la réponse, il interpella Koukouchkine :

— Stepan, tes chats ont encore mangé un coq !

Et aussitôt il raconta que le gouverneur était parti de Kazan pour aller voir le tzar à Pétersbourg afin de faire des démarches en vue d'envoyer tous les Tatares au Caucase et au Turkestan. Et il fit l'éloge du gouverneur.

— Un homme intelligent. Il connaît son affaire...

— C'est toi qui as inventé ça, remarqua tranquillement Romas.

— Moi ? Quand ?

— Je ne sais pas.

— Pourquoi as-tu si peu confiance dans les gens, Antoniitch ? dit Barinov d'un ton de reproche, en hochant la tête d'un air de pitié. Moi, je plains les Tatares. Pour vivre au Caucase il faut y être habitué.

Un petit homme maigre, vêtu d'une houppelande déchirée qui n'était pas à sa taille, s'approcha avec circonspection : son visage gris était défiguré par une convulsion qui tiraillait ses lèvres sombres en un sourire douloureux ; au dessus de son œil gauche qui clignait continuellement, tremblait un sourcil blanc coupé par une balafre.

— Salut à Migoune ! dit moqueusement Barinov. Qu'as-tu volé cette nuit ?

— Ton argent, répondit d'une voix de ténor Migoune qui enleva son chapeau devant Romas.

De la cour sortirent le propriétaire de notre izba et notre voisin, Pankov, qui portait un veston, un fichu rouge au cou, des socques de caoutchouc et sur la poitrine une chaîne d'argent longue comme une bride. Il jeta sur Migoune un regard fâché et dit :

— Si tu reviens dans mon potager, vieux diable, je te briserai les jambes à coup de pieu.

— Voilà la conversation habituelle qui commence, répondit tranquillement Migoune et, en soupirant, il ajouta : comment vivre sans se battre ?

Rudoyé par Pankov, Migoune dit encore :

— Je ne suis pas vieux du tout ! Quarante-six ans...

— Et à Pâques t'en avais cinquante-trois ! s'écria Barinov. C'est toi même qui me l'as dit : cinquante-trois. Pourquoi mens-tu ?

— Pour que tu dises la vérité une fois au moins.

Souslov, solide vieillard barbu, et le pêcheur Izote survinrent ensuite, ce qui fit une dizaine d'hommes assemblés. Assis sur le perron près de la porte de sa boutique, l'Ukrainien fumant sa pipe, écoutait silencieusement les conversations des moujiks installés sur les marches et sur les bancs des deux côtés.

La journée était froide et bariolée ; sur le ciel bleu gelé par l'hiver, des nuages passaient rapidement ; des taches de lumière et d'ombre, baignant dans les ruisseaux et les flaques, parfois vous aveuglaient de

leur ardent éclat, parfois vous caressaient le regard de leur douceur veloutée. Des jeunes filles endimanchées descendaient en se pavanant les rues menant à la Volga ; elles enjambaient les flaques, relevant leurs robes et montrant leurs pesantes bottines. Des gamins couraient, de longues cannes à pêche sur l'épaule; de graves moujiks passaient, jetant sur le groupe près de la boutique un regard oblique et soulevant silencieusement leurs casquettes ou leurs chapeaux de feutre.

Migoune et Koukouchkine essayaient de démêler pacifiquement une question confuse : lequel cognait le plus fort, le marchand ou le barine ? Koukouchkine prétendait que c'était le marchand, Migoune tenait pour le barine et sa petite voix sonore l'emportait sur les paroles désordonnées de Koukouchkine.

— Le père de Monsieur Finguerov a tiré Napoléon Bonaparte par la barbe. Et, des fois, Monsieur Finguerov en attrapait deux par le col de leur touloupe, écartait les bras, puis vlan, front contre front, et ça y était. Les voilà tous deux couchés sans bouger.

— Oui, comme ça, ça y est, admit Koukouchkine, mais il ajouta : par contre le marchand mange plus qu'un barine...

L'imposant Souslov, assis sur la plus haute marche du perron, se plaignait :

— Le moujik n'est plus attaché à la terre, Mikhaïl

Antoniitch. Quand il y avait des maîtres, on n'avait pas le droit de vivre sans rien faire. Chacun avait son ouvrage...

— Tu devrais envoyer une requête pour qu'on rétablisse le servage, lui répondit Izote. Romas le regarda silencieusement et se mit à déboucher sa pipe en la frappant contre la rampe du perron.

Je me demandai quand il allait parler. Et écoutant attentivement la conversation décousue des moujiks j'essayai de m'imaginer ce qu'il allait leur dire. Il me semblait qu'il avait déjà laissé échapper toute une série d'occasions opportunes de se mêler à l'entretien. Mais lui se taisait avec indifférence et restait assis, immobile comme une idole, regardant le vent rider l'eau dans les flaques et pousser les nuages qu'il amassait en une nuée épaisse et compacte. Un vapeur hurlait sur la rivière, la chanson criarde des filles montait jusqu'à nous, l'accordéon jouait. Avec des hoquets et des grognements, un ivrogne descendait la rue en agitant mécaniquement les bras et les jambes. Les moujiks parlaient de plus en plus lentement, il y avait de la tristesse dans leurs paroles et j'étais moi aussi touché d'une douce mélancolie, parce que le ciel froid était menaçant de pluie et que je me rappelais la rumeur incessante de la ville, la variété de ses bruits, le rapide mouvement des hommes dans les rues, la vivacité

de leurs propos, l'abondance des mots qui surexcitent l'esprit.

Le soir, en buvant le thé, je demandai à Romas quand il parlait aux moujiks.

— Parler de quoi ?

— Ah, reprit-il, après m'avoir écouté avec attention, vous savez, si je leur parlais ainsi, et dans la rue encore, on me renverrait chez les Iakoutes.

Il bourra sa pipe, l'alluma, s'enveloppa d'une bouffée de fumée, et tranquillement, en phrases qui se gravaient dans la mémoire, il me parla de la prudence et de la méfiance du paysan. Il a peur de lui-même, peur du voisin et surtout d'un étranger. Il n'y a pas trente ans qu'on lui a donné la liberté. Chaque paysan de quarante ans est né esclave et s'en souvient. Il est difficile de comprendre ce qu'est la liberté. A raisonner simplement, être libre c'est vivre comme on veut. Mais partout il y a des autorités qui vous empêchent de vivre. C'est le tzar qui a enlevé les paysans aux nobles, donc le tzar est maintenant le seul maître des paysans. Et de nouveau, qu'est-ce que la liberté ? Un jour viendra où le tzar expliquera ce qu'elle est... Un moujik croit beaucoup en le tzar, unique maître de toute la terre et de toutes les richesses. Il a enlevé à la noblesse les paysans, il peut enlever aux marchands leurs bateaux et leurs boutiques. Le paysan est pour le tzar ; il se

dit que beaucoup de maîtres c'est mal et qu'un seul c'est mieux. Il attend le jour où le tzar lui expliquera le sens de la liberté. Alors, à chacun d'attraper ce qu'il pourra ! Tous souhaitent ce jour et chacun le redoute, chacun vit intérieurement sur ses gardes. Pourvu qu'on ne laisse pas passer le jour décisif du partage universel ! Et le paysan se méfie de lui-même : il veut beaucoup de choses et il y a beaucoup à prendre, mais comment faire ? Tout le monde aiguise ses dents dans le même but. Et puis il y a partout un nombre incalculable d'autorités, manifestement hostiles aux paysans et aussi au tzar. Mais on ne peut pas non plus se passer d'elles, sinon tous se battraient, s'entretueraient.

Le vent irrité arrosait les vitres d'une abondante pluie printanière. Un brouillard gris se répandait dans la rue et dans mon âme aussi tout devint grisaille et ennui. La voix calme et basse disait, pensive :

— Faites comprendre au moujik qu'il faut apprendre peu à peu à enlever le pouvoir au tzar ; dites-lui que le peuple doit avoir le droit de choisir dans son sein toutes les autorités, le commissaire et le gouverneur et le tzar.

— Mais tout ça demandera cent années !

— Et vous pensiez y arriver pour la Trinité ? demanda sérieusement Romas.

Le soir il sortit et vers onze heures j'entendis un

coup de feu claquer dans la rue, tout près. Je m'élançai dans l'obscurité, sous la pluie et vis la grande silhouette noire de Mikhaïl Antoniitch se diriger vers la porte, sans se presser, évitant soigneusement les torrents d'eau.

— Eh bien quoi ? C'est moi qui ai tiré.

— Sur qui ?

— Sur des gens qui se sont jetés sur moi avec des pieux. Je leur ai dit : laissez-moi ou je vais tirer. Ils ne m'ont pas écouté, alors j'ai tiré dans le ciel ; ça ne lui fera pas de mal...

Debout dans le vestibule, il se déshabillait, tordant sa barbe trempée et piaffant comme un cheval.

— Tiens, mes diables de bottes sont trouées. Il faut que je change de chaussures. Vous savez nettoyer un révolver ? S'il vous plaît. Sinon il rouillera... Enduisez-le de pétrole...

Son calme imperturbable, le regard doucement obstiné de ses yeux gris me transportaient. Dans la chambre, en peignant sa barbe devant la glace, il me donna un avertissement :

— Soyez prudent en traversant le village, surtout les soirs de fête ; on essayera sûrement de vous frapper aussi. Mais ne portez pas de canne avec vous, cela irrite les batailleurs et peut leur faire croire que vous avez peur. Or il ne faut pas avoir peur. Quant à eux, ce sont tous des poltrons.

XI

Je commençai à mener une vie très intéressante, chaque jour m'apportait quelque notion nouvelle et importante. Je lisais avidement les livres traitant de sciences naturelles. Romas m'enseignait :

— Ça, Maximiitch, il faut le savoir avant et mieux que tout ; on a mis dans cette science le meilleur de l'esprit humain.

Le soir, trois fois par semaine, Izote venait et je lui apprenais à lire. D'abord il était méfiant et légèrement ironique, mais après quelques leçons il dit avec bonhomie :

— Tu expliques bien. Tu aurais dû te faire instituteur, mon gars.

Et tout à coup il me proposa :

— Tu as l'air fort ; on va lutter au bâton.

Nous prîmes un bâton dans la cuisine, nous nous assîmes par terre, les pieds de l'un appuyés contre ceux de l'autre, et pendant longtemps nous essayâmes de

nous soulever l'un l'autre. Romas nous excitait en souriant :

— Allez y !

Izote me souleva et cela le disposa, je crois, plus favorablement encore à mon endroit.

— Ça ne fait rien, tu es fort ! me dit-il pour me consoler. C'est dommage que tu n'aimes pas la pêche, tu viendrais avec moi sur la Volga. La Volga, la nuit, c'est le paradis...

Il apprenait avec zèle et avec assez de succès ; il avait d'aimables étonnements : quelquefois au milieu de la leçon, il se levait tout à coup, prenait un livre sur un rayon, déchiffrait avec effort deux ou trois lignes, en haussant les sourcils, et, me regardant en rougissant, disait avec stupéfaction :

— Mais que diable, je lis !

Et, les yeux fermés, il répétait :

Comme la mère sur la tombe de son fils,
La bécasse gémit au dessus de la triste plaine...

Plusieurs fois, à mi-voix, il demandait timidement :

— Explique-moi donc, mon vieux, comment ça se fait tout de même. L'homme regarde ces signes, ces petits traits, ils se disposent en mots, et je les reconnais, ce sont des mots vivants, des mots à moi. Comment le sais-je ? Personne ne me l'a soufflé. Si c'était des images,

je comprendrais, mais ici on dirait que ce sont les pensées elles-mêmes qui sont imprimées. Qu'est-ce que ça veut dire ?

Que pouvais-je répondre ? Mon « je ne sais pas » peinait cet homme.

— Sorcellerie ! disait-il en soupirant et en regardant les pages à la lumière.

Il avait en lui une agréable et touchante naïveté, quelque chose de limpide et d'enfantin. Il me rappelait de plus en plus le paysan au bon cœur dont on parle dans les livres. Comme presque tous les pêcheurs il était poète, aimait la Volga, les nuits silencieuses, la solitude, la vie contemplative.

Il regardait les étoiles et demandait :

— Romas dit qu'il y a peut être là-dessus aussi des habitants dans notre genre. Qu'en penses-tu, est-ce vrai ? Si l'on pouvait leur faire des signes, leur demander comment ils vivent ? mieux que nous probablement...

Orphelin, sans un lopin de terre, ne dépendant de personne dans sa paisible occupation de pêcheur, il était au fond satisfait de son existence. Mais les moujiks lui étaient antipathiques et il aimait à me mettre en garde :

— Ne fais pas attention à leur amabilité ; ce sont des gens sournois et faux, méfie-toi. Aujourd'hui ils sont comme ça et demain ils seront tout autres... Chacun ne

voit que soi, et l'intérêt commun c'est le bagne pour eux.

Et avec une haine surprenante chez un homme à l'âme si douce, il parlait des « gros ».

— Pourquoi sont-ils plus riches que les autres ? Parce qu'ils sont plus intelligents. Mais alors, canaille, n'oublie pas que les paysans doivent vivre unis : alors ils seront une force ! Tandis qu'eux ils partagent le village comme on fend une buche en fagots. Ils sont leurs propres ennemis. Ce sont des gens malfaisants. Tu vois comme Romas a du mal avec eux...

Vigoureux et beau, il plaisait fort aux femmes et toutes couraient après lui.

— Bien sûr, pour ça je suis gâté, confessait-il avec bonhomie. C'est vexant pour les maris. Moi à leur place je serais vexé. Mais on ne peut pas ne pas plaindre les femmes. Une femme c'est comme qui dirait ta seconde âme. Elle n'a ni plaisir, ni affection, elle travaille comme un cheval et c'est tout. Les maris n'ont pas le temps d'aimer, tandis que moi je suis un homme libre. Il y a beaucoup de femmes qui dès la première année de leur mariage font connaissance avec le poing de leur mari. Oui, je l'avoue, je m'amuse avec elles. Je ne leur demande qu'une chose : ne vous disputez pas, je suffirai à toutes. Ne vous jalousez pas, je vous aime et vous plains toutes autant. Et, souriant dans sa barbe d'un air confus, il me raconta :

— J'ai même failli m'amuser avec une dame. Elle était venue en vacances dans le village. Belle, blanche comme du lait et des cheveux... du lin ! De bons yeux bleus. Je lui vendais du poisson et je la regardais tout le temps.

— Qu'est-ce que tu as ? me demande-t-elle.

— Vous le savez bien, que je dis.

— Bien, répond elle. Je viendrai te voir cette nuit. Attends-moi. Et c'est vrai. Elle est venue. Seulement les moustiques la piquaient ; ils la piquaient tellement que nous n'avons rien pu faire. Je ne peux pas qu'elle dit : ils me piquent trop, et elle pleurait presque. Le lendemain son mari, un juge, est arrivé. Oui, voilà comme elles sont, les dames, acheva-t-il d'un air de tristesse et de reproche, les moustiques les empêchent de vivre.

Izote faisait grand éloge de Koukouchkine.

— Regarde bien ce moujik-là, il a une bonne âme ! On ne l'aime pas, mais on a tort. Bien sûr, il est bavard, mais chaque bête a son défaut.

Koukouchkine qui n'avait pas de terres était marié avec une ouvrière agricole, toujours ivre, petite, mais très adroite, robuste et méchante. Il avait loué son izba au forgeron et, employé chez Pankov, habitait les bains. Il aimait beaucoup à raconter des nouvelles et lorsqu'il n'y en avait pas, il inventait des

histoires qui tournaient toujours autour du même sujet.

— As-tu entendu dire, Mikhaïl Antoniitch, que le garde de Tinkov va se faire moine ? Il dit qu'il ne veut plus être obligé par son métier à casser la gueule aux moujiks. Il en a assez.

Romas répondait sérieusement :

— C'est comme ça que toutes les autorités s'en iront d'ici.

En tirant de ses cheveux blonds emmêlés des brins de paille, du foin, des plumes, Koukouchkine réfléchissait :

— Elles ne s'en iront pas toutes. Mais ceux qui ont de la conscience ont de la peine à garder leurs places, bien sûr. Je le vois, Antoniitch, tu ne crois pas à la conscience. Pourtant sans conscience on ne peut pas vivre, même avec une grande intelligence. Tiens, écoute ce qui est arrivé...

Et il raconta l'histoire d'une propriétaire « tout ce qu'il y avait de plus intelligente ».

— Elle était si méchante que le gouverneur lui-même, malgré ses hautes fonctions, vint la voir. Madame, lui dit-il, à tout hasard, méfiez-vous, le bruit de votre horrible méchanceté est parvenue jusqu'à Pétersbourg. Elle, bien entendu, lui offre des liqueurs et lui dit : allez en paix, je ne peux changer mon caractère. Trois ans et quelques mois se passent, et tout à coup elle

assemble ses moujiks. Prenez toute ma terre, leur dit-elle, adieu et pardonnez-moi. Quant à moi, je vais entrer...

— Au couvent, soufflait Romas.

Koukouchkine, le regardant attentivement, confirmait :

— C'est vrai — comme supérieure. Toi aussi, tu as entendu parler de ça ?

— Non, jamais.

— Alors comment connais-tu ça ?

— C'est toi que je connais.

Le fantaisiste marmotait en secouant la tête :

— Quel homme incrédule tu fais !

Et c'était toujours la même chose : les mauvaises gens de ses récits se lassaient de faire le mal et disparaissaient « sans donner de nouvelles ». Mais le plus souvent Koukouchkine les envoyait au couvent comme on envoie les détritus à la décharge.

Il lui venait souvent des idées inattendues et singulières. Tout à coup il se rembrunissait et déclarait :

— Nous avons eu tort de vaincre les Tatares ; ils valent mieux que nous....

Or à ce moment il était question d'organiser un cartel de maraîchers et personne ne parlait des Tatares.

Une autre fois Romas parlait de la Sibérie et des riches paysans qui l'habitent, lorsque soudain Koukouchkine chuchota, songeur :

— Si pendant deux ou trois ans on cessait de pêcher le hareng, il multiplierait si bien que la mer sortirait de ses rives et ce serait le déluge. Remarquablement prolifique, ce poisson...

Le village considérait Koukouchkine comme un homme futile ; ses histoires et ses idées étranges agaçaient les moujiks et provoquaient leurs injures et leurs railleries, mais ils l'écoutaient toujours avec attention et intérêt comme s'ils espéraient découvrir la vérité parmi les inventions.

— Quel moulin à paroles ! disaient les gens posés, et seul l'élégant Pankov disait sérieusement :

— Stepan est un homme énigmatique...

Koukouchkine était un ouvrier fort habile : il savait faire les tonneaux, bâtir les fours, soigner les abeilles, enseignait aux femmes l'élevage de la volaille, et travaillait habilement le bois ; tout lui réussissait, bien qu'il travaillât lentement et sans goût. Il aimait les chats et entretenait dans les bains une dizaine de ces bêtes avec leurs petits ; il les nourissait copieusement de corneilles et de geais. L'habitude qu'il avait donnée à ses chats de manger des oiseaux avait aggravé sa mauvaise réputation : ses chats étranglaient poules et poussins, et les femmes, pourchassant les bêtes de Stepan, les frappaient sans merci. On entendait souvent près des bains de Koukouchkine glapir furieusement

les ménagères navrées, mais cela ne le troublait point :

— Imbéciles ! le chat est une bête de chasse, il s'y entend mieux qu'un chien. Voilà, je vais les dresser à chasser le gibier, on élèvera des centaines de chats, on les vendra et ce sera un revenu pour vous, imbéciles !

Il avait su lire mais avait oublié et ne voulait rien faire pour se rappeler. Intelligent de son naturel, il saisissait plus vite que tout autre l'essentiel des récits de Romas.

— Oui, oui, disait-il en faisant une grimace comme un enfant qui avale un remède amer : donc Ivan le Terrible n'était pas mauvais pour le petit peuple...

Lui, Izote et Pankov venaient chez nous le soir et restaient souvent jusqu'à minuit, écoutant Romas parler de l'organisation du monde, de la vie des autres États, des convulsions révolutionnaires des peuples. La révolution française plaisait particulièrement à Pankov.

— Ça, c'est un vrai changement de vie, disait-il d'un ton approbateur.

Deux ans auparavant il avait réglé ses comptes avec son père, riche paysan au goître énorme et aux yeux effroyablement écarquillés, et avait épousé « par amour » une orpheline, nièce d'Izote ; il la traitait sévèrement mais l'habillait comme une dame de la ville. Son père l'avait maudit pour sa désobéissance

et, lorsqu'il passait devant l'izba neuve de son fils, il crachait par terre avec acharnement. Pankov avait loué une izba à Romas et avait fait construire à côté une boutique, malgré l'opposition des richards du village qui pour cela le haïssaient. Lui les traitait avec indifférence, il en parlait avec dédain et s'adressait à eux sur un ton brutal et ironique. La vie de la campagne lui pesait :

— Si j'avais un métier, j'irais vivre en ville...

Ordonné, toujours proprement habillé, l'attitude posée, il avait beaucoup d'amour-propre. Il était d'un caractère prudent et méfiant :

— C'est par goût ou par calcul que tu as monté cette affaire ? demandait-il à Romas.

— Et qu'en penses-tu ?

— Non, dis-le, toi ?

— Et d'après toi qu'est-ce qui vaut mieux ?

— Je ne sais pas. Et d'après toi ?

L'Ukrainien était entêté et finissait par obliger le moujik à se prononcer.

— Bien sûr, mieux vaut agir par raison. La raison ne va pas sans profit et quand il y a du profit, l'affaire est solide. Le cœur est pour nous un mauvais conseiller. Si j'avais écouté mon cœur, j'en aurais fait des malheurs! J'aurais sûrement mis le feu chez le pope, pour lui apprendre à se mêler de ce qui ne le regarde pas.

Le pope, méchant petit vieillard, au museau de taupe, avait beaucoup ennuyé Pankov en se mêlant à sa querelle avec son père.

Au début Pankov me traitait sans aménité et presque avec hostilité ; il me parlait même sur un ton de maître, mais bientôt il renonça à cette attitude ; je sentais cependant qu'il lui restait une secrète méfiance et lui même me plaisait peu.

J'ai gardé un souvenir très vif des soirées que nous passions dans la petite pièce propre aux murs de bois. Les volets des fenêtres sont hermétiquement clos, une lampe brûle dans un coin sur la table devant laquelle est assis un homme au front haut avec une grande barbe et des cheveux coupés court. Il parle avec calme :

— L'essentiel dans la vie, c'est que l'homme doit de plus en plus s'éloigner de la bête...

Trois moujiks l'écoutent attentivement ; ils ont tous de bons yeux et des figures intelligentes. Izote est toujours assis immobile, comme s'il prêtait l'oreille à quelque son éloigné qu'il est seul à entendre. Koukouchkine s'agite comme piqué par les moustiques, Pankov médite à voix basse en tiraillant sa moustache claire.

— Donc le peuple a tout de même eu besoin de se diviser en classes.

Pankov ne parle jamais durement à Koukouchkine

qui est à son service et il écoute attentivement les amusantes inventions du rêveur : cela me plaît.

L'entretien terminé, je monte dans mon grenier et là, je reste assis près de la fenêtre ouverte, regardant le village endormi et les champs où règne un silence que rien ne trouble. L'éclat des étoiles d'autant plus proches de la terre qu'elles sont plus loin de moi, perce la brume nocturne. Le silence étreint gravement le cœur, la pensée se répand dans l'espace illimité et je vois des milliers de villages qui se serrent comme le nôtre contre la terre plate. Calme, immobilité.

Le vide brumeux m'enveloppe de sa tiédeur, se colle à mon âme en mille sangsues invisibles et peu à peu je me sens envahi par une confuse inquiétude. Je suis petit et infime sur la terre...

La vie du village m'apparaît sans joie. Bien des fois j'ai entendu dire qu'à la campagne l'existence est plus saine, plus cordiale qu'à la ville. Mais je vois les moujiks se livrer à un labeur incessant de forçats, il y a parmi eux nombre d'hommes mal portants, brisés par le travail, et presque pas d'hommes gais. Les artisans et les ouvriers de la ville ne travaillent pas moins, mais ils vivent plus joyeusement et ne vous excèdent pas de plaintes aussi importunes que ces hommes mornes. La vie du paysan ne me paraît pas simple — elle exige une attention soutenue envers la terre et beaucoup de ruse

dans les rapports des gens entre eux. Elle n'est pas non plus cordiale, cette vie pauvre en raison — il me semble que tous les gens du village vivent à tâtons comme des aveugles, qu'ils ont toujours peur de quelque chose, qu'ils n'ont pas confiance les uns dans les autres. Il y a du loup en eux.

Je n'arrive pas à comprendre pourquoi ils s'obstinent tant à ne pas aimer Romas, Pankov et tous ceux qui viennent chez nous — tous ces hommes qui veulent vivre selon la raison.

J'aperçois nettement tous les avantages de la ville, sa soif de bonheur, la curiosité hardie de son intelligence, la diversité de ses buts et de ses travaux. Et toujours en de pareilles nuits je me souviens de deux citadins : « F. Kalouguine et Z. Nebei, maîtres ès-horlogerie ; se chargent également de réparer toutes sortes d'appareils, instruments de chirurgie, machines à coudre, boîtes à musique de tous systèmes, etc... »

Cette enseigne se trouve au-dessus de la porte étroite d'une petite boutique ; de chaque côté de la porte s'ouvrent des fenêtres poussiéreuses et près de l'une d'elles est assis Kalouguine, un homme chauve, une bosse sur son crâne jaune, la loupe à l'œil, le visage rond et vigoureux ; il sourit presque continuellement en explorant avec une fine pince le mécanisme des montres, à moins qu'il ne chantonne, ouvrant sa bouche

ronde sous la brosse blanche de sa moustache. A l'autre fenêtre, se tient Z. Nebei, noir, les cheveux crépus, avec un long nez de travers, des yeux grands comme des prismes et une barbiche pointue. Sec et efflanqué, il ressemble au diable. Lui aussi démonte et remonte de petites choses fines et parfois s'écrie brusquement d'une voix de basse :

— Tra-ta-tan-tan !

Derrière le dos des horlogers s'entasse un chaos de caisses, de machines, de roues, d'instruments, de mappemondes ; sur les rayons s'amassent des objets métalliques de toutes formes, contre les murs s'agitent les balanciers d'une multitude de pendules. Je resterais volontiers toute une journée à regarder travailler ces hommes, mais mon long corps leur cache la lumière, ils me font d'effrayantes grimaces, agitent les bras, me chassent. Et en m'en allant je pense avec envie :

— Quel bonheur de savoir tout faire !

J'estime ces horlogers et je m'imagine qu'ils connaissent tous les secrets de toutes les machines et de tous les instruments, qu'ils savent tout faire et réparer tout ce qui est au monde. Voilà des hommes !

La campagne au contraire ne me plaît pas et les paysans me sont incompréhensibles. Les femmes en particulier se plaignent souvent de leurs malaises ; elles ont toujours « quelque chose qui leur roule vers le cœur »

ou qui « les serre dans la poitrine » et elles ont constamment « mal dans le ventre ». C'est de cela qu'elles parlent le plus fréquemment et le plus volontiers lorsqu'elles sont assises, aux jours de fête, devant leurs maisons ou au bord de la Volga. Elles entrent facilement en fureur et s'injurient avec rage. Pour un pot de terre cassé qui valait bien douze kopeks, trois familles se sont battues à coups de pieux : une vieille femme a eu le bras cassé et un garçon le crâne brisé. Il y a presque chaque semaine des batailles de ce genre.

Les jeunes gens traitent les jeunes filles avec un franc cynisme et leur jouent de vilains tours. Ils les attrapent dans les champs, retournent leurs jupes et les nouent solidement au-dessus de la tête avec des cordes d'écorce. Cela s'appelle « lâcher la fille en fleur ». Les filles nues par le bas jusqu'à la ceinture piallent et jurent, mais on dirait que ce jeu leur est agréable ; il est visible qu'elles détachent leurs jupes plus lentement qu'elles ne le pourraient.

A l'église, pendant les vêpres, les gars pincent la croupe des filles : sans doute ne vont-ils à l'église que pour cela. Le dimanche, le prêtre disait :

— Brutes ! Vous ne pouvez donc pas faire vos indécences ailleurs !

— En Ukraine, il y a plus de poésie dans la religion du peuple, raconte Romas, tandis qu'ici la foi en Dieu

ne cache que les plus grossiers instincts de crainte et de convoitise. Le véritable amour de Dieu, l'enthousiasme pour sa beauté et sa puissance, les gens d'ici ne les connaissent pas. Cela vaut peut-être mieux : ils se libéreront plus facilement de la religion qui est, à mon avis, le plus néfaste des préjugés.

Les gars sont vantards, mais poltrons. Deux ou trois fois, me rencontrant la nuit dans la rue, ils ont essayé de me rosser, mais ils n'y ont pas réussi et une fois seulement m'ont donné un coup de bâton sur la jambe. Naturellement, je n'ai pas parlé à Romas de ces escarmouches, mais il a remarqué que je boitais un peu et a deviné ce qu'il en était :

— Hé, hé ! Vous avez reçu tout de même un cadeau. Je vous le disais bien !

Il m'avait déconseillé de me promener la nuit, mais parfois j'allais par les potagers jusqu'au bord de la Volga et restais assis sous les saules, regardant, à travers le voile transparent de la nuit, le fleuve et les prairies de l'autre rive. Le cours lent de la Volga richement dorée par les rayons du soleil invisible que reflète la lune est grandiose. Je n'aime pas la lune, elle a quelque chose de sinistre et m'inspire comme à un chien de la tristesse et le désir de hurler lugubrement. Je fus très heureux d'apprendre qu'elle ne nous éclaire point de sa propre lumière et que c'est un monde mort où il ne peut y avoir

de vie. Auparavant, je me la représentais peuplée d'hommes en cuivre, bâtis en triangle, marchant comme des compas et résonnant comme les cloches en carême. Sur elle tout était en cuivre, les plantes comme les animaux, tout tintait sans répit, tout y était hostile à la terre et nourrissait contre elle de mauvais desseins. Il me fut agréable d'apprendre qu'elle était dans le ciel un lieu vide, mais malgré cela j'aurais voulu qu'un météore tombât sur la lune avec une force suffisante pour qu'enflammée par le choc, elle brillât au-dessus de la terre de sa propre lumière.

Je regarde la lumière trembler sur la Volga en bandes de brocart, je vois le fleuve, né quelque part dans les ténèbres, disparaître dans l'ombre noire de la rive escarpée, et ma pensée devient plus active et plus nette. Alors on pense facilement à des choses étrangères à ce qu'on vécut dans la journée, et que les mots ne peuvent exprimer. Le majestueux mouvement de la masse d'eau est presque muet. Sur la large route obscure, un bateau glisse comme un oiseau monstrueux au plumage de feu laissant derrière lui un bruit doux pareil au frémissement de lourdes ailes. Sur la rive couverte de prairies nage une petite lueur qui répand sur l'eau un rayon rouge et pointu : c'est un pêcheur qui pêche au flambeau, mais on pourrait croire qu'une étoile filante est tombée du ciel sur le fleuve

et que, fleur de feu, elle se promène au-dessus de l'eau.

Ce que l'on a lu dans les livres se développe en fantaisies étranges, l'imagination tisse infatigablement des tableaux d'une beauté nonpareille et l'on croirait nager dans l'air calme de la nuit à la suite du fleuve.

Izote me rencontre. La nuit, il paraît plus grand encore et me plaît davantage.

— Te voilà encore ! demande-t-il en s'asseyant à côté de moi, il reste longtemps silencieux, concentré en lui-même, contemplant la rivière et le ciel et caressant la fine soie de sa barbe dorée.

Puis il rêve :

— Quand je me serai instruit, quand j'aurai beaucoup lu, je m'en irai le long de tous les fleuves et je comprendrai tout. J'instruirai les hommes. Oui. Ça fait du bien, mon vieux, de partager son cœur avec un autre. Il y a même certaines femmes qui comprennent aussi quand on leur parle avec âme. Il n'y a pas longtemps, il y en avait une dans mon canot qui me demandait: que deviendrons-nous quand nous serons morts ? Je ne crois pas, qu'elle disait, à l'enfer, ni à l'autre monde. Tu as vu ça ? Elles aussi, mon vieux, sont des...

Ne trouvant pas le mot, il se tut, puis enfin ajouta :

— Des âmes vivantes.

Izote était un être nocturne. Il sentait la beauté et savait en parler avec de calmes paroles d'enfant qui

rêve. Il croyait en Dieu selon l'Église, mais ne le craignait cependant pas; il se le représentait comme un grand vieillard vénérable, comme un maître de l'univers intelligent et bon qui ne pouvait vaincre le mal, « parce que, disait-il, il n'y arrive pas, les hommes se sont trop multipliés. Mais ça ne fait rien. Il y arrivera, tu verras. Il n'y a que le Christ que je ne peux absolument pas comprendre. Il ne sert à rien, tu comprends ? Il y a un Dieu, ça va bien. Et en voilà encore un autre ! C'est son fils qu'ils disent. Qu'est-ce que ça fait que ce soit son fils ? Dieu n'est pas mort, tout de même... »

Mais le plus souvent, Izote restait assis, silencieux et pensif, et de temps à autre, disait en soupirant :

— Voilà ce que c'est...

— Quoi ?

— Rien. Je me parle à moi-même.

Et de nouveau, il soupirait en regardant le lointain trouble :

— C'est bon la vie.

Et j'acquiesçais :

— Oui, c'est bon.

La bande veloutée d'eau sombre coule d'un mouvement puissant. Au dessus d'elle s'incurve la ligne argentée de la Voie Lactée, les grandes étoiles brillent comme des alouettes d'or, de folles pensées sur le mystère de la vie chantent doucement dans le cœur.

— C'est extraordinaire, le soleil ! murmure Izote en souriant d'un air heureux et confus.

Les pommiers sont en fleurs, le village est enveloppé d'une neige rosée et d'une odeur amère qui pénètre partout, étouffant l'odeur du goudron et de la fumée. Des centaines d'arbres fleuris s'en vont en rangs réguliers des maisons du village jusque dans les champs, parés du satin rose des pétales. Par les nuits de lune, les papillons de fleurs vibrant au vent léger chuchotaient imperceptiblement, le village était couvert, submergé de lourdes vagues d'un bleu doré. Les rossignols chantaient inlassables et passionnés, les sansonnets pendant le jour se chamaillaient et les alouettes invisibles versaient sans répit sur la terre leurs trilles tendres.

Aux soirs de fêtes, jeunes filles et jeunes femmes se promenaient dans la rue chantant des chansons, la bouche ouverte comme de jeunes oiseaux avec des sourires enivrés et langoureux. Izote souriait aussi, d'un sourire d'homme ivre ; il avait maigri, ses yeux s'enfonçaient dans ses orbites sombres, son visage plus sévère, plus beau, ressemblait de plus en plus à celui d'un saint. Il dormait des journées entières et n'apparaissait dans la rue que le soir ; il était préoccupé et doucement songeur. Brusque, mais affectueux, Koukouchkine le raillait. Quant à Izote, il disait avec un sourire gêné :

— Tais-toi, il n'y a rien à faire.

Et il s'extasiait :

— Oh, que la vie est douce ! Et comme on pourrait vivre en s'aimant, comme il y a des mots qui touchent le cœur ! Des mots qu'on n'oubliera pas jusqu'à la mort ; en ressuscitant, c'est ce qu'on se rappellera en premier.

— Prends garde, tu seras battu par les maris, prédisait Romas, en souriant, lui aussi, d'un air affectueux.

— Et il y a de quoi, acquiesçait Izote.

Presque chaque nuit, en même temps que le chant des rossignols, se répandait dans les jardins et les champs sur la rive du fleuve la voix haute et troublante de Migoune ; il chantait avec un art étonnant de bonnes chansons, ce qui lui valait l'indulgence des moujiks.

Le samedi soir, autour de notre boutique, se réunissait une assemblée de plus en plus nombreuse ; Barinov, le vieux Souslov, le forgeron Krotov, Migoune ne manquaient jamais ; ils s'asseyaient et devisaient pensivement. Les uns venaient, d'autres partaient et cela durait presque jusqu'à minuit. Des ivrognes parfois faisaient du scandale ; c'était surtout le soldat Kostine ; il n'avait qu'un œil et il lui manquait deux doigts à la main gauche.

Les manches retroussées, agitant les poings, il s'approchait de la boutique avec l'allure d'un coq de combat et criait péniblement d'une voix rauque :

— Sale peuple que les Ukrainiens, des mécréants ! Pourquoi ne vas-tu jamais à l'Église, hein, réponds ! Ame d'hérétique ! Semeur de trouble ! Réponds, qui es-tu ?

On le taquinait.

— Michka, pourquoi t'es-tu enlevé deux doigts ? Tu as eu peur des Turcs ?

Il s'élançait pour se battre, mais on le retenait par le bras et avec des rires et des cris on le poussait dans le ravin ; il roulait le long de la pente comme une toupie, en hurlant horriblement :

— Au secours ! On me tue !

Puis il sortait de là couvert de poussière et demandait à Romas de lui donner de quoi acheter de la vodka.

— Pourquoi ?

— Pour vous avoir amusés, répondait Kostine. Et tous les moujiks riaient.

XII

Le matin d'un jour de fête, la cuisinière, après avoir allumé le feu dans le four, était sortie dans la cour et moi je me trouvais dans le magasin, lorsqu'on entendit dans la cuisine un gros soupir ; la boutique trembla, des boîtes en fer pleines de bonbons tombèrent des rayons, les vitres tintèrent, il y eut par terre un grand fracas.

Je m'élançai vers la cuisine : des nuages noirs rampaient sous la porte, quelque chose sifflait et craquait derrière eux. Romas me saisit par l'épaule :

— Ne bougez pas !

La cuisinière se mit à hurler dans le vestibule.

— Allons! imbécile! s'écria Romas qui s'élança dans la cuisine; on l'entendit remuer quelque chose, jurer violemment et crier :

— Assez ! De l'eau !

Sur le plancher de la cuisine, des bûches fumaient, un tison brûlait, des briques étaient éparses ; la gueule noire du four était vide comme si on l'avait balayée ; je trouvai à tâtons dans la fumée un seau d'eau, éteignis

le tison et me mis à rejeter les bûches dans le four.

— Plus doucement ! dit Romas en reconduisant la cuisinière par la main. Lorsqu'il l'eut poussée dans la chambre, il ordonna :

— Ferme la boutique ! Plus doucement, Maximiitch, ça peut encore sauter.

Il s'accroupit et commença d'examiner les rondins de sapin, puis il retira du four ceux que j'y avais rejetés.

— Que faites-vous ?

— Voilà ce que je fais !

Il me tendit une bûche curieusement déchiquetée et je vis que l'intérieur, foré avec un vilbrequin, était singulièrement enfumé.

— Vous comprenez ? Ces diables-là ont bourré cette bûche avec de la poudre... Les imbéciles !... Que peut-on faire avec une livre de poudre ?

Et, mettant la bûche de côté, il se lava les mains en disant :

— Heureusement Aksinia était sortie, sans quoi elle aurait eu du mal.

La fumée âcre s'étant dissipée, on put voir que sur la planche la vaisselle était brisée, toutes les vitres des fenêtres avaient sauté et, à l'orifice du four, quelques briques avaient été arrachées.

A ce moment, le calme de Romas me déplut : il se comportait comme si cette sotte invention ne le révoltait aucunement. Cependant, des gamins

couraient dans la rue et leurs voix retentissaient

— Il y a le feu chez l'Ukrainien ! Au feu !

Une femme glapissait, tandis que dans la chambre Aksinia alarmée criait :

— On essaye d'entrer dans la boutique, Mikhaïl Antoniitch !

— Allons, allons, doucement, disait-il en essuyant avec une serviette sa barbe mouillée.

Par les fenêtres ouvertes de la chambre, des gueules velues regardaient, défigurées par la peur et la colère ; des yeux rongés par la fumée clignotaient et quelqu'un hurla surexcité :

— Qu'on le chasse du village ! Toujours du scandale chez eux ! Mais qu'est-ce que ça veut dire, Seigneur !

Un petit moujik roux, se signant et remuant les lèvres, essayait de grimper par la fenêtre, mais n'y parvenait pas ; sa main droite tenait une hache tandis que la gauche, s'agrippant convulsivement au rebord, ne réussissait pas à s'y maintenir.

Une bûche à la main, Romas lui demanda :

— Où vas-tu ?

— Éteindre...

— Mais rien ne brûle !...

Le moujik, la bouche béante d'effroi, disparut et Romas sortit sur le perron de la boutique ; montrant la bûche, il dit à la foule :

— Un de vous a bourré ce rondin de poudre et l'a glissé parmi notre bois. Mais il n'y avait pas assez de poudre et il n'y a eu aucun mal...

Je me tenais derrière l'Ukrainien et regardais la foule ; j'entendis le moujik à la hache raconter d'un ton craintif :

— Le voilà qui me menace de la bûche...

Et Kostine, le soldat, qui déjà avait bu, criait :

— Il faut le chasser, le monstre, le faire juger...

Mais le plus grand nombre se taisait, regardant attentivement Romas et écoutant ses paroles avec méfiance :

— Pour faire sauter une maison, il faut beaucoup de poudre — vingt livres peut-être. Rentrez chez vous...

Quelqu'un demanda :

— Où est le staroste ?

— Il faut appeler la police.

Les gens s'en allèrent sans hâte et comme à regret.

Nous nous installâmes pour boire le thé. Aksinia, meilleure et plus affectueuse que jamais, regardait Romas avec compassion et disait :

— Jamais vous ne vous plaignez d'eux, alors ils vous jouent de mauvais tours.

— Vous n'êtes pas en colère ? demandai-je.

— On n'a pas le temps. S'il fallait se fâcher pour chaque bêtise...

Et moi je pensais : si les hommes faisaient tous leur œuvre aussi tranquillement...

Lui parlait déjà de son prochain voyage à Kazan, s'informait des livres que je voulais qu'il m'apportât.

Il me semblait parfois que chez cet homme, comme dans une montre, fonctionnait en place d'âme un mécanisme remonté une fois pour toute la vie. J'aimais et estimais beaucoup l'Ukrainien, mais j'aurais voulu le voir une fois se fâcher contre moi ou quelqu'un d'autre, l'entendre crier, taper du pied. Mais il ne pouvait ou ne voulait pas se fâcher. Lorsque quelque sottise ou quelque vilenie l'agaçait, il se contentait de cligner ironiquement ses yeux gris et disait toujours, en termes brefs et froids, quelque chose de très simple et d'impitoyable. Ainsi, il demandait à Souslov :

— Pourquoi vous, un vieillard, agissez-vous contre votre conscience ?

Les joues et le front jaune du vieillard se colorèrent lentement d'écarlate — il sembla que sa barbe blanche rougissait, elle aussi, jusqu'à la racine.

— Car vous n'en retirez aucun profit tandis que vous perdez l'estime d'autrui.

Souslov, la tête basse, acquiescait :

— C'est vrai, aucun profit !

Et ensuite, il disait à Izote :

— C'est un conducteur d'âmes ! Si les autorités

étaient choisies parmi des hommes comme ça !...

... Brièvement, clairement, Romas m'explique ce que je dois faire pendant son absence ; il me semble qu'il a déjà oublié l'explosion destinée à l'effrayer, comme on oublie une piqûre d'insecte.

Pankov arriva, inspecta le four et demanda, la mine soucieuse :

— Vous n'avez pas eu peur ?

— Il n'y avait pas de quoi.

— C'est la guerre.

— Assieds-toi et bois du thé.

— Ma femme m'attend.

— Où as-tu été ?

— A la pêche avec Izote.

Il partit et, dans la cuisine, il répéta encore une fois d'un air pensif :

— C'est la guerre.

Il parlait toujours à Romas d'un ton bref, comme s'il avait dit depuis longtemps tout ce qui était important et difficile à dire. Je me souviens que l'Ukrainien, ayant un jour raconté le règne d'Ivan le Terrible, Izote dit :

— Un tzar ennuyeux.

— Un boucher, ajouta Koukouchkine.

Et Pankov déclara péremptoirement :

— Il ne paraît pas bien intelligent. Il a vaincu les princes et à leur place il a multiplié la petite noblesse.

Et puis il a amené des gens des autres pays, des étrangers. Ce n'est pas intelligent. Un petit seigneur est pire qu'un gros. Une mouche ce n'est pas un loup : on ne la tue pas avec un fusil, mais elle vous gêne plus qu'un loup.

Koukouchkine survint, apportant un seau de terre; tout en replaçant les briques dans le four, il disait :

— Qu'est-ce qu'ils ont inventé, les diables ! Ils ne peuvent seulement pas se débarrasser de leurs poux, mais pour détruire un homme, à votre service ! N'amène pas trop de marchandises à la fois, Antoniitch, apportes-en moins, mais plus souvent. On pourrait bien mettre le feu chez toi. Maintenant que tu vas faire marcher cette « affaire », attends-toi au malheur.

Cette « affaire », très désagréable aux gros bonnets du village, et qui consistait en une association de maraîchers, l'Ukrainien l'avait déjà presque mise sur pied avec le concours de Pankov, de Souslov et de deux ou trois autres moujiks de bon sens. La majorité des propriétaires commença de traiter Romas avec plus de bienveillance, la clientèle de la boutique augmenta sensiblement et même certains moujiks « bons à rien », tels que Barinov et Migoune, faisaient de leur mieux pour aider de toutes manières à l'œuvre de l'Ukrainien.

Migoune me plaisait beaucoup ; j'aimais ses jolies chansons tristes. Lorsqu'il chantait, il fermait les yeux et son visage douloureux et craintif cessait de se con-

vulser. Il vivait pendant les nuits sombres, lorsqu'il n'y avait pas de lune ou lorsque le ciel était masqué par un épais rideau de nuages. Dès le soir, il m'appelait doucement :

— Viens sur la Volga.

Là, en préparant pour attraper les truites, un engin défendu, assis à califourchon sur la proue de son canot, ses jambes tordues et sombres trempant dans l'eau sombre, il me dit à mi-voix :

— Qu'un monsieur se moque de moi, bon, je peux l'endurer, que le chien l'emporte ! c'est un personnage, il sait des choses que j'ignore. Mais qu'un homme comme moi, un moujik, me maltraite, comment accepter ça ? Quelle différence y a-t-il entre nous ? Il compte en roubles et moi en kopeks, voilà tout.

Le visage de Migoune se contracte douloureusement, son sourcil tremble, ses doigts s'agitent rapidement en démêlant et aiguisant à la lime les crochets de son engin, sa voix affectueuse résonne doucement :

— Je passe pour un voleur. C'est vrai, ça m'arrive. Mais tout le monde vit de vol, tout le monde se ronge et se suce mutuellement. Oui, Dieu ne nous aime pas, mais le diable nous choie.

Le fleuve noir coule devant nous, les nuages noirs glissent au-dessus de lui, la rive basse est invisible dans l'obscurité. Prudemment, les vagues frôlent le sable

du rivage et me mouillent les pieds comme pour m'entraîner dans les ténèbres sans bornes qui s'en vont on ne sait où.

— Il faut bien vivre, pas vrai ? demande Migoune en soupirant.

En haut, sur la colline, un chien hurle lugubrement. Comme dans un rêve, je pense :

— Pour des gens comme toi, à quoi bon vivre ?

Il fait très calme sur la rivière, très noir et très effrayant. Cette chaude obscurité n'a pas de fin.

— Ils tueront l'Ukrainien. Et toi aussi il se pourrait qu'on te tue, chuchote Migoune, puis, tout à coup, il entonne d'une voix douce une chanson :

Ma maman, elle m'aimait
Elle me disait :
Mon petit Iacha chéri,
Vis en paix.

Il ferme les yeux, sa voix résonne plus forte et plus triste, ses doigts en démêlant la corde du filet, remuent moins vite :

Je n'ai pas écouté ma mère,
Je ne l'ai pas écoutée !

J'éprouve une étrange sensation, il me semble que la terre rongée par le lourd mouvement de la sombre

masse liquide est emportée et que moi je descends, je glisse dans l'obscurité où pour toujours s'est noyé le soleil.

Cessant de chanter aussi brusquement qu'il a commencé, Migoune traîne silencieusement le canot à l'eau, s'y assied et, presque sans bruit, disparaît dans le noir. Je le suis du regard et je songe :

— Pourquoi des gens pareils vivent-ils ?

J'ai encore pour ami Barinov, un homme désordonné, vantard, paresseux, cancanier, un vagabond qui ne tient pas en place.

Il a vécu à Moscou et il en parle en crachant :

— Une ville infernale ! Un tohu-bohu ! Des églises, il y en a quatorze mille et six, mais les gens, tous des filous ! Et tous, ils sont démangés comme les chevaux, bon Dieu ! Les marchands, les militaires, les bourgeois, tous tant qu'ils sont marchent en se grattant. C'est vrai qu'il y a là le tzar-canon, un engin énorme, que Pierre le Grand a fondu lui-même pour tirer sur des séditieux ; une femme, une noble, avait excité une révolte contre lui parce qu'elle l'aimait. Il avait vécu avec elle sept ans jour pour jour, puis il l'avait abandonnée avec trois gosses. Elle s'est mise en colère et ç'a été la révolte ! Alors lui, mon vieux, boum ! avec le canon contre la révolte. Il a fauché d'un coup neuf mille trois cent huit personnes. Il en a eu peur lui-même : non,

qu'il dit au métropolite Philarète, il faut enclouer cette canaille-là pour éviter la tentation. Et on l'a enclouée.

Je lui dis que ce ne sont que des bêtises. Alors, il se fâche :

— Seigneur, mon Dieu, quel mauvais caractère tu as ! Cette histoire m'a été racontée en détail par un homme savant et toi...

Il a été aussi à Kiev « visiter les saints », et il raconte :

— Cette ville-là, elle est dans le genre de notre village, sur une colline et il y a une rivière, mais j'ai oublié son nom. A côté de la Volga, c'est un ruisseau. La ville, il faut le dire, est compliquée. Toutes les rues grimpent et vont de travers. Les gens sont Ukrainiens, mais pas de la même race que Mikhaïl Antonov ; ils sont mi-polonais, mi-tatares. Des gens mal peignés, sales. Ils mangent des grenouilles — ils en ont qui pèsent dix livres. Ils voyagent sur des bœufs et ils s'en servent même pour labourer. Leurs bœufs sont remarquables, le plus petit est quatre fois plus gros que les nôtres. Quatre-vingt-trois pouds ! Il y a cinquante-sept mille moines et deux cent soixante-treize évêques... Comme tu es drôle ! Comment veux-tu discuter ? J'ai vu tout ça moi-même de mes propres yeux, et toi, tu y as été ? Non ? Eh bien, alors ? Moi, mon vieux, j'aime la précision avant tout...

Il aimait les chiffres ; je lui avais appris la multipli-

cation et l'addition, mais il détestait la division. Il multipliait des nombres avec enthousiasme ; il se trompait bravement et, lorsqu'il avait tracé sur le sable avec un bâton une longue ligne de chiffres, il la regardait stupéfait, écarquillant ses yeux d'enfant et s'exclamant :

— Voilà un truc qu'on ne pourrait même pas prononcer !

C'est un homme mal bâti, ébouriffé, en loques, et cependant son visage, qu'entoure une légère barbe frisée, est presque beau, ses yeux bleus ont un sourire d'enfant. Il a quelque chose de commun avec Koukouchkine, et c'est pour cela sans doute qu'ils s'évitent.

Barinov a été deux fois faire la pêche sur la mer Caspienne, et il en rêve :

— La mer, mon vieux, ça ne ressemble à rien. Devant elle, tu es... un moucheron ! Tu la regardes et tu n'existes plus. La vie y est douce. Il vient toute espèce de gens, il y avait même un archimandrite et il travaillait. Il y avait aussi une cuisinière ; elle était la maîtresse d'un procureur. Qu'est-ce qu'on peut demander de plus ? Pourtant, elle n'a pas pu résister. Tu es bien gentil, mon procureur, mais tout de même, adieu ! Parce que celui qui a vu la mer, ne fût-ce qu'une fois, elle l'attire toujours. Il y a de l'espace. Comme dans le ciel, pas de bousculade. Moi aussi je m'en irai là-bas

pour toujours. Je n'aime pas les gens, voilà. J'aurais dû vivre en ermite dans les déserts, seulement je ne connais pas de bon désert.

Il traînait dans le village comme un chien errant. On le méprisait, mais on écoutait ses récits avec le même plaisir que les chansons de Migoune.

— Il s'y entend à mentir ! C'est amusant !

Ses imaginations troublaient parfois l'esprit de gens même aussi positifs que Pankov. Un jour, ce moujik méfiant dit à Romas :

— Barinov prétend que les livres ne racontent pas tout de la vie d'Ivan le Terrible ; il y a beaucoup de choses qu'on cache. Il paraît que c'était un sorcier, qu'il se changeait en aigle et que c'est depuis son temps qu'on a en son honneur frappé des aigles sur les monnaies.

Je remarquais que l'extraordinaire et le fantastique, même lorsque ils sont manifestement et parfois très maladroitement inventés, plaisent beaucoup plus que les récits sérieux sur la vie réelle.

Mais lorsque j'en parlais à Romas, il me répondait en souriant :

— Cela passera ! Que les gens apprennent seulement à penser et ils parviendront bien à la vérité. Quant à ces originaux, les Barinov, les Koukouchkine, il faut que vous les compreniez. Voyez-vous, ce sont des

artistes, des imaginatifs. Le Christ était sûrement un original dans ce genre-là. Et avouez qu'il a inventé certaines choses qui ne sont pas si mal...

J'étais surpris que ces gens parlassent si rarement et si peu volontiers de Dieu. Seul, le vieux Souslov disait souvent avec conviction :

— Tout vient de Dieu.

Et toujours il y avait dans ces mots un accent désespéré. Je me plaisais à vivre avec tous ces gens et, durant nos entretiens nocturnes, j'appris d'eux beaucoup de choses. Il me semblait que chaque question posée par Romas poussait comme un arbre puissant ses racines dans la chair de la vie, et que, dans ses profondeurs, ces racines se mêlaient à celles d'un autre arbre tout aussi séculaire et que sur chaque branche c'était une floraison éclatante de pensées, un magnifique épanouissement de mots sonores. J'avais conscience de mon développement ; nourri du miel excitant des livres, je parlais avec plus d'assurance et plus d'une fois déjà Romas m'avait félicité avec un léger sourire :

— Vous marchez bien, Maximiitch.

Combien je lui étais reconnaissant de ces paroles !

Parfois Pankov amenait son épouse, un petite femme au visage court avec des yeux bleus au regard intelligent ; elle était vêtue « à la citadine ». Elle s'asseyait discrètement dans un coin, les lèvres modestement ser-

rées, mais bientôt sa bouche s'ouvrait d'étonnement et la crainte élargissait ses yeux. Parfois, en entendant une expression frappante, elle riait timidement, cachant sa figure dans ses mains, tandis que Pankov, clignant de l'œil du côté de Romas, disait :

— Elle a compris.

Parfois Romas recevait des visiteurs prudents ; ils montaient avec lui dans mon grenier et y restaient des heures entières. Aksinia leur montait à boire et à manger et ils dormaient là, invisibles pour tous, sauf pour moi et la cuisinière qui était dévouée à Romas comme un chien et l'adorait presque.

La nuit, Izote et Pankov ramenaient ces gens en canot jusqu'au bateau qui passait ou à l'embarcadère de Lobychki.

Du haut de la colline, je regardais l'embarcation glisser sur la rivière noire ou argentée par la lune ; la lueur d'une lanterne voltiger au-dessus de la barque pour attirer l'attention du capitaine du bateau, et, contemplant cela, je me sentais complice d'une grande et mystérieuse entreprise. Maria Derenkova était venue de la ville, mais je ne trouvais plus dans son regard ce qui me gênait auparavant ; ses yeux me parurent être ceux d'une jeune fille heureuse de se savoir jolie et contente de voir un grand homme barbu lui faire la cour. Romas lui parlait comme à tout le monde d'un ton calme et

un peu moqueur, mais il caressait plus souvent sa barbe ; son regard avait plus de chaleur et, semblait-il, plus d'inquiétude. La petite voix grêle de Maria sonnait gaiement ; la jeune fille était vêtue d'une robe bleue et portait un nœud bleu dans ses cheveux blonds. Ses mains d'enfant étaient étrangement agitées comme si elles cherchaient à quoi elles pourraient s'accrocher. Elle chantonnait presque sans discontinuer et, ouvrant la bouche, éventait avec son mouchoir son visage rosé. Il y avait en elle quelque chose qui m'inspirait un trouble nouveau, qui me déplaisait et m'irritait. Je tâchais de voir Maria Derenkova le plus rarement possible.

XIII

A la mi-juillet, Izote disparut. On disait qu'il s'était noyé et deux jours plus tard, ce bruit fut confirmé : à sept verstes environ en aval du village, son canot, défoncé et le bord brisé, fut poussé contre la rive basse. On supposa pour expliquer le malheur qu'Izote s'était endormi sur la rivière et que sa barque avait été entraînée contre les bouées des trois péniches qui étaient ancrées à cinq verstes du village.

Lorsqu'arriva cet événement, Romas était à Kazan. Le soir, Koukouchkine vint me voir à la boutique, s'assit tristement sur les sacs, resta silencieux en regardant ses pieds, puis demanda en allumant une cigarette :

— Quand revient l'Ukrainien ?

— Je ne sais pas.

Il passa vigoureusement la main sur son visage meurtri, en jurant à voix basse, grognant comme quelqu'un qui a avalé un os de travers.

— Qu'est-ce que tu as ?

Il me regarda en se mordant les lèvres. Ses yeux

étaient rouges, sa mâchoire tremblait, je voyais qu'il ne pouvait parler et j'attendais avec angoisse, ne sachant que faire. Enfin, ayant jeté un regard circonspect du côté de la rue, il dit avec peine d'une voix sourde, en bégayant :

— Nous y sommes allés avec Migoune... Nous avons examiné la barque... celle d'Izote. Le fond est crevé à coups de hache, tu comprends ? Donc, il a été tué, Izotouchka. Ils l'ont tué. Sûrement...

Secouant la tête, il dévida un chapelet d'horribles jurons, avec des sanglots secs et ardents, puis, s'étant tu, il se signa. Il était insupportable de voir combien ce moujik avait envie de pleurer, mais ne pouvait pas, ne savait pas, et frémissait de tout son être en suffoquant de fureur et de chagrin. Il se leva brusquement et s'en alla en hochant la tête.

Le lendemain soir, des enfants en se baignant découvrirent Izote, sous une péniche brisée, échouée sur la rive, un peu au-dessus du village. La moitié de la péniche reposait sur les roches de la rive, l'autre moitié était dans l'eau, et là-dessous, près de la proue, accroché au gouvernail s'étalait, la face tournée vers le fond, le grand corps d'Izote au crâne défoncé et vide, l'eau ayant emporté le cerveau. Le pêcheur avait été frappé par derrière, sa nuque était comme tranchée à coups de hache. Le courant balançait Izote, rabattant ses jambes

vers la berge et agitant ses bras ; il semblait que le pêcheur rassemblât ses forces pour grimper sur la rive.

Une vingtaine de riches moujiks se tenaient sur le rivage, maussades et concentrés ; les pauvres n'étaient pas encore rentrés des champs. Le staroste, peureux et fripon, agitait son bâton d'un air affairé, reniflait et s'essuyait le nez avec la manche de sa chemise rose. Les jambes largement écartées, le ventre en avant, Kouzmine, un marchand trapu, nous regardait successivement, Koukouchkine et moi. Il fronçait terriblement les sourcils, mais ses yeux incolores larmoyaient et son visage grêlé me parut piteux.

— Oh, quelle horreur ! s'exclamait le staroste, en trottinant sur ses jambes torses, c'est mal ce que vous avez fait.

Sa bru, une plantureuse jeune femme, assise sur une pierre, regardait l'eau d'un air stupide et se signait d'une main tremblante. Sa bouche remuait et sa lèvre inférieure, rouge et gonflée, pendait désagréablement comme celle d'un chien, en découvrant des dents jaunes de brebis. De la crête, filles et enfants dévalaient comme des boules de couleur, des moujiks poussiéreux se hâtaient. La foule grondait prudemment et sourdement.

— C'était un querelleur.

— En quoi ?

— Démolir un homme, c'est mal.

— Izote vivait paisiblement...

— Paisiblement ! hurla Koukouchkine en s'élançant vers les moujiks. Alors, pourquoi l'avez-vous tué, canailles ? Hein ?

Soudain une femme éclata d'un rire hystérique et ce rire frappa la foule comme un coup de fouet ; les moujiks se mirent à crier, à se bousculer, à jurer, à rugir, tandis que Koukouchkine, se précipitant sur le marchand, giflait à toute volée sa joue rugueuse.

— Tiens, animal.

Agitant les poings, il sortit aussitôt de la bagarre et me cria presque gaiement :

— Va-t-en ! On va se cogner.

On l'avait déjà frappé, le sang coulait de sa lèvre déchirée, mais son visage resplendissait de plaisir :

— Tu as vu quel coup j'ai flanqué à Kouzmine ?

Barinov accourut vers nous en se retournant craintivement du côté de la foule, ramassée en un tas serré près de la péniche, et d'où nous parvenait la voix grêle du staroste :

— Non, montre-le que je ménage quelqu'un, montre-le !

— Il faut que je m'en aille d'ici, marmottait Barinov en montant la colline.

Le soir était chaud, lourd, sans air ; on avait peine à res-

pirer. Le soleil pourpre descendait parmi les nuages bleuâtres, compacts, des reflets rouges brillaient sur les feuillages des buissons, le tonnerre grommelait quelque part.

Je voyais devant moi remuer le corps d'Izote ; sur son crâne fracassé, ses cheveux, redressés par le courant, semblaient se hérisser d'horreur. Je me rappelai sa voix assourdie, ses bonnes paroles :

— Il y a dans chaque homme quelque chose d'enfantin — c'est sur ce côté enfantin qu'il faut compter. Vois l'Ukrainien : on dirait qu'il est de fer, mais il a une âme d'enfant...

Koukouchkine, irrité, disait en cheminant à mon côté :

— Ils vont tous nous... comme ça ! Dieu, que c'est stupide, quand même !

L'Ukrainien arriva deux jours après, tard dans la nuit ; il était manifestement très content et plus affectueux que de coutume. Comme je lui ouvrais la porte de l'izba, il me tapa sur l'épaule :

— Vous ne dormez pas assez, Maximiitch !

— On a tué Izote.

— Quoi ?...

Les veines de ses pommettes se gonflèrent, sa barbe frissonna, comme si elle se répandait sur sa poitrine. Sans enlever sa casquette, il s'arrêta au milieu de la pièce, les yeux à demi-fermés, en hochant la tête :

— Ainsi. On ne sait pas qui ?

Il s'approcha lentement de la fenêtre et s'y assit les jambes allongées.

— Je le lui avais bien dit... Les autorités sont venues ?

— Hier, le commissaire.

— Et alors ? demanda-t-il, et il se répondit à lui-même : rien, naturellement.

Je lui dis que comme toujours le commissaire était descendu chez Kouzmine et avait fait mettre Koukouchkine au violon pour avoir giflé le marchand.

— Ainsi. Allons, il n'y a rien à faire.

Je m'en allai dans la cuisine préparer le samovar.

En buvant le thé, Romas disait :

— Ces gens-là sont à plaindre, ils tuent les meilleurs d'entre eux. On croirait qu'ils en ont peur... Ce n'est pas pour notre maison, comme ils disent. Lorsque j'allai en Sibérie par étapes, voici ce qu'un forçat m'a raconté : il était voleur et avait avec lui toute une bande — cinq personnes. Voilà qu'un de ceux de la bande déclare un jour : cessons de voler, mes amis, de toute façon ça ne mène à rien, on n'est pas heureux. Pour cela, ils l'étranglèrent, un jour qu'il s'était endormi après boire. Le forçat faisait grand éloge de la victime : j'en ai tué trois autres après, sans regret, mais celui-là je le regrette, c'était un bon camarade, intelligent, gai, une âme pure.

« Alors pourquoi l'avez-vous tué ? Vous craigniez qu'il ne vous dénonce ? » Le forçat fut froissé : « Non, pour aucun argent, pour rien au monde il ne nous aurait dénoncés. Mais comme ami, ca n'était plus ça ; nous sommes tous des pécheurs et lui avait l'air d'un juste. Ça n'allait plus ».

L'Ukrainien se leva et arpenta la pièce, les mains derrière le dos, la pipe entre les dents, blanc des pieds à la tête sous sa longue chemise tatare qui tombait jusqu'à terre. Frappant fortement le sol de ses pieds nus, il parlait d'un ton doux et songeur, comme s'il s'entretenait avec lui-même :

— Je me suis souvent heurté à cette peur des justes, à cet exil des hommes honnêtes. Ces hommes, on les traite de deux façons : ou on les anéantit par tous les moyens, après les avoir bien traqués ou on les regarde dans les yeux comme font les chiens et l'on rampe à plat ventre devant eux. C'est plus rare. Mais apprendre d'eux comment il faut vivre, imiter leur exemple, les gens ne le peuvent pas, ne le savent pas. Peut-être ne le veulent-ils pas ?

En buvant un verre de thé refroidi, il continua :

— Et ils peuvent ne pas le vouloir. Songez donc : les hommes se sont à grand'peine organisé une vie, s'y sont habitués et en voilà un qui se révolte : votre vie est mauvaise ! Mauvaise ? Mais nous avons mis dans

cette vie le meilleur de nos forces, que le diable t'emporte ! Et tiens, attrape, toi, le maître, le juste ! Laisse-nous tranquilles ! Mais tout de même, la vérité est avec ceux qui disent : votre vie est mauvaise. La vérité est avec eux. C'est eux qui poussent notre vie vers le mieux.

Montrant de la main le rayon de livres, il ajouta :

— Ceux-là surtout ! Ah, si je pouvais écrire un livre ! Mais je n'en suis pas capable, mes pensées sont lourdes, informes...

Il s'assit à la table, s'accouda, et la tête entre les mains, dit :

— Ah, comme je regrette Izote !

Et après un long silence :

— Allons nous coucher ...

Je m'en allai dans mon grenier et m'assis près de la fenêtre. Au dessus des champs jaillissaient des éclairs embrasant la moitié du ciel, la lune semblait tressaillir craintivement lorsqu'une lumière transparente et rougeâtre inondait le ciel. Les chiens aboyaient et hurlaient avec effort et sans ce hurlement on aurait cru habiter une ville déserte. Le tonnerre éloigné grondait, la fenêtre laissait entrer un lourd torrent de chaleur étouffante.

Devant moi était le corps d'Izote couché sur la berge sous les buissons d'osier. Son visage bleu était tourné vers le ciel tandis que ses yeux vitreux regardaient

sévèrement en lui-même. La barbe collée en touffes pointues cachait la bouche ouverte avec étonnement.

— L'essentiel, Maximiitch, c'est la bonté, la douceur. J'aime Pâques parce que c'est la plus douce des fêtes.

Le pantalon bleu, séché au soleil brûlant, s'est collé à ses jambes bleues bien lavées par la Volga. Les mouches bourdonnent au dessus du visage du pêcheur, son corps exhale une odeur nauséabonde et entêtante.

Des pas lourds dans l'escalier. Se courbant sous la porte, Romas est entré et s'est assis sur mon lit, tordant sa barbe dans sa main.

— Vous savez, je me marie. Oui.

Il me regardait fixement comme s'il attendait ce que j'allais dire. Mais je ne trouvais rien à dire. Le reflet des éclairs envahissant la chambre l'inondait d'une lumière fantomale.

— J'épouse Macha Derenkova...

Je souris malgré moi : jusqu'alors il ne m'était pas venu à l'esprit qu'on pût appeler cette jeune fille Macha. Amusant. Je ne me souviens pas d'avoir entendu son père ou ses frères l'appeler Macha. Et moi donnerais-je jamais à une femme un nom caressant ?

— Pourquoi riez-vous ?

— Comme ça.

— Vous pensez que je suis trop vieux pour elle ?

— Oh non !

— Elle m'a dit que vous étiez amoureux d'elle.

— Je crois que oui.

— Et maintenant c'est passé ?

— Oui, je pense.

Lâchant sa barbe, il dit doucement :

— A votre âge on croit souvent être amoureux, mais au mien on ne croit plus, cela vous saisit simplement tout entier et on ne peut plus penser à rien ; on en est incapable.

Et, montrant ses dents solides, il continua avec une légère ironie :

— Antoine perdit contre Octave la bataille d'Actium parce que, abandonnant sa flotte et son commandement il suivit sur son navire Cléopâtre qui avait eu peur et avait fui le combat. Voilà ce qui arrive.

Romas se leva, se redressa et répéta comme un condamné, comme quelqu'un qui agit contre son gré :

— Enfin, voilà, je me marie.

— Bientôt ?

— En automne. Lorsque j'en aurai fini avec les pommes.

Il s'en alla, courbant la tête sous la porte plus bas qu'il n'était nécessaire et moi je me couchai pour dormir, songeant qu'il vaudrait peut-être mieux m'en aller d'ici, en automne. Pourquoi avait-il parlé d'Antoine ? Cela me déplut.

Déjà l'époque était venue de cueillir les premières espèces de pommes. La récolte était abondante, les branches de pommiers pliaient sous le poids des fruits. Une pénétrante odeur d'anis enveloppait les jardins où les enfants bruyants ramassaient les fruits véreux et les pommes roses et jaunes abattues par le vent.

Aux premiers jours d'août Romas revint de Kazan avec un voilier plein de marchandises et un autre chargé de caisses. Il était environ huit heures du matin, un jour de semaine. L'Ukrainien venait de se changer et de se laver et, se préparant à prendre le thé, il disait joyeusement :

— Il fait bon naviguer la nuit sur la rivière...

Soudain, en reniflant, il demanda d'un air soucieux :

— On dirait que cela sent la fumée ?

Au même instant retentit dans la cour le hurlement d'Aksinia :

— Le feu !

Nous nous précipitâmes dans la cour : le mur du hangar brûlait du côté du potager ; dans ce hangar nous conservions le pétrole, l'huile, le goudron. Pendant quelques secondes nous regardâmes avec stupeur les langues jaunes du feu, décolorées par l'éclat du soleil, lécher activement le mur et se rabattre sur le toit. Aksinia apporta un seau d'eau, l'Ukrainien le répandit sur le mur en fleurs, jeta le seau et dit :

— Au diable ! Sortez les tonneaux, Maximiitch ! Va à la boutique, Aksinia !

Je roulai vivement dans la cour puis dans la rue le tonneau de goudron, puis je m'attaquai au tonneau de pétrole, mais, en le retournant, je constatai que la bonde était enlevée et que le pétrole coulait à terrre. Pendant que je cherchais la bonde le feu n'attendait pas, ses pointes aiguës perçaient le mur de planche du hangar, le toit craquait et quelque chose sifflait ironiquement. En faisant rouler le tonneau je vis des femmes et des enfants courir en criant et en hurlant tout le long de la rue. L'Ukrainien et Aksinia sortaient les marchandises de la boutique et les descendaient dans le ravin, tandis qu'au milieu de la rue une vieille aux cheveux blancs, vêtue de noir, glapissait en tendant le poing :

— Ah, ah, démons !

Je courus de nouveau dans le hangar et le trouvai rempli d'une épaisse fumée pleine de grondements et de craquements ; du toit pendaient en se tordant des rubans rouges et le mur était déjà transformé en une grille ardente. Suffoqué et aveuglé par la fumée, j'eus à peine la force d'amener un tonneau jusqu'à la porte du hangar où il se cala sans pouvoir aller plus loin ; du toit tombaient sur moi des étincelles qui me piquaient la peau. J'appelai au secours, l'Ukrainien accourut, me prit par la main et me poussa dans la cour.

— Sauvez-vous ! Ça va sauter.

Il s'élança dans le vestibule, je le suivis puis montai au grenier où j'avais beaucoup de livres. Je les lançai par la fenêtre et voulus emporter à leur suite une caisse de chapeaux, mais la fenêtre était trop étroite pour elle ; alors j'entrepris d'arracher les montants à l'aide d'un poids d'un demi-poud, mais quelque chose gronda sourdement, le toit fut violemment éclaboussé ; je compris que le tonneau de pétrole avait sauté, le toit au dessus de moi flambait et craquait, un flot roux de feu coulait devant la fenêtre et je sentis une chaleur insupportable. Je m'élançai dans l'escalier : d'épais nuages de fumée montaient à ma rencontre, des serpents pourpres grimpaient sur les marches et il y avait en bas, dans le vestibule, de tels craquements qu'on eût dit que des dents de fer rongeaient le bois. Je perdis la tête. Aveuglé par la fumée, suffoquant, je restai immobile durant quelques secondes interminables. Par la lucarne, au dessus de l'escalier, une gueule jaune à barbe rousse regarda, grimaça convulsivement et aussitôt des pointes de flamme transpercèrent le toit. Je me rappelle avoir eu l'impression que mes cheveux pétillaient et que je n'entendais pas d'autres bruits. Je me sentis perdu ; mes jambes s'alourdissaient, mes yeux me faisaient mal, bien que je les eusse cachés sous mes mains.

Le sage instinct de la conservation m'indiqua la seule voie de salut, j'attrapai à pleins bras mon matelas et mon oreiller, m'enveloppai la tête dans la touloupe en peau de mouton de Romas et sautai par la fenêtre.

Je revins à moi au bord du ravin. L'Ukrainien accroupi devant moi criait :

— Quoi ?

Je me levai, regardant avec stupeur fondre notre izba qui n'était plus qu'un amas de copeaux rouges ; devant elle des langues écarlates léchaient la terre noire. Les fenêtres exhalaient une fumée noirâtre, sur le toit poussaient en se balançant des fleurs jaunes.

— Eh bien ? criait l'Ukrainien. Sur son visage inondé de sueur et maculé de suie coulaient des larmes sales, ses yeux apeurés clignotaient, des brins d'étoupe se mêlaient à sa barbe mouillée. Je fus inondé par une rafraîchissante vague de joie, — un sentiment si vaste, si puissant ! — puis je ressentis à la jambe gauche une cuisante douleur, je me couchai et dis à l'Ukrainien :

— Je me suis démis la jambe.

Il me tâta la jambe, la tira brusquement, une douleur aiguë me fouetta et quelques minutes plus tard, presque ivre de joie, je portais en boitant jusqu'à nos bains les objets sauvés ; Romas, la pipe aux dents, disait gaiement :

— J'étais persuadé que vous alliez être brûlé lorsque

le tonneau de pétrole a sauté et que le pétrole s'est répandu sur le toit. Le feu s'est élevé en colonne très haute puis un gros champignon a poussé dans le ciel et d'un seul coup toute l'izba a été plongée dans le feu. Je me disais : Maximiitch est perdu !

Aussi calme déjà que d'ordinaire, il rangeait soigneusement en tas les objets et disait à Aksinia, couverte de suie et échevelée :

— Restez ici, veillez à ce qu'on ne vole rien. Je vais éteindre.

Des morceaux de papier blanc volaient dans la fumée au dessus du ravin.

— Ah, disait Romas, mes pauvres livres. Je les aimais bien...

Déjà quatre izbas brûlaient. La journée était calme, le feu qui se répandait à droite et à gauche ne se hâtait pas, ses griffes souples s'accrochaient comme à regret aux haies et aux toits. Un peigne brûlant raclait la paille des toitures, les doigts crochus du feu effleuraient les haies comme les cordes d'un tympanon ; dans l'air enfumé planait la chanson sinistre et ardente de la flamme et le crépitement doux, presque caressant du bois fondant. Du nuage de fumée tombaient dans la rue et dans les cours des tisons dorés. Des moujiks et des femmes s'agitaient vainement et on entendait ce cri incessant :

— De l'eau !

L'eau était loin, en bas, dans la Volga. Romas assembla rapidement les moujiks, les attrapant par les épaules, les poussant, puis il les partagea en deux groupes et leur ordonna de démolir les haies et les communs des deux côtés du foyer de l'incendie. On lui obéit docilement et l'on commença de s'opposer avec plus de méthode à l'élan du feu qui voulait évidemment dévorer toute la rue. Et pourtant les gens travaillaient sans courage et sans espoir comme si cette affaire ne les regardait pas.

J'étais d'humeur joyeuse et me sentais plus fort que jamais. Je remarquai au bout de la rue un petit groupe de richards, le staroste et Kouzmine en tête ; ils restaient là sans rien faire, en spectateurs, criant et agitant leurs bras et leurs bâtons. Des moujiks à cheval arrivaient des champs au galop, en gesticulant, les femmes les accueillaient par des hurlements, des enfants couraient.

Les communs d'une autre maison prirent feu à leur tour ; il fallait au plus vite abattre le mur de l'étable fait de grosses branches entrelacées qu'ornaient déjà des rubans de flamme écarlates. Les moujiks se mirent à jeter bas les piquets, mais des étincelles et des charbons leur tombèrent dessus et ils reculèrent précipitamment en éteignant avec leurs mains leurs chemises qui brûlaient.

— N'ayez pas peur ! criait l'Ukrainien.

Ses cris restèrent sans effet. Alors, arrachant à l'un des moujiks son chapeau, il l'enfonça sur ma tête.

— Démolissez par ici et moi par là.

J'abattis un, deux piquets, le mur vacilla ; alors je grimpai dessus, m'accrochai au faîte, l'Ukrainien m'attira vers lui par les pieds et toute la paroi tomba, me couvrant presque jusqu'à la tête. Les moujiks traînèrent tous ensemble la haie jusque dans la rue.

— Vous vous êtes brûlé ? demanda Romas.

Sa sollicitude augmentait encore ma vigueur et mon adresse. J'avais envie de me distinguer devant cet homme qui m'était cher et je faisais des folies pour mériter ses éloges. Cependant les feuillets de nos livres continuaient à voler, tels des pigeons, dans la nuée de fumée.

A droite on réussit à enrayer les progrès de l'incendie, mais à gauche le feu s'élargissait de plus en plus, s'attaquant déjà à une dixième propriété. Laissant quelques moujiks surveiller les ruses de serpents rouges, Romas dirigea la plus grande partie des travailleurs sur la gauche ; en passant en courant devant les gens riches, j'entendis une exclamation perfide :

— On a mis le feu exprès.

Et le marchand dit :

— Il faudrait aller voir dans ses bains.

Ces paroles se gravèrent désagréablement dans ma mémoire.

On sait que toute excitation et particulièrement celle de la joie augmente nos forces ; en proie à une excitation joyeuse, je travaillai avec une abnégation absolue et finalement me trouvai à bout. Je me souviens que j'étais assis par terre et que Romas m'arrosait avec de l'eau tandis qu'autour de nous les moujiks murmuraient respectueusement :

— Il l'est fort !

— Celui-là ne lâchera pas.

Je me collai la tête contre la jambe de Romas et me mis à pleurer de la façon la plus honteuse ; lui, caressant ma tête mouillée, disait :

— Calmez-vous ! Assez...

Koukouchkine et Barinov, tous deux noirs de fumée comme des démons me conduisirent dans le ravin en me réconfortant :

— Ce n'est rien, mon vieux. C'est fini.

— Tu as eu peur ?

Je n'avais pas encore eu le temps de me reposer et de me remettre lorsque je vis dans le ravin descendre vers nos bains une dizaine de gens riches, le staroste en tête, et derrière eux deux gardes qui tenaient Romas par le bras. Il était sans chapeau, la manche de sa chemise mouillée était arrachée, il serrait sa pipe entre

ses dents, son visage sévèrement froncé était terrible. Le soldat Kostine hurlait furieusement en brandissant son bâton :

— Au feu, l'hérétique !

— Ouvre les bains.

— Brisez le cadenas, j'ai perdu la clef, répondit Romas à haute voix.

Je bondis sur mes pieds, ramassai par terre un pieu et me plaçai à côté de l'Ukrainien. Les policiers s'écartèrent et le staroste glapit avec effroi :

— Orthodoxes, on n'a pas le droit de briser le cadenas !

Kouzmine criait en me désignant :

— Celui-là aussi... Qui es-tu ?

— Du calme, Maximiitch ! disait Romas. Ils croient que j'ai caché les marchandises dans mes bains et mis moi-même le feu à ma boutique.

— C'est vous deux !...

— Brise !

— Orthodoxes !...

— Nous en répondrons !

— On le prend sur nous !

Romas chuchota :

— Adossez-vous à moi pour qu'on ne nous frappe pas par derrière.

On brisa le cadenas des bains, plusieurs personnes se précipitèrent et ressortirent presque aussitôt. Pendant

ce temps je glissai mon pieu dans la main de Romas et en ramassai un autre par terre.

— Il n'y a rien.

— Rien...

— Ah, les démons !

Quelqu'un dit timidement :

— Vous avez tort, moujiks.

Un tumulte de voix ivres répondit :

— Quoi, on a tort ?

— Jetez le au feu !

— Semeurs de troubles !

— Ils veulent former des syndicats !

— Voleurs ! C'est une bande de voleurs !

— Silence ! cria Romas d'une voix forte. Eh bien, vous avez vu qu'il n'y a pas de marchandises cachées dans mes bains. Que voulez-vous encore ? Tout a brûlé, voilà ce qui reste, vous voyez. Quel avantage aurais-je eu à mettre le feu à mon propre bien ?

— Il est assuré !

Et de nouveau dix gosiers crièrent furieusement :

— Ne vous occupez pas de ce qu'ils disent.

— Ça suffit. Nous en avons assez supporté...

Mes jambes tremblaient, je n'y voyais plus clair. A travers un brouillard rougeâtre, j'apercevais des gueules féroces, le trou velu des bouches et je contenais à grand'peine mon désir furieux de frapper

ces gens-là. Ils criaient en sautant autour de nous :

— Ah, ah ! Ils ont pris des pieux !

— Des piques !

— Ils vont m'arracher la barbe, disait l'Ukrainien et je sentais qu'il souriait. Et vous allez écoper aussi vous, Maximiitch. Mais du calme, du calme...

— Regardez ! Le jeune a une hache.

Une hache de menuisier sortait en effet de la ceinture de mon pantalon. Je n'y pensais plus.

— On dirait qu'ils ont peur, supputait Romas. Néanmoins s'il arrivait quelque chose, ne vous servez pas de la hache.

Un petit moujik inconnu qui boitait se démenait bruyamment et glapissait d'un air dément :

— Tapez leur dessus de loin avec des briques.

Effectivement il saisit un morceau de brique et, prenant son élan, me le lança dans le ventre, mais avant que j'aie pu riposter, Koukouchkine lui tomba dessus, d'en haut, comme un vautour, et enlacés ils roulèrent tous deux dans le ravin. Derrière Koukouchkine accouraient Pankov, Barinov, le forgeron et encore une dizaine d'hommes. Aussitôt Kouzmine déclara posément :

— Tu es un homme intelligent, Mikhaïl Antonov, tu le sais : l'incendie affole les moujiks.

— Venez au cabaret sur la rive, Maximiitch, dit

Romas en retirant sa pipe de sa bouche et en la remettant d'un geste brusque dans la poche de son pantalon. S'appuyant sur son pieu, il grimpa avec lassitude hors du ravin et lorsque Kouzmine, qui marchait à côté de lui, lui adressa la parole, il lui répondit sans le regarder :

— Va-t-en, imbécile.

A la place de notre izba se consumait un amas doré de charbons au milieu duquel se dressait le four ; de sa cheminée intacte s'élevait dans l'air chaud une légère fumée bleuâtre. Les barres du lit chauffées au rouge s'allongeaient comme des pattes d'araignée. Les montants de la porte cochère se dressaient comme des gardiens auprès du brasier, l'un d'eux était coiffé de charbons pourpres et de flammèches semblables à des plumes de coq.

— Les livres ont brûlé, dit l'Ukrainien en soupirant. Ça c'est regrettable...

Dans la boue de la rue des gamins avec des bâtons chassaient comme des pourceaux de gros tisons qui sifflaient et s'éteignaient, remplissant l'air d'une épaisse fumée blanchâtre.

Un personnage aux cheveux blonds et aux yeux bleus, qui pouvait bien avoir cinq ans, assis dans une flaque chaude et noire, tapait avec un bâton sur un seau enfoncé, écoutant avec une satisfaction concen-

trée le son des coups contre le fer. Les incendiés marchaient, la mine sombre, entassant les ustensiles sauvés. Des femmes pleuraient, s'injuriaient, se disputaient pour des morceaux de bois carbonisés. Dans les jardins, derrière le lieu de l'incendie, se dressaient des arbres immobiles ; beaucoup avaient leur feuillage roussi par la chaleur et l'on voyait mieux encore l'abondance des pommes vermeilles. Après être descendus à la rivière et avoir pris un bain nous allâmes boire silencieusement du thé au cabaret sur la rive.

— L'affaire des pommes a tout de même été perdue pour les « gros », dit Romas.

Pankov survint, songeur et plus doux que d'habitude.

— Eh bien, mon vieux ? demanda l'Ukrainien.

Pankov haussa les épaules :

— Mon izba était assurée.

Nous restions silencieux, en nous tâtant du regard, comme des inconnus.

— Que vas-tu faire maintenant, Mikhaïl Antoniitch ?

— Je vais réfléchir.

— Il te faudra partir d'ici.

— Je verrai.

— J'ai un plan, commença Pankov, viens dehors, causons.

Sur le seuil Pankov se retourna et me dit :

— Tu n'es pas timide ! Tu peux vivre ici, on te craindra...

Moi aussi, je sortis sur la rive et me couchai sous les buissons, en regardant le fleuve. Il faisait chaud bien que le soleil descendît déjà vers l'horizon. Tout ce que j'avais vécu dans ce village se déploya devant mes yeux en un vaste rouleau, comme tracé en couleur sur la large bande de la rivière. J'étais triste. Mais bientôt, cédant à la fatigue, je m'endormis profondément.

— Hé ! entendais-je dans mon sommeil, sentant qu'on me secouait et qu'on me traînait. Es-tu mort ou quoi ? Réveille-toi !

Au delà du fleuve, au dessus des prairies, luisait la lune pourpre, grande comme une roue. Barinov penché sur moi me secouait.

— Viens, l'Ukrainien te cherche, il est inquiet.

Marchant derrière moi il grommelait :

— Tu ne peux pas dormir n'importe où. Quelqu'un en passant sur la crête ferait un faux pas et une pierre te tomberait dessus. Ou bien il te l'enverrait exprès. Chez nous on ne plaisante pas. Le peuple, mon vieux, se souvient du mal. C'est tout ce qu'il a à se rappeler.

Dans les buissons quelqu'un remuait doucement, les branches bougeaient.

— Tu l'as trouvé ? demanda la voix sonore de Migoune.

— Je l'amène, répondit Barinov.

Et s'écartant d'une dizaine de pas il dit en soupirant :

— Il se prépare à voler le poisson. Pour Migoune non plus la vie n'est pas facile.

Romas, fâché, m'accueillit avec des reproches :

— Vous vous promenez ? vous tenez à recevoir des coups ?

Et quand nous fûmes seuls il me dit doucement d'une voix morne :

— Pankov vous offre de rester chez lui. Il veut ouvrir une boutique. Je ne vous le conseille pas. A propos, je lui ai vendu tout ce qui est resté. Je vais partir pour Viatka et dans quelque temps je vous ferai venir. Cela vous va ?

— Je vais réfléchir.

— Réfléchissez.

Il se coucha par terre, remua un peu et se tut. Assis près de la fenêtre, je regardais la Volga. Les reflets de la lune me rappelaient l'incendie. Près de la rive basse les aubes d'un remorqueur battaient pesamment l'eau, trois feux de mâts glissaient dans l'air, touchant les étoiles et parfois les masquant.

— Vous en voulez aux moujiks ? demanda Romas somnolent. Il ne faut pas. Leur méchanceté n'est que bêtise.

Ses paroles ne me consolaient pas et ne pouvaient

amollir mon endurcissement ni ma rancune aiguë. Je revoyais les gueules farouches et velues jetant ce cri furieux :

— Tapez dessus de loin avec des briques.

A cette époque je ne savais pas encore oublier ce qui est inutile. Je voyais bien que dans chacun de ces homme pris en particulier, il n'y avait pas beaucoup de méchanceté, que souvent même il n'y en avait pas du tout. Ce sont au fond de bonnes bêtes ; il n'est pas difficile de faire sourire n'importe lequel d'entre eux d'un sourire d'enfant ; n'importe lequel vous écoutera avec une confiance puérile parler raison, bonheur et actions généreuses. L'âme étrange de ces hommes aime tout ce qui fait rêver de la possibilité d'une vie facile selon les lois de la volonté individuelle.

Mais lorsque dans les réunions de village ou au cabaret ces hommes sont assemblés en une masse grise, ils cachent on ne sait où tout ce qu'ils ont de bon et se couvrent, comme des popes, d'un surplis de mensonges et d'hypocrisie. Leur servilité canine envers les grands se fait jour et ils sont alors odieux à voir. Ou, brusquement, une férocité de loup s'empare d'eux : hérissés, montrant les dents, ils s'injurient sauvagement, prêts à se battre, et ils se batttent en effet pour des vétilles. En ces instants ils sont terribles et sont capables de démolir l'église où la veille au soir, ils entraient encore, doux

et dociles comme des brebis à l'étable. Leurs poètes et leurs conteurs qu'aucun d'eux n'aime sont la risée du village et vivent dans le dénûement et le mépris.

Je ne sais pas, je ne peux pas vivre parmi ces hommes. J'exposai toutes ces pensées amères à Romas, le jour de notre séparation.

— Conclusion prématurée, me fit-il observer d'un ton de reproche.

— Mais que faire puisque c'est à elle que j'aboutis ?

— Conclusion injuste, sans fondement.

Il s'employa longuement, avec de bonnes paroles, à me convaincre que j'avais tort, que je me trompais.

— Ne vous hâtez pas de condamner. Condamner, c'est ce qu'il y a de plus simple, mais ne vous laissez pas entraîner par cette simplicité. Regardez tout avec calme, en vous rappelant une chose : tout passe, tout se modifie dans le sens du mieux. Lentement ? Oui, mais par contre solidement. Examinez tout, tâtez tout, soyez sans peur, mais ne vous hâtez pas de condamner. Au revoir mon ami.

Nous nous revîmes quinze ans après, à Sedlets, Romas ayant entre temps subi pour l'affaire des « démocrates » une nouvelle déportation de deux années dans la région d'Iakoutsk.

Lorsqu'il eut quitté Krasnovidov une angoisse de

plomb m'écrasa, j'errais dans le village comme un jeune chien qui a perdu son maître. Avec Barinov nous allions de village en village travailler chez les moujiks riches, battre le blé, arracher les pommes de terre, nettoyer les jardins. J'habitais dans les bains de Barinov.

— Lexis Maximiitch, chef sans troupe, eh bien, on part demain pour la mer, me demanda-t-il par une nuit pluvieuse. Que faire ici, bon Dieu ? On n'y aime pas les gens comme nous. Et un jour quand ils seront ivres...

Ce n'était pas la première fois que Barinov me disait cela. On ne savait pourquoi, lui aussi s'ennuyait, ses bras de singe pendaient languissamment, il regardait autour de lui avec tristesse comme un homme égaré dans une forêt.

La pluie fouettait la fenêtre des bains, un torrent ruisselait contre un des angles et coulait impétueusement dans le ravin, les pâles éclairs du dernier orage scintillaient faiblement. Barinov me demanda à voix basse :

— Hein, on part ? Demain ?

Et nous partîmes.

XIV

Avant de rencontrer V. G. Korolenko, je vis deux autres écrivains : I. E. Koronine et Starostine-Manenkov. Je trouvai le premier à Kazan où il s'était arrêté pour quelques jours en revenant de déportation. Il me laissa l'impression d'un homme qui ne se trouve jamais là où il voudrait être.

— En somme, il était inutile que je vienne ici !

Ce fut par ces paroles que je fus accueilli comme j'entrais dans une sombre pièce d'un pavillon à un étage, au fond de la cour malpropre d'une auberge de rouliers. Au milieu de cette pièce se tenait un homme de haute taille, voûté, qui regardait d'un air songeur le cadran d'une grosse montre. Entre ses doigts, une cigarette exhalait une fumée épaisse. Puis cet homme se mit à marcher d'un coin à l'autre, avec de longues jambes, en répondant brièvement aux questions que lui posait le propriétaire du logement. Le regard de ses yeux de myope, d'une limpidité enfantine, était las et préoccupé. Aux pommettes et au menton des poils clairs d'inégale

longueur, sur le crâne anguleux des cheveux raides, des cheveux de diacre, qui n'auraient pas été lavés depuis longtemps. Sa main gauche enfoncée dans la poche du pantalon froissé faisait sonner de la monnaie de cuivre ; de la main droite, il brandissait sa cigarette comme le bâton d'un chef d'orchestre. Il avalait la fumée, avait une petite toux sèche et ne cessait de regarder sa montre avec un morne suçotement. Les mouvements de son corps osseux et mal bâti montraient que cet homme était horriblement fatigué.

Peu à peu s'étaient introduits dans la pièce une douzaine et demie de sombres collégiens, des étudiants, un boulanger et un verrier.

Koronine, avec une voix assourdie de phtisique, racontait sa vie de déporté, comme s'il s'entretenait avec lui-même ; il faisait souvent de courtes pauses et, assis sur le rebord de la fenêtre, il jetait alentour des coups d'œil désemparés ; au-dessus de sa tête, le vasistas était ouvert et l'air froid, saturé d'une odeur de fumier et d'urine de cheval, envahissait la pièce. Les cheveux de Koronine s'agitaient sur sa tête ; il les lissait de sa longue main sèche et osseuse et répondait aux questions :

— C'est possible, mais je ne suis pas certain qu'il en soit vraiment ainsi... Je ne sais... Je ne puis le dire...

Koronine ne plut pas aux jeunes gens... Ils avaient l'habitude d'entendre des hommes qui connaissaient

tout et savaient tout dire. La prudence du récit leur inspira une appréciation ironique :

— Une corneille effarouchée !

Mais mon camarade, le verrier Anatole, estimait que l'honnête mélancolie des yeux enfantins de Koronine et ses fréquents « je ne sais pas » pouvaient s'expliquer par une tout autre crainte. L'homme qui connaît la vie redoute d'induire en erreur les « petits chiens sombres » (1), en leur disant plus qu'il n'en peut sincèrement raconter. Les gens d'expérience directe — tels que moi et Anatole — avaient une certaine méfiance pour les gens des livres ; nous les connaissions bien et voyions qu'ils affectaient alors d'être plus sérieux que de coutume.

Vers minuit, Koronine se tut subitement, gagna le milieu de la pièce et, debout dans un nuage de fumée, se passa vigoureusement les mains sur le visage comme s'il se lavait avec de l'eau invisible. Puis, fouillant dans sa ceinture, il en tira sa montre qu'il approcha de son nez et déclara hâtivement :

— Bien, voilà... Il faut que je parte. Ma fille est malade. Très malade. Adieu.

Après avoir de ses doigts brûlants serré fortement les mains tendues, il s'en alla en se balançant. Nous com-

(1) Les collégiens.

mençâmes à nous disputer entre nous, conséquence inévitable de tous les entretiens de ce genre.

Je fis la connaissance de Manenkov à Borissoglebsk, dans la province de Tambov. Il était employé au bureau des messageries du chemin de fer de Griazi-Tzaritzine. Moi, j'étais surveilant à la gare des marchandises.

Le gros Starostine-Manenkov était de taille moyenne : son visage bouffi et sans poils, ses yeux incolores et sans vie, lui donnaient l'aspect d'un castrat ; sa démarche lourde, ses mouvements hésitants accentuaient encore cette ressemblance. Son corps débile était le réceptacle de diverses maladies dont son imagination augmentait encore la gravité et l'acuité. Sans relâche, il gémissait, se plaignait, toussait et crachait dans toutes les directions — dans la caisse vide de macaronis qui lui servait de corbeille à papiers, dans les pots de fleurs qui garnissaient les rebords des fenêtres, dans le cendrier ou, tout simplement, par terre, du côté de la porte. Il faisait un effort, crachait, examinait le résultat et, secouant d'un air navré sa tête chauve, disait :

— Mauvais !

Le soir, dans sa petite chambre aux rideaux d'andrinople rouge, avec des pots de fusain et de géranium sur le rebord des fenêtres et, dans un coin, l'icône des Saints Martyrs Kirick et Oulita, assis devant sa table, lourdement chargée de piles de papiers noircis, il buvait des

petits verres de vodka, mangeait ensuite des oignons et se lamentait en poussant des cris aigus.

— Gleb Ouspensky bafoue les moujiks et moi, j'écris avec le sang de mon cœur. Toi, un homme qui lis, dis-moi où et en quoi Ouspensky diffère de Leikine ? Pourtant on l'imprime dans les meilleures revues, tandis que moi...

Les nouvelles de Starostine étaient publiées dans les journaux de province, cependant une ou deux avaient paru, je crois, dans le « Delo ». Starostine aimait qu'on le lui rappelât.

Je le lui rappelais.

— Mais combien ? s'écriait-il tristement quoique d'un ton déjà moins plaintif. Combien ? alors que j'ai...

Il descendait de sa chaise, se glissait à quatre pattes sous le large lit et tirait de là un grand ballot enveloppé d'un châle gris. Il frappait le ballot de la main en soulevant un nuage de poussière, et criait suffoqué :

— Voilà, tout cela est prêt. C'est écrit avec le suc de mon cœur. Oui, oui, avec mon sang...

Son visage devenait cramoisi ; ses yeux s'emplissaient de larmes d'ivrogne.

Un jour qu'il n'était pas ivre, il me lut une nouvelle récemment écrite ; il s'agissait d'un moujik qui, pendant un incendie, sauvait de la mort par le feu le cheval préféré du commissaire de police, lequel commissaire

avait, une heure avant cet exploit, brisé deux dents à l'héroïque moujik pour avoir volé une cheville. Le moujik, en faisant le héros, fut gravement brûlé et on l'envoya à l'hôpital.

Starostine, ayant lu cette touchante histoire, pleura de joie en s'écriant :

— Comme c'est bien ! Comme c'est écrit avec âme ! Oui, oui, mon garçon, oui ! instruis-toi en sondant les âmes...

Cette nouvelle m'avait fortement déplu, mais je faillis pleurer, moi aussi, en voyant la joie de l'auteur ; la sincérité de son sentiment m'inspirait une sincère émotion.

— Instruis-toi ! disait-il. Tu écris toujours des vers ; c'est absurde. Il n'en faut pas. Tu ne seras jamais un Nadson, tu n'es pas de la même pâte, tu n'as pas de cœur, tu es un homme grossier. Souviens-toi qu'en écrivant des vers, Pouchkine a gâté son grand talent. La prose, voilà la vraie littérature, la sainte prose.

Lui-même était à mes yeux la personnification de cette sainte prose dont la fumée nauséabonde m'étouffait déjà.

Rêvant d'on ne sait quelles actions héroïques et des joies éclatantes de la vie, je protégeais contre le pillage des cosaques du village voisin, des disques, des traverses, des piles de bois. Je lisais Heine et Shakespeare et la

nuit il m'arrivait soudain, en me rappelant la réalité qui pourrissait doucement autour de moi, de rester pendant des heures assis ou couché sans rien comprendre, comme abasourdi par un coup de bâton sur la tête.

Ma jeunesse et mon peu d'instruction ne m'empêchaient pas d'avoir le sentiment inquiet de ce que la « sainte prose » peut recéler de drames vulgaires et pénibles. Je voyais autour de moi un groupe important d'intellectuels ; presque tous étaient « suspects » et nombre d'entre eux avaient connu la prison et la déportation. Ils lisaient beaucoup, savaient les langues étrangères ; c'étaient des étudiants et des séminaristes expulsés, des officiers de marine, deux officiers de l'armée de terre, un propagandiste connu parmi les sectaires de la Volga — Slivanov, le journaliste Natchalov et un populiste de Kiev qui venait de purger une condamnation à la déportation — Amvrosy Koulech. Ce groupe d'une soixantaine de personnes avait été recruté dans les villes de la Volga par un homme d'affaires, un certain M. E. Adadourov, qui avait proposé à la Direction du chemin de fer d'utiliser les capacités de ces gens pour mettre un terme aux incroyables vols de marchandises.

Ils se mirent à l'œuvre avec zèle, dénonçant les malhonnêtetés des chefs de gare, des poseurs de rails, des conducteurs, des ouvriers, et tirant vanité des captures qu'ils réussissaient. Il me semblait qu'ils auraient tous pu et

dû s'adonner à quelque autre occupation, plus conforme à leur dignité, à leurs capacités, à leur passé ; je ne comprenais pas encore clairement qu'il était défendu en Russie de semer librement « le sage, le bon, l'éternel (1) ».

Moi qui marchais entre les gens primitifs de la ville et ces « Kulturträger » d'un genre à part, je discernais bien l'incompatibilité qui séparait ces groupes.

Bien entendu toute la ville savait que les « Adadourovtsi » étaient des « politiques », de « ceux qu'on pend » ; elle surveillait attentivement la besogne de ces gens qu'elle haïssait et redoutait. Il était effrayant de voir les regards méchants, peureux, vindicatifs des habitants ; ils haïssaient les « Adadourovtsi » non seulement parce qu'ils les craignaient comme des ennemis personnels, mais aussi parce qu'ils voyaient en eux des ennemis « de la foi et du tzar ».

Paul Krukov, un tourneur de ma connaissance, assis avec moi au cabaret devant une bouteille de bière, raisonnait ainsi à haute voix :

— Comment peut-on employer des gens pareils ? Il faut les exiler dans des îles désertes, en faire des Robinsons. Ou encore mieux — les pendre tous. On en a pendu à Piter, (2) il y a deux ans.

(1) Vers célèbre de Nekrassov. *(N. d. T.)*
(2) Petersbourg. *(N. d. T.)*

Krukov avait beaucoup lu ; il aimait la géographie et les vers de Joukovsky et possédait une vingtaine de bons livres, notamment une édition imprimée à l'étranger du *Procès du* 1er *mars* (1). En me donnant mystérieusement ce livre, il me dit :

— Tiens, lis et vois comment ils sont. Prends garde, ouvre l'œil. Ils te perdront pour rien.

Il n'était pas seul à raisonner ainsi.

Dans cette ville tout imprégnée d'une odeur de lard, de savon et de viande pourrie, le maire invitait le clergé à dire des prières pour chasser les démons du puits de sa cour.

Tous les samedis, aux bains, l'instituteur de l'école de la ville fouettait sa femme ; parfois elle lui échappait et nue, obèse, courait dans le jardin tandis qu'il la poursuivait, une poignée de verges à la main.

Les voisins de l'instituteur invitaient leurs connaissances à venir assister à ce spectacle à travers les fentes de la clôture.

J'y allai moi aussi, mais pour regarder le public. Je me battis avec le diacre et faillis être emmené au poste de police. Un des assistants me morigéna :

— Pourquoi t'es-tu emballé ? Une chose pareille est

(1) Le procès des meurtriers du tzar Alexandre II (1881). *(N. d. T.)*

intéressante pour n'importe qui. On ne t'en montrera pas de semblable, même à Moscou.

Le commis du chemin de fer qui, pour un rouble par mois, me louait un coin, essayait sincèrement de me persuader que tous les juifs non seulement étaient des filous, mais avaient deux sexes. Je discutais. Une nuit en compagnie de sa femme et de son frère, il s'approcha de mon lit, désirant se rendre compte si je n'étais pas juif. Je dus, pour me débarrasser d'eux, démettre un bras au commis et casser la figure de son frère.

La cuisinière du commissaire de police mêlait aux beignets le sang de ses mois et les donnait à manger à un mécanicien de mes amis, afin de lui inspirer un tendre sentiment. Une amie de la cuisinière dénonça au mécanicien cette terrible sorcellerie. Le malheureux, pris de peur, alla trouver un médecin et lui déclara que quelque chose grognait et remuait dans son ventre. Le médecin se moqua de lui, mais le mécanicien, une fois rentré chez lui, descendit dans la cave et se pendit.

Je racontais aux « Adadourovtsi » tous ces événements ; ils les considéraient comme d'amusantes anecdotes et, à ma grande surprise, riaient de bon cœur.

Il y avait parmi eux des hommes que je contemplais presque avec vénération ; tous ils me plaisaient par la hardiesse de leur jugement, la diversité de leurs connaissances, leur foi en la puissance de la raison. Un

séminariste de Tomsk, Bojenov, un homme grand, grêlé, velu, jovial, me parlait encore avec un enthousiasme saisissant des sectes des premiers siècles du christianisme, tout en m'aidant à lire Spencer et « l'Histoire des sciences inductives » de Whewell.

— En définitive, mon vieux, c'est la raison qui décide de tout ; elle est le levier qui, avec le temps, retournera le monde entier.

Je m'informai du point d'appui.

— Le peuple ! me répondit-il avec conviction. Et, aimablement, il ajouta : en particulier vous, votre cerveau.

Je l'aimais beaucoup et lui accordais une aveugle confiance. La veille de Noël, il se tua d'un coup de revolver, dans un champ, laissant à un ami ce billet :

« Mitia, vends mes affaires et paye sept roubles cinquante kopecks aux propriétaires de mon logement. Tu enverras les livres de Whewell à Pechkov (1), le grand Maximiitch, tu te souviens ? Envoie-lui aussi le Spencer. Adieu. Ton ami A. B. »

Au reçu de ce mot et des livres, je ressentis au cœur un choc qui m'étourdit. Il m'était difficile d'admettre la disparition d'un homme à l'esprit si ferme et si lucide.

Par quoi avait-il été tué ?

(1) Nom patronymique de Gorki. *(N. d. T.)*

Et je me souvenais qu'un jour au cabaret où il me régalait de bière, il m'avait dit, un peu gris :

— Sais-tu, Maximitch, quelle est la plus belle chanson du monde ?

Se penchant par-dessus la table et me regardant dans les yeux avec ses yeux bleuâtres de bon ours, il chanta tristement d'une molle voix de basse :

Quand j'étais petit
Je n'étais pas grand ;
J'allais à l'école
Comme les enfants... (1)

Il chanta et ses yeux se mouillèrent.

— Une délicieuse chanson, parole d'honneur. Il y a là-dedans tant de simplicité et, vois-tu, tant de comique tristesse...

Il traduisit en russe les paroles de la chanson et je ne compris pas ce qui ravissait, presque jusqu'aux larmes, ce grand gaillard velu.

Et par la suite, j'ai vu beaucoup d'hommes tués par cette comique tristesse...

...Starostine avait une maîtresse : la propriétaire de son logement, une femme aux seins d'un demi-poud, et dont la croupe avait peine à tenir sur une chaise. Le jour de sa fête, Starostine lui offrit solennellement un

(1) En français dans le texte *(N. d. T.)*

vaste fauteuil d'osier, ce qui la toucha beaucoup. Après avoir baisé trois fois son bien-aimé sur les lèvres, elle dit en s'adressant à moi :

— Voilà, jeune homme, apprenez de vos aînés comment on fait plaisir à une dame.

Starostine debout à ses côtés, avec un sourire heureux, tenait entre ses doigts ses moustaches grises, douces comme celles d'un chat.

C'était par une radieuse journée de la fin de mars ; sur les fenêtres, les fusains fleurissaient abondamment ; le balbutiement joyeux des eaux printanières pénétrait dans la chambre ; la pièce était toute remplie d'une odeur épaisse de pâté chaud, de savon et de tabac.

Septembre touchait à sa fin. Les pluies d'automne inondaient généreusement la terre ; un petit vent froid errait sur les champs hérissés ; les forêts étaient peintes de couleurs éclatantes ; une bien jolie saison, mais quelque peu incommode pour voyager à pied, surtout avec des bottes trouées.

A la gare de Moscou-marchandises, je persuadai à un conducteur de me laisser entrer dans un wagon à bestiaux qui emmenait vers l'abattoir de Nijni huit bœufs de Tcherkassi. Cinq d'entre eux se conduisirent convenablement, mais, je ne sais pourquoi, je déplus aux trois autres et, tout le long du chemin, ils s'ingénièrent à me causer toute sorte de désagréments ; lors-

qu'ils y réussissaient, ils reniflaient et mugissaient avec satisfaction.

Quant au conducteur, un petit homme ivre aux jambes torses et aux moustaches rongées, il me chargea de donner à manger à mes compagnons de voyage. A chaque arrêt, il entassait à la porte du wagon des brassées de foin et me commandait :

— Régale-les !

Je passai trente-quatre heures avec les bœufs, pensant naïvement que de ma vie je ne rencontrerais bétail plus grossier que celui-là.

J'avais dans ma besace un cahier de vers et un très beau poème en prose et en vers : « Le Chant du vieux chêne ».

Je n'ai jamais été d'une suffisance maladive et, à cette époque, j'avais conscience de mon peu d'instruction, mais je croyais sincèrement avoir écrit une œuvre remarquable ; j'y avais mis tout ce à quoi j'avais pensé pendant dix années d'une vie accidentée et peu facile. J'étais convaincu que l'humanité lettrée, lorsqu'elle aurait lu mon poème, serait impressionnée par la nouveauté de ce que je lui racontais, que la vérité de mon récit remuerait le cœur de tous les habitants de la terre et qu'immédiatement après commencerait une vie honnête, pure, gaie — et je ne désirais rien d'autre, rien de plus.

Koronine habitait Nijni ; de temps à autre, j'allais le voir chez lui, mais je n'osais lui montrer mon œuvre philosophique. Physiquement malade, Nicolas Elpidiforovitch éveillait en moi un sentiment aigu de compassion ; de tout mon être, je sentais que cet homme, avec une douloureuse obstination, poursuivait une idée fixe.

— Peut-être en est-il ainsi, disait-il en rejetant par les narines des flots épais de fumée. Et, après une aspiration profonde, il ajoutait avec un rictus :

— Et peut-être n'en est-il pas ainsi...

Ses discours provoquaient en moi une perplexité pénible. Il me semblait que cet homme, à demi exténué, avait le droit et le devoir de parler autrement, avec plus de netteté. Tout cela — et aussi la sympathie sincère que j'avais pour lui — m'incitaient à garder dans mes rapports avec Petropavlovsky (1) une certaine circonspection ; je craignais de toucher en lui un point sensible, de lui faire mal.

Il observait avec une attention palpitante le mouvement tolstoïen parmi les intellectuels et aidait à organiser des colonies dans la province de Simbirsk. Il décrivit dans une de ses nouvelles — *la Colonie des barines* — l'échec rapide de cette équipée.

(1) Pseudonyme de Koronine. *(N. d. T.)*

— Essayez donc, vous aussi, de revenir à la terre, me conseillait-il. Cela vous conviendrait peut-être ?

Mais les expériences meurtrières des amateurs de mortifications ne m'attiraient pas.

...Bien entendu, je savais qu'à Nijni demeurait V. G. Korolenko. J'avais lu de lui « Le songe de Makar » ; cette nouvelle, je ne sais pourquoi, ne m'avait pas plu. Je connaissais la biographie de l'écrivain par les récits de Romas qui avait vécu avec lui, déporté à Irkoutsk. Mais Romas, s'il possédait à un très haut point la faculté de peindre plastiquement les idées, parlait malaisément et sèchement des hommes, avec une nuance de misanthropie. Les idées étaient à ses yeux des êtres presque réels et immortels, tandis que l'homme n'était qu'une abstraction importune. Bien qu'en la personne des moujiks de Krasnovidov, ces abstractions barbues et à deux pattes essayassent par toute sorte de procédés de lui rendre la vie impossible, cela ne modifiait en rien ses sentiments à l'égard des humains : sauf quelques rares exceptions, il les regardait comme étant de trop sur cette terre.

Par un jour pluvieux, un ami, en compagnie de qui je passais dans la rue, me dit en louchant :

— Korolenko.

Sur le trottoir marchait d'un pas ferme un homme trapu, aux larges épaules, vêtu d'un pardessus d'étoffe

pelucheuse ; j'apercevais une barbe bouclée sortant de dessous un parapluie mouillé. Cet homme me rappela les marchands de bestiaux de Tambov ; j'avais de solides raisons pour être hostile aux gens de cette race et ne ressentis aucun désir de faire la connaissance de Korolenko.

Et ce désir ne s'éveilla pas davantage à la suite du conseil que me donna un jour le général commandant la gendarmerie. C'est là une des plaisantes aventures de la singulière vie russe.

Peu de temps après notre rencontre avec Korolenko, j'avais été arrêté et le général Poznansky, tapant de sa main enflée et violacée sur les papiers saisis chez moi, me disait en reniflant :

— Voilà, je vois que vous écrivez des vers et, en général... Eh bien, écrivez-en... Des bons vers... C'est agréable à lire...

Il ne me fut pas moins agréable de savoir que le général était accessible à certaines vérités. Je ne pensais pas que l'épithète « bons » se rapportait à mes vers. Mais à cette époque, tous les intellectuels n'auraient pas été d'accord avec l'aphorisme du général sur les vers.

I. I. Svedertsev, un littérateur, officier de la garde et ancien déporté, parlait en termes heureux des populistes et particulièrement de Vera Figner ; il publiait des nouvelles dans les grosses revues, parlait trois langues, mais un jour que je lui lisais ces vers de Fofanov :

« Que m'as-tu dit ? Je n'ai pas entendu », il frappa du pied avec irritation :

— Verbiage ! Elle lui a peut-être demandé quelle heure il était et lui, cet imbécile, est heureux...

Le général était un homme corpulent, habillé d'une tunique grise aux boutons arrachés et d'un pantalon gris à bande, sale et fatigué. Son visage bouffi, aux poils blancs, était coloré de petites veines violettes, ses yeux humides et troubles avaient un regard triste et las. Il me parut abandonné, pitoyable, mais sympathique ; il avait l'air d'un vieux chien de race qui n'aboie plus qu'avec peine et ennui.

Le recueil de plaidoyers d'un avocat célèbre m'avait appris qu'il y avait dans la vie de ce général un drame ; je savais que sa fille était une pianiste de talent et que lui-même était morphinomane. Il était le fondateur et le président de la « Société technique » de Nijni ; il discutait aux séances de cette société sur l'importance de la petite industrie et avait ouvert dans la principale rue de la ville un magasin où l'on vendait les produits des petits artisans de la province ; il envoyait à Pétersbourg des rapports contre « les hommes des Zemstvos », contre Korolenko et contre le gouverneur Varnov — lequel aimait de son côté à rédiger des rapports.

Autour du général, tout était malpropre. Sur le canapé de cuir et derrière son dossier traînaient des draps de

lit froissés ; de dessous le divan sortaient une botte sale et un morceau d'albâtre de près de deux pouds ; dans des cages accrochées aux montants des fenêtres sautillaient des serins, des chardonnerets, des bouvreuils ; dans un coin du cabinet, une grande table était encombrée d'instruments de physique et sur une autre table, devant moi, étaient posés un gros livre en français « Théorie de l'électricité », et un petit volume de Setchenov « Les réflexes du cerveau ».

Le vieillard fumait sans arrêt de grosses et courtes cigarettes et leur fumée abondante m'inquiétait désagréablement en m'inspirant cette idée comique que le tabac était imprégné de morphine.

— Un beau révolutionnaire ! disait-il d'un ton grognon. Vous n'êtes ni juif ni polonais. Voilà : vous écrivez. Et alors ? Voilà : quand je vous aurai relâché, montrez vos manuscrits à Korolenko. Vous le connaissez ? Non ? C'est un écrivain sérieux ; il vaut Tourguenev.

Le général exhalait je ne sais quelle odeur lourde, suffocante. Il n'avait pas envie de parler. Il s'arrachait chaque mot l'un après l'autre, paresseusement, péniblement. Je m'ennuyais. Je regardais, à côté de la table, une petite vitrine où des disques de métal étaient rangés.

Le général, remarquant mes regards obliques, se souleva pesamment en demandant :

— Ça vous intéresse ?

Ayant approché son fauteuil de la vitrine et l'ayant ouverte, il ajouta :

— Ce sont des médailles qui commémorent des événements ou des personnages historiques. Voici la prise de la Bastille ; celle-ci rappelle la victoire de Nelson à Aboukir. Vous connaissez l'histoire de France ?... et cette autre, la fédération des unions suisses. Et voilà le célèbre Galvani. Regardez comme c'est bien fait. Celle-ci c'est Cuvier, elle est beaucoup moins bien...

Son binocle tremblait sur son nez violet, ses yeux humides s'animaient ; ses gros doigts maniaient les médailles aussi délicatement que si elles avaient été non en bronze mais en verre.

— Un bel art, grommelait-il, et, ouvrant comiquement les lèvres, il soufflait sur la poussière des médailles.

Je m'extasiai sincèrement sur la beauté de ces petits disques et vis que le vieillard les aimait avec tendresse.

Il ferma en soupirant la vitrine et me demanda si j'aimais les oiseaux chanteurs. Sur ce chapitre, j'en savais probablement plus que trois généraux réunis : un entretien des plus animés commença entre nous.

Le vieillard avait déjà fait appeler un gendarme pour m'emmener en prison. Près de la porte se tenait tout droit un *vachmester* vigoureux, cependant que son chef disait en suçotant, avec regret :

— Et savez-vous que je ne puis me procurer un bec-

croisé, un oiseau remarquable ! En somme, quel peuple merveilleux que les oiseaux, n'est-ce pas ? Eh bien, allez en paix. Ah oui, se rappela-t-il, il faut vous instruire, écrire... et laisser tout ça...

Quelques jours plus tard, j'étais encore assis en présence du général ; il bougonnait, irrité :

— Bien entendu, vous saviez où Somov était parti ; il fallait me le dire, je vous aurais tout de suite relâché. Et il ne fallait pas ridiculiser l'officier qui perquisitionnait chez vous... Et, d'une façon générale...

Mais, tout à coup, en se penchant vers moi, il me demanda d'un ton débonnaire :

— Maintenant, vous n'attrapez plus d'oiseaux ?

...Une dizaine d'années après cette plaisante entrée en relations avec le général, j'étais assis dans la gendarmerie de Nijni, attendant d'être interrogé. Un jeune officier d'ordonnance s'approcha de moi et demanda :

— Vous vous souvenez du général Poznansky ? C'était mon père. Il est mort à Tomsk. Il s'intéressait beaucoup à votre sort, suivait vos succès littéraires et disait souvent qu'il avait le premier deviné votre talent. Peu de temps avant sa mort, il m'a demandé de vous remettre les médailles qui vous avaient plu. Bien entendu, si vous voulez les accepter...

J'étais sincèrement touché. A ma sortie de prison, je pris les médailles et les donnai au Musée de Nijni.

XV

Je ne fus pas pris pour le service militaire. Un gros médecin jovial qui ressemblait un peu à un boucher et se démenait comme un tueur de bœufs dans un abattoir, déclara après m'avoir examiné :

— Mauvais. Il a le poumon tout troué. Et avec ça la veine de la jambe dilatée. Inapte.

J'en fus extrêmement mortifié.

C'est que peu de temps avant d'être appelé, j'avais fait la connaissance d'un officier topographe — Paskine ou Paskhalov, je ne me rappelle plus au juste.

Il avait pris part à la bataille sous Kouchka et décrivait d'intéressante façon la vie à la frontière d'Afghanistan ; il devait au prochain printemps partir pour Pamyr afin de participer à la délimitation de la frontière russe. Grand, musclé, nerveux, il peignait très habilement avec un fin pinceau d'amusants petits tableaux à l'huile, représentant des scènes de la vie militaire

dans le genre de Fedotov. Je sentais en lui quelque chose de discordant, de contradictoire ou, comme l'on dit, d'anormal.

Il me pressait d'entrer dans la section topographique :

— Je vous emmènerai avec moi à Pamyr. Vous verrez ce qu'il y a de plus beau au monde : le désert. La montagne, c'est le chaos ; le désert, c'est l'harmonie.

Il clignait ses grands yeux gris dont le regard errait étrangement ; d'une voix douce et caressante qui s'abaissait jusqu'à n'être plus qu'un murmure, il parlait mystérieusement de la beauté du désert. Moi, je l'écoutais, muet de stupéfaction : comment pouvait-on parler avec tant de charme du vide — des sables sans bord, de l'immuable silence, du ciel ardent et des souffrances de la soif ?

— Cela ne fait rien, me dit-il en apprenant que je n'étais pas pris. Faites une demande en déclarant que vous voulez entrer comme volontaire dans la section topographique et prenez l'engagement de passer les examens exigés.

La demande fut faite et envoyée ; j'attendis le résultat en frémissant d'impatience. Quelques jours après, Paskhalov me dit d'un air confus :

— Il paraît que vous êtes suspect au point de vue politique ; il n'y a rien à faire.

Et, baissant les yeux, il ajouta :

— Il est dommage que vous m'ayez caché cette circonstance.

Je lui répondis que je n'étais pas plus que lui au courant de cette « circonstance », mais il me semble qu'il ne me crut pas. Bientôt il quitta la ville et à Noël, je lus dans un journal de Moscou qu'il s'était coupé la gorge, aux bains, avec un rasoir.

...Ma vie se déroulait, compliquée et difficile. Je travaillais dans un dépôt de bière, roulant des tonneaux dans un sous-sol humide, rinçant et bouchant les bouteilles. Cette besogne absorbait toutes mes journées. Entre temps, j'étais entré au bureau d'une usine de vodka, mais, dès le premier jour, le lévrier de la femme du directeur — un Anglais — s'étant jeté sur moi, je tuai le chien d'un coup de poing sur son crâne allongé et fus chassé sur le champ.

Par une pénible journée, je me décidai enfin à montrer mon poème à Korolenko. La tempête de neige avait sévi durant trois jours ; la neige amoncelée encombrait les rues, couvrait les toits de somptueux capuchons et coiffait les colombiers de bonnets d'argent ; les vitres étaient couvertes de dentelles blanches et, dans le ciel blanchâtre, brillait la lumière aveuglante d'un soleil ardent et glacial.

Vladimir Galaktionovitch habitait, au bout de la ville, le second étage d'une maison de bois. Sur le trot-

toir, devant le perron, un homme trapu maniait adroitement une large pelle ; il portait un bizarre bonnet de fourrure à oreillettes, une touloupe courte et mal faite qui ne dépassait pas les genoux et de lourdes bottes en feutre de Viatka.

Je me frayai à travers la neige un chemin vers le perron.

— Qui demandez-vous ?

— Korolenko.

— C'est moi.

Parmi un collier de barbe bouclée, enrichie de givre, de bons yeux bleuâtres me regardaient. Je n'avais pas reconnu Korolenko. Je n'avais pas vu son visage lorsque je l'avais rencontré dans la rue. Appuyé sur sa pelle, il m'écouta silencieusement expliquer les motifs de ma visite, puis il ferma à demi les yeux comme quelqu'un qui cherche à se souvenir.

— Votre nom m'est connu. N'est-ce pas à votre sujet que m'a écrit, il y a environ deux ans, un certain Romas, Mikhaïl Antonievitch ? Oui, c'est bien cela.

En montant l'escalier, il me demanda :

— Vous n'avez pas froid ? Vous êtes bien légèrement vêtu.

Et à mi-voix, comme s'entretenant avec lui-même :

— Un homme obstiné, ce Romas. Un Petit Russien intelligent. Où est-il maintenant ? A Viatka ? Ha, ha...

Dans une petite pièce d'angle dont les fenêtres donnaient sur un jardin et qu'encombraient deux pupitres, des armoires à livres et trois chaises, il disait, tout en essuyant avec un mouchoir sa barbe mouillée et en feuilletant mon gros manuscrit :

— Nous allons lire cela ! Vous avez une écriture singulière : elle paraît simple, nette, mais elle est difficile à lire.

Le manuscrit posé sur ses genoux, il jetait sur les feuillets et sur moi des regards obliques ; je me sentais mal à l'aise.

— Il y a écrit là : zizgag. Évidemment c'est une... erreur de plume. Ce mot n'existe pas. C'est : zigzag.

Sa courte pause avant le mot : erreur me fit comprendre que Korolenko savait ménager l'amour-propre de son prochain.

— Romas m'a écrit que les moujiks avaient essayé de le faire sauter et avaient ensuite mis le feu à sa maison. Est-ce vrai ? Vous demeuriez avec lui, à cette époque ?

Il parlait tout en feuilletant le manuscrit.

— Il ne faut employer de mots étrangers que s'il est absolument impossible de faire autrement ; en général, il vaut mieux les éviter. La langue russe est assez riche ; il y a en elle assez de ressources pour exprimer les sen-

sations et les nuances les plus subtiles de la pensée.

Il disait cela incidemment, en continuant de s'informer de Romas et de la campagne.

— Quel rude visage vous avez ! me dit-il inopinément. Et, en souriant, il demanda : la vie est difficile ?

Son parler doux différait notablement de la prononciation dure, aux o accentués, de la Volga. Je trouvais cependant qu'il ressemblait à un pilote de ce fleuve. Cette ressemblance ne résidait pas seulement dans sa robuste personne à la vaste poitrine et dans le regard malicieux de ses yeux intelligents, mais aussi dans cette bonhomie calme, particulière aux hommes qui regardent la vie couler comme un fleuve sinueux parmi les bancs de sable et les écueils.

— Vous vous permettez souvent des expressions brutales, probablement parce qu'elles vous paraissent fortes. Cela arrive.

Je lui répondis que je savais être porté vers la brutalité, mais que je n'avais ni le temps de m'enrichir de mots et de sentiments délicats, ni d'endroit où je puisse le faire.

Il me regarda attentivement et continua avec douceur :

— Vous écrivez :

Je suis venu au monde pour ne pas me résigner
Puisque c'est comme ça...

« Puisque c'est comme ça » n'est pas bien. C'est une tournure de phrase maladroite, pas jolie. Vous le sentez ?

J'entendais tout cela pour la première fois et sentais fort bien la justesse de ses remarques.

Plus loin, il se trouva que dans mon poème quelqu'un était accroupi sur les ruines d'un temple.

— Cet endroit convient mal à une telle attitude : elle est moins majestueuse qu'inconvenante, dit Korolenko en souriant.

Puis il remarqua encore une « erreur » et une autre et d'autres encore. Leur abondance m'écrasait et je dus, sans doute, rougir comme un charbon ardent. Korolenko, voyant mon état, me parla en riant des fautes de Gleb Ouspensky. C'était se montrer généreux, mais je n'écoutais ni ne comprenais plus rien, n'ayant plus qu'un désir : fuir, tant j'avais honte. On sait que les littérateurs et les acteurs ont autant d'amour-propre que les barbets.

Je m'en allai et passai plusieurs jours dans une sombre oppression d'esprit.

Je voyais en Korolenko un écrivain d'un genre qui ne ressemblait en rien à Koronine, cordial et déséquilibré, sans parler même du comique Starostine. Il n'avait non plus rien de commun avec le morne Svedentsov-Ivanovitch, auteur de nouvelles pesantes, qui me disait :

— La nouvelle doit frapper l'âme du lecteur comme un coup de bâton, pour qu'il sente bien quel animal il est.

Ces paroles s'accordaient avec mon humeur. Le premier, Korolenko me parlait en termes pondérés, humains, de l'importance de la forme et de la beauté de la phrase. La simple et accessible vérité de ses paroles m'étonnait et, en l'écoutant, je sentis craintivement que le métier d'écrire n'était pas œuvre facile.

Je restai chez lui plus de deux heures. Il me parla de beaucoup de choses, mais ne me dit pas un mot sur le fond, sur le sujet de mon poème. Et je savais déjà que sur ce point je n'entendrais rien de bon.

Une quinzaine de jours plus tard, I. V. Driaguine, un statisticien roux, charmant et intelligent, me rapporta mon manuscrit et annonça résolument :

— Korolenko pense qu'il vous a trop effrayé. Il dit que vous avez des dons, mais il faut écrire d'après nature, sans philosopher. Puis vous avez de l'humour, quoiqu'un peu grossier ; mais c'est bien. Quant aux vers, il a dit que c'était du délire.

Sur la couverture du manuscrit, on avait écrit au crayon d'une écriture pointue :

« Il est difficile d'après votre « Chant » de juger de vos dispositions, mais vous semblez en avoir. Écrivez sur un sujet que vous avez personnellement vécu et montrez-moi ce que vous aurez fait. Je ne sais pas

apprécier les vers ; les vôtres m'ont paru incompréhensibles bien que certains soient puissants et colorés. »

Sur le fond même du manuscrit pas un mot. Qu'y avait donc lu cet homme étrange ?

Deux feuillets de vers tombèrent du manuscrit. L'un de ces poèmes était intitulé : « Ce que dit la montagne à celui qui s'élève » et l'autre : « L'entretien du diable avec la roue ». Je ne me souviens pas très exactement de quoi s'entretenaient le diable et la roue — de la rotation de la vie, je crois — et ne me rappelle pas davantage ce que disait la montagne. Je déchirai vers et manuscrit, les jetai dans le poêle hollandais allumé et, assis par terre, je me mis à réfléchir. Que voulait dire : écrire sur ce qu'on a vécu ?

Tout ce qui était dans le poème, je l'avais personnellement vécu.

Et les vers ! Ils s'étaient glissés par hasard dans mon manuscrit. C'était mon secret ; je ne les montrais à personne et moi-même je les comprenais mal. Mes amis mettaient au-dessus de Pouchkine et, à plus forte raison, des douces mélodies de Fofanov, les traductions de Coppée, Richepin et autres poètes du même ordre, par Barykova et Likhatchev. Nekrassov était considéré comme le roi de la poésie ; la jeunesse admirait Nadson que les gens mûrs n'acceptaient guère qu'avec condescendance.

On me considérait comme un homme sérieux ; des gens posés que j'estimais sincèrement s'entretenaient avec moi, deux fois la semaine, de l'importance de la petite industrie, des « besoins du peuple et des devoirs des intellectuels », et de la contagion du capitalisme qui jamais ne contaminera la Russie paysanne et socialiste.

Et maintenant tout le monde allait savoir que j'écrivais on ne sait quels vers délirants ! Je plaignis les gens qui allaient être obligés de modifier la bonne et sérieuse opinion qu'ils avaient de moi. Je résolus de n'écrire plus ni vers ni prose, et, de fait, durant tout le temps de mon séjour à Nijni — près de deux années — je n'écrivis plus rien.

Avec un grand chagrin, j'apportai en holocauste au feu purificateur le fruit de mon expérience.

XVI

Par une nuit d'été, j'étais assis sur la rive escarpée de la Volga d'où l'on découvre les prairies désertes de l'autre bord et d'où l'on aperçoit le fleuve, à travers les branches des arbres. Sans que j'eusse rien vu ni entendu, Korolenko se trouva sur le banc à côté de moi. Je ne m'aperçus de sa présence que lorsqu'il me poussa de l'épaule en me disant :

— Hé, dans quel rêve vous êtes plongé ! J'avais envie de vous enlever votre chapeau, mais j'ai pensé que je vous ferais peur.

Il demeurait loin de là, à l'autre extrémité de la ville, et il était déjà plus de deux heures du matin. Visiblement fatigué, il restait assis, s'essuyant la figure avec un mouchoir ; sa tête bouclée était découverte.

— Vous vous promenez tard, dit-il.

— Et vous aussi.

— Oui. J'aurais dû dire : nous nous promenons tard. Comment allez-vous ? Que faites-vous ?

Après quelques phrases insignifiantes, il me demanda :

— On dit que vous faites partie du groupe de Pavel Skvortsov. Quel homme est-ce ?

P. N. Skvortsov était à cette époque un de ceux qui connaissaient le mieux la théorie de Marx ; il ne lisait d'autre livre que le « Capital » et en était fier. Deux ans environ avant la publication des « Remarques critiques » de P. V. Strouvé , il avait lu dans le salon de l'avocat Tcheglov un article dont les données étaient les mêmes que celles de Strouvé, mais — je m'en souviens bien — présentées sous une forme plus accentuée. Cet article mit Skvortsov en posture d'hérétique, ce qui ne l'empêcha pas de grouper autour de lui un cercle de jeunes. Par la suite, bien des membres de ce cercle jouèrent un rôle fort en vue dans la formation du parti social-démocrate. C'était véritablement un homme « qui n'était pas de ce monde », un ascète qui se promenait hiver comme été en pardessus léger et chaussures trouées, et ne mangeait jamais à sa faim. Il se préoccupait encore de « réduire ses besoins », ne se nourrissant plusieurs semaines durant que de sucre, à raison de 100 grammes par jour, ni plus, ni moins. Cette expérience d'alimentation économique et rationnelle lui avait valu un épuisement général de l'organisme et une grave maladie de foie.

De petite taille, il paraissait tout gris, mais ses yeux bleus avaient le sourire de l'élu qui connaît la vérité

inaccessible dans toute son ampleur à tout autre que lui. Il traitait tous les hérétiques avec un dédain léger, pitoyable, mais sans rien d'injurieux. Il fumait d'épaisses cigarettes de tabac grossier à l'aide d'un porte-cigarette en bambou long d'un pied qu'il portait comme un poignard à la ceinture de son pantalon.

Je l'observais au milieu d'une bande d'étudiants qui faisaient une cour collective à une jeune fille d'une rare beauté, nouvellement arrivée dans la ville. Skvortsov, rivalisant avec les jeunes élégants, tournait, lui aussi, autour de la demoiselle et, gris parmi les nuages de fumée grise et étouffante, il était, avec son porte-cigarette d'un pied de long, majestueusement ridicule. Debout dans un coin, se détachant nettement sur le fond blanc du poêle de faïence, il se répandait, méthodique et calme et d'un ton de schismatique convaincu, en pesants propos, niant la poésie, la musique, le théâtre, la danse. Et, sans relâche, il enfumait la belle.

— Socrate disait déjà que les divertissements étaient nuisibles, déclarait-il, et cet argument lui semblait irréfutable.

L'élégante fille aux cheveux châtains, en blanc corsage de mousseline, l'écoutait et, balançant coquettement son joli petit pied, elle fixait sur le philosophe, avec une amabilité forcée, le regard de ses admirables yeux sombres — le même regard sans doute qu'avaient

les belles Athéniennes en considérant Socrate au nez camus. Ce regard demandait, muet, mais éloquent :

— Vas-tu bientôt cesser, vas-tu bientôt t'en aller ?

Il lui démontra que Korolenko était le plus pernicieux des idéalistes et des métaphysiciens, que toute la littérature — il ne la lisait pas — « s'efforçait de galvaniser le cadavre décomposé du populisme » et enfin, passant à sa ceinture son porte-cigarette, il s'en alla solennellement, cependant que la jeune fille, après l'avoir reconduit, se jetait exténuée — et bien entendu avec beaucoup de grâce — sur son divan en s'écriant plaintivement :

— Seigneur, mais ce n'est pas un homme, c'est un jour de pluie !

Korolenko écouta en riant mon récit, resta quelque temps silencieux, regarda le fleuve, en fermant à demi les yeux, puis se mit à me parler amicalement, à voix basse :

— Ne vous pressez pas de choisir vos croyances ; je dis : choisir, parce qu'il me semble qu'aujourd'hui on ne les élabore pas mais que précisément on les choisit. Voici que le matérialisme devient rapidement à la mode ; il séduit par sa simplicité. Il attire surtout ceux qui ont la paresse de penser par eux-mêmes. Il est volontiers accueilli par les snobs que séduit toute nouveauté, même si elle ne correspond ni à leur nature, ni à leurs goûts, ni à leurs aspirations.

Il parlait, songeur, comme s'entretenant avec lui-même. Parfois il interrompait son discours et écoutait un tuyau d'échappement siffler quelque part, en bas, sur la berge, les aubes d'un bateau battre l'eau, les sirènes hurler sur la rivière.

Il disait que toute tentative raisonnable d'expliquer les phénomènes de la vie méritait l'attention et le respect, mais qu'il ne fallait pas oublier que la vie se compose d'innombrables courbes étrangement enchevêtrées et qu'il était extrêmement difficile de les enfermer dans le carré des constructions logiques.

— Il est difficile de mettre dans un ordre même relatif ces courbes entrecroisées d'actions et de rapports humains, disait-il en soupirant et en s'éventant avec son chapeau.

La simplicité de son langage, son ton doux et réfléchi me plaisaient mais, quant au fond, tout ce qu'il disait du marxisme m'était connu, quoiqu'en d'autres termes. Lorsqu'il eut fini de parler, je lui demandai précipitamment d'où lui venait tant d'égalité d'humeur, tant de calme.

Il remit son chapeau et, me regardant en face, répondit en souriant :

— Je sais ce que je dois faire et je suis convaincu de l'utilité de ce que je fais. Et pourquoi me demandez-vous cela ?

Alors je lui fis part de mes doutes et de mes inquiétudes. Il s'écarta de moi, se pencha pour me regarder plus commodément et m'écouta dans un silence attentif :

Puis, il dit doucement :

— C'est assez juste. Vous observez bien.

Et il sourit, posant la main sur mon épaule.

— Je ne m'attendais pas à ce que ces questions vous inquiètent On m'avait parlé de vous comme d'un homme d'un caractère... gai, un peu batailleur, hostile aux intellectuels.....

Alors, il me parla des intellectuels avec une force particulière. Partout et toujours ils se sont séparés du peuple, mais c'est parce qu'ils marchent devant lui : tel est leur rôle historique.

— Ils sont le levain de toute fermentation populaire, la première pierre des assises de tout édifice nouveau. Socrate, Giodarno Bruno, Galilée, Robespierre, nos Décembristes, Perovskaïa, Jeliabov, tous ceux qui en ce moment souffrent de la faim en exil et ceux qui passent cette nuit à lire en se préparant à lutter pour la justice et à être mis en prison, tout cela c'est la plus vivante force de la vie, son arme la plus sensible et la plus aiguë.

Il s'était levé et, allant et venant devant le banc, continuait avec émotion :

— L'Humanité commença à créer son histoire à partir du jour où apparut le premier intellectuel : le mythe

de Prométhée est l'histoire de l'homme qui sut se procurer le feu, séparant ainsi d'un seul coup les hommes des bêtes. Vous avez très justement discerné les défauts des intellectuels, ce qu'il y a en eux de livresque, de déraciné. Mais savoir si ce sont là des défauts. Parfois, pour bien voir, il faut précisément s'éloigner et non pas s'approcher. Et surtout, ayant plus d'expérience que vous, je vous donne un conseil d'ami : faites plus attention aux qualités des gens. Dénombrer les défauts d'autrui, c'est chose agréable et séduisante. C'est facile et chacun y trouve son bénéfice. Voltaire qui, malgré son génie, était un mauvais homme fit cependant une grande œuvre : il prit la défense d'un homme injustement condamné. Je ne parle pas de tous les préjugés obscurs qu'il a détruits, mais cette défense obstinée d'une cause qui semblait désespérée, cela est une grande œuvre. Il comprenait que l'homme doit, avant tout, être humain. La justice est nécessaire. Lorsque ses petites étincelles, peu à peu accumulées, formeront un grand feu, il brûlera tout le mensonge et toute la boue de la terre ; alors seulement nous verrons se modifier les conditions pénibles, tristes, humiliantes de la vie. Il faut obstinément, sans se ménager, sans épargner rien ni personne, introduire dans la vie la justice ; voilà ce que je pense.

Visiblement las, — il avait parlé très longtemps —,

il s'assit sur le banc, mais ayant regardé le ciel, il dit :

— Mais il est déjà tard ou tôt, il fait clair. Et je crois qu'il va pleuvoir. Il est temps de rentrer.

Je demeurais à deux pas et lui à près de deux verstes. Je lui proposai de le reconduire et nous allâmes par les rues de la ville endormie sous le ciel aux nuages sombres.

— Eh bien, écrivez-vous ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Je n'ai pas le temps...

— C'est dommage. Et vous avez tort. Si vous le vouliez vous trouveriez le temps. Sérieusement, il me semble que vous avez des dispositions... Vous êtes un drôle de corps, monsieur !

Il se mit à parler du remuant Gleb Ouspensky. Soudain une abondante pluie d'été tomba, couvrant la ville d'un filet gris. Pendant quelques minutes nous restâmes debout sous une porte cochère puis, voyant que la pluie serait longue, nous nous séparâmes.

Lorsque de Tiflis je revins à Nijni, Korolenko était à Pétersbourg. N'ayant pas de travail, j'écrivis plusieurs petites nouvelles et je les envoyai au « Courrier de la Volga » de Reinhardt, qui, grâce à la collaboration régulière de Korolenko, était à cette époque le journal le plus influent de la province.

Ces nouvelles, signées des initiales M. G., avaient été rapidement publiées. Reinhardt m'adressa une lettre assez flatteuse et force argent : près de trente roubles. Pour des motifs que j'ai oubliés aujourd'hui, je cachais jalousement mon état d'écrivain, même à mes intimes tels que I. Z. Vassiliev et A. I. Lapine. N'attachant pas grande importance à ces nouvelles, je ne pensai pas qu'elles décideraient de mon sort. Mais Reinhardt communiqua mon nom à Korolenko et, lorsque celui-ci revint de Pétersbourg, on me dit qu'il voulait me voir.

Il demeurait toujours à l'extrémité de la ville, dans la même maison de bois. Je le trouvai assis devant la table à thé, dans la petite pièce, encombrée de livres et de journaux, dont les fenêtres garnies de fleurs donnaient sur la rue.

Sa femme et ses enfants ayant fini de prendre le thé, se préparaient à aller se promener. Il me parut encore plus solide, plus sûr de lui, plus bouclé.

— Nous venions justement de lire votre nouvelle « *Le Serin* ». Eh bien, on commence à vous publier. Félicitations. Mais que vous êtes entêté : vous continuez à écrire des allégories. Allons, l'allégorie aussi est bonne lorsqu'elle est spirituelle et l'entêtement n'est pas une mauvaise qualité.

Il m'adressa encore quelques paroles bienveillantes

en me regardant affectueusement, les yeux mi-clos. Le hâle de l'été avait fortement bruni son front et son cou, sa barbe était décolorée. Il portait une chemise de cotonnade bleue, ceinte d'une courroie de cuir, et un pantalon noir passé dans ses bottes. Il venait, semblait-il, d'arriver de loin et paraissait être prêt à repartir. Ses yeux calmes et intelligents brillaient, alertes et gais.

Je lui dis que j'avais encore d'autres nouvelles et que l'une d'elles avait été publiée dans le journal « Le Caucase ».

— Vous n'avez rien apporté avec vous ? Dommage. Vous écrivez de façon très personnelle. Rien ne se tient chez vous, tout est rugueux, mais curieux. On dit que vous avez beaucoup voyagé à pied. Moi aussi, je me suis promené presque tout l'été au delà de la Volga. Et vous où avez-vous été ?

Je lui retraçai brièvement mon itinéraire ; il s'écria d'un ton d'approbation :

— Oh, oh ! Vous en avez fait du chemin ! Voilà pourquoi pendant ces trois années vous êtes devenu plus mâle. Et vous avez sans doute amassé beaucoup de vigueur ?

Je venais de lire un de ses récits : « *La rivière joue* » dont la beauté et le sujet m'avaient beaucoup plu. Plein de reconnaissance pour l'auteur, je lui parlai avec enthousiasme de sa nouvelle.

Le personnage du passeur Tuline de Korolenko est, à mon avis, un type admirablement compris et excellemment rendu de paysan grand russien, héroïque pour une heure. Un tel homme peut avec abnégation et simplicité accomplir un acte généreux et, aussitôt après, estropier sa femme jusqu'à mi-mort et briser à coup de pieu la tête du voisin. Il peut vous charmer par de bons sourires et mille mots partant du cœur, éblouissants comme des fleurs, et soudain, sans cause, vous marcher sur la figure avec des pieds boueux. Il est capable comme Kosma Minine d'organiser un mouvement populaire et ensuite de s'adonner à l'ivrognerie et de se livrer en pâture aux poux.

Korolenko écouta, sans l'interrompre, mon discours embrouillé en m'observant attentivement, ce qui me troubla beaucoup. Par moments il fermait les yeux, tapotait la table, puis il se leva, s'adossa au mur et me dit en souriant avec bonhomie :

— Vous exagérez. Disons plus simplement que la nouvelle est réussie. Cela suffit. Je ne vous cacherai pas qu'elle me plaît. C'est réussi. Quant au moujik en général, est-il tel que Tuline ? Cela, je ne le sais pas. Mais vous parlez bien, avec relief et couleur, dans une langue solide. Tenez, je vous rends la monnaie de vos compliments. Et l'on sent que vous avez beaucoup vu et pas mal réfléchi. Je vous en félicite de tout mon cœur.

Il me tendit la main à la paume durcie de callosités dues sans doute aux avirons ou à la hâche, car il aimait à fendre le bois.

— Eh bien, racontez-moi ce que vous avez vu.

Au cours de mon récit je lui parlai de mes rencontres avec différents chercheurs de vérité. Ils vont, par centaines, de ville en ville, de monastère en monastère, par le dédale des chemins russes.

En regardant par la fenêtre, Korolenko dit d'un ton méditatif :

— Ce sont le plus souvent, des fainéants, des héros ratés, odieusement amoureux d'eux-mêmes. Vous avez remarqué que ce sont presque tous de méchantes gens. La plupart d'entre eux ne cherchent pas du tout la « Sainte Vérité », mais un facile morceau de pain et quelqu'un à exploiter.

Je fus soudain frappé par ces paroles calmes et réfléchies qui me découvraient la vérité que je sentais confusément.

— Il y a parmi eux de bons conteurs, continuait Korolenko. Ce sont des gens au riche langage. Certains parlent comme s'ils brodaient avec de la soie.

Les « chercheurs de vérité », les « pèlerins de la cité future » étaient les héros préférés de la littérature populiste et voici que Korolenko les traitait de fainéants et en outre de méchantes gens. Ces paroles presque

blasphématoires prenaient dans la bouche de Korolenko un ton ferme et réfléchi et elles augmentèrent encore l'impression de solidité morale que me donnait cet homme.

— Vous n'avez pas été en Volhynie ni en Podolie ? C'est beau par là.

Je lui parlai de Jean de Cronstadt.

Il s'écria vivement :

— Que pensez-vous de lui ? Quel homme est-ce ?

— Un croyant sincère comme certains prêtres de campagne ignorants, au cœur honnête et bon. Il me semble que sa popularité l'effraie ; elle lui pèse ; elle n'est pas à sa taille. On sent en lui quelque chose de fortuit, comme s'il n'agissait pas de sa propre volonté. Il ne cesse de demander à son Dieu : est-ce ainsi, Seigneur? et sans cesse il craint que ce ne soit pas ainsi.

— Tout cela est étrange à entendre, dit Korolenko songeur.

Puis il se mit lui-même à raconter ses entretiens avec les moujiks de Loukiabov et les sectaires de Kerjenets ; avec un humour fin et pénétrant, il faisait ressortir dans les propos de ses interlocuteurs l'amusant mélange de l'ignorance et de la ruse ; il notait habilement le bon sens du moujik et sa méfiance à l'égard des inconnus.

— Je pense parfois qu'il n'y a nulle part au monde une vie spirituelle aussi diverse que chez nous, en Russie.

S'il n'en est pas ainsi, il y a en tout cas une diversité infinie dans les caractères des hommes croyants et pensants que nous approchons.

Il parla en termes pesés et réfléchis de la nécessité d'étudier attentivement la vie spirituelle des campagnes.

— L'ethnographie n'y suffit pas. Il faut s'en approcher autrement, plus profondément et de plus près. La campagne est le sol ferme sur lequel nous poussons tous et parmi nous il y a beaucoup de chardons, de mauvaises herbes inutiles. Et il faut, avec autant de prudence que d'énergie, semer sur ce sol « le sage, le bon, l'éternel ». Je me suis entretenu cet été avec un jeune homme, pas sot du tout, mais qui voulait sérieusement me persuader que le parvenu de village est une manifestation du progrès, parce que ce parvenu amasse du capital et que la Russie est destinée à devenir un pays capitaliste. Si un propagandiste de cette espèce tombait dans un village.....

Il rit en me reconduisant, il me souhaita encore bon succès.

— Alors, vous pensez que je puis écrire ? demandai-je.

— Mais certainement ! s'écria-t-il avec quelque surprise. Vous écrivez déjà. Vous êtes publié. Que vous faut-il de plus ? Venez me demander des conseils, apportez-moi vos manuscrits, nous en parlerons...

Je sortis de chez lui dans l'humeur allègre d'un homme qui, après une chaude et fatigante journée, s'est baigné dans l'eau fraîche d'une rivière des bois.

Korolenko m'inspirait un solide sentiment d'estime, mais, je ne sais pourquoi, je ne ressentais pas de sympathie pour l'écrivain et j'en étais peiné. Cela tenait probablement à ce qu'à cette époque les protecteurs et les mentors me pesaient déjà un peu ; j'avais grande envie de me délasser et de trouver quelqu'un avec qui m'entretenir, en toute simplicité amicale, de ce qui m'agitait implacablement. Mais lorsque j'apportais à des maîtres l'étoffe de mes impressions personnelles, ils la taillaient et la cousaient selon la mode et les traditions de la firme politique ou philosophique dont ils étaient les tailleurs-coupeurs. Je sentais qu'il leur était absolument impossible de tailler ou de coudre autrement, mais je voyais qu'ils abîmaient mon étoffe.

Une quinzaine de jours plus tard j'apportais à Korolenko le manuscrit d'un conte, « *Le Pêcheur et la Fée* » et d'une nouvelle « *La vieille Izerghil* » que je venais d'écrire. Il n'était pas chez lui. Je laissai les manuscrits et le lendemain même je reçus ce petit mot : « Venez ce soir à la maison. Nous causerons. *Vl. K.* »

Il me reçut dans l'escalier, une hache à la main.

— Ne croyez pas que ce soit l'arme de la critique, me dit-il en brandissant sa hache, non, je posais des

rayons dans un cabinet de débarras. Mais une certaine décapitation vous attend.....

La bonhomie brillait sur son visage, ses yeux avaient un gai sourire et, comme une bonne et saine paysanne russe, il sentait le pain fraîchement cuit.

— J'ai écrit toute la nuit et, après le déjeuner, je me suis endormi. En me réveillant, j'ai senti qu'il fallait m'occuper un peu.

Il ne ressemblait pas à l'homme que j'avais vu quinze jours auparavant ; je ne sentais nullement en lui le professeur ni le maître ; j'avais devant moi un brave homme amicalement disposé envers tout l'univers.

— Eh bien, commença-t-il, prenant sur la table mes manuscrits et en en frappant ses genoux, j'ai lu votre conte. Si c'était écrit par une demoiselle ayant trop lu de vers de Musset — et dans la traduction de cette bonne vieille Myssouskaïa encore —, je dirais à cette jeune personne : ce n'est pas mal, mais mariez-vous. Mais un grand diable comme vous, écrire de petits vers tendres, c'est presque abominable ; en tout cas, c'est criminel. Quand avez-vous pondu cela ?

— Quand j'étais encore à Tiflis...

— Cela sent le pessimisme. Sachez-le bien : la conception pessimiste de l'amour est une maladie de votre âge ; c'est de toutes les théories la plus contraire à la pratique. Nous vous connaissons, vous autres pessi-

mistes, nous avons entendu parler de vous...

Il cligna malicieusement de l'œil, rit et continua sérieusement :

— De ce Requiem on ne peut publier que les vers sur le pêcheur et la fée ; ils sont originaux. Je les ferai publier. « La vieille » est mieux écrite, plus sérieusement, mais tout de même c'est encore une allégorie. Et les allégories ne vous mèneront à rien de bon. Vous avez déjà été en prison ? Eh bien, vous y retournerez.

Il réfléchit en feuilletant le manuscrit.

— C'est une œuvre étrange. C'est du romantisme, mais il y a longtemps que le romantisme est mort. Je doute fort que ce Lazare soit digne de ressusciter. Il me semble que vous ne chantez pas avec votre voix. Vous êtes un réaliste et non un romantique, un réaliste. Il y a là en particulier un passage sur ce Polonais qui m'a paru très personnel. Non, ce n'est pas exact ?

— C'est possible.

— Ah, ah ! vous voyez, je vous l'avais bien dit : nous vous connaissons un peu. Mais ce qui est personnel est inadmissible ; il faut s'en défaire. J'entends : ce qui est étroitement personnel.

Il parlait d'abondance, gaiement ; ses yeux brillaient magnifiquement. Je le regardais avec un étonnement croissant, comme si je le voyais pour la première fois.

Jetant le manuscrit sur la table, il s'approcha de moi et posa sa main sur mon genou.

— Ecoutez, peut-on vous parler simplement ? Eh bien, voilà. Je vous connais peu ; j'entends beaucoup parler de vous et j'observe moi-même pas mal de choses. Vous vivez mal. Vous n'êtes pas à votre place. A mon avis, il vous faut partir d'ici ou épouser une jeune fille bonne et pas sotte.

— Mais je suis marié.

— C'est justement de là que vient le mal.

Je lui dis que je ne pouvais aborder ce sujet.

— Eh bien, excusez-moi.

Il se mit à plaisanter puis, soudain demanda d'un ton préoccupé :

— Ah oui. Vous avez entendu dire que Romas est arrêté ? Il y a longtemps ? Ainsi... Je ne l'ai appris qu'hier. Où ? A Smolensk ? Qu'y faisait-il ?

On avait trouvé dans le logement de Romas l'imprimerie des « Démocrates » qu'il avait organisée.

— Un homme agité, dit pensivement Korolenko. Il va maintenant être déporté de nouveau. Est-il en bonne santé ? C'était un moujik des plus vigoureux.

Il soupira, haussant ses larges épaules.

— Non, tout cela ne va pas. On n'arrivera à rien par ces moyens-là. L'affaire Astyrov est une bonne leçon. Elle nous enseigne : faites du travail obscur, du travail

légal, consacrez-vous à l'œuvre éducative de tous les jours. L'autocratie est une dent malade mais solide, aux racines ramifiées et profondes. Notre génération n'arrachera pas cette dent ; il faut d'abord l'ébranler et pour y arriver, il faut, à mon avis, plusieurs dizaines d'années de travail légal.

Il s'étendit longuement sur ce point. On sentait qu'il parlait d'un sujet qui lui tenait à cœur.

Avdotia Semenovna rentra de la promenade et, entendant le bruit que faisaient les enfants, je pris congé et je m'en allai, le cœur content.

Tout le monde sait que l'on vit en province comme sous un globe de verre ; on connaît tout ce qui vous concerne ; on sait ce que vous pensiez le mercredi vers deux heures et le samedi avant vêpres ; on est au fait de vos intentions secrètes et l'on s'irrite fort si vous ne justifiez pas les conjectures et les prévisions du public.

Bien entendu toute la ville sut les dispositions favorables de Korolenko à mon égard et il me fallut subir nombre de conseils de ce genre :

— Méfiez-vous ! Cette bande d'*assagis* va vous fausser l'esprit.

On faisait ainsi allusion à une nouvelle, alors très populaire, de Boborykine, « *Il s'est assagi* », où il était question d'un révolutionnaire qui pour avoir participé

à l'action légale des Zemstvos, perdit son parapluie et fut lâché par sa femme.

— Vous êtes un démocrate, un fils du peuple, vous n'avez rien à apprendre chez les généraux, me disait-on.

Il y avait déjà longtemps que je sentais que le peuple était pour moi une marâtre et il me semblait que les adorateurs du peuple eux-mêmes étaient dans la même situation. Lorsque je le leur disais, ils s'écriaient :

— Vous voyez, vous voilà contaminé !

Je fus invité à une petite fête, par les étudiants du Lycée de Iaroslav. Tandis que je leur lisais je ne sais quoi, ils versaient de la vodka dans mon verre de bière, en s'efforçant de le faire sans que je m'en aperçoive. Je voyais leur manège et comprenais qu'ils voulaient m'enivrer, mais sans démêler leur but. L'un d'eux, amoureux de lui-même et poitrinaire, m'exhortait :

— Surtout envoyez à tous les diables les idées, l'idéal et tout ce fatras ; écrivez simplement. A bas les idées !.....

Tous ces conseils m'excédaient.

V. G. Korolenko, comme tout homme en vue, était en butte aux manœuvres des habitants de la ville. Les uns, appréciant sincèrement l'intérêt qu'il portait à autrui, s'efforçaient d'entraîner l'écrivain dans leurs petits démêlés personnels ; d'autres, l'éprouvaient par de légères calomnies. Mes amis ne prisaient guère ses nouvelles.

— V. G. Korolenko ne croit même pas en Dieu, me disaient-ils.

Je ne sais pourquoi la nouvelle intitulée « Derrière l'icône » déplut particulièrement. On trouvait que c'était de l'ethnographie, sans plus.

— C'est du Iakouchkine !

On affirmait que le caractère du héros — un cordonnier — était emprunté à un roman de G. Ouspensky, « Les mœurs de la rue Rasteriaeva ».

En somme, ces critiques me rappelaient un moine de Voronèje qui, après avoir écouté le récit détaillé du voyage de Mikloukha-Miklaï, demanda, perplexe et grognon :

— Permettez, vous dites qu'il amena en Russie un Papou. Mais pourquoi un Papou ? Et pourquoi un seul ?

XVII

Un bon matin, revenant des champs où je m'étais promené toute la nuit, je rencontrai Korolenko devant le perron de sa demeure.

— D'où venez-vous ? me demanda-t-il surpris. Moi, je vais me promener. Nous faisons un tour ?

Lui non plus n'avait probablement pas dormi de la nuit. Ses yeux rouges et secs avaient un regard las, sa barbe était emmêlée, ses vêtements en désordre.

— J'ai lu dans le *Volgien* votre nouvelle « Grand-père Arkhip ». Ce n'est pas une mauvaise chose. On aurait pu la publier dans une revue. Pourquoi ne me l'avez-vous pas montrée avant de la faire paraître ? Et pourquoi ne venez-vous pas me voir ?

Je lui répondis que je l'évitais depuis le geste qu'il avait eu, en me prêtant trois roubles : il m'avait tendu l'argent sans mot dire, en me tournant le dos. J'en avais été froissé. Il est si pénible d'emprunter de l'argent que

je ne recourais à cette extrémité qu'en cas d'absolue nécessité.

Il réfléchit, fronçant le sourcil.

— Je ne me rappelle pas. En tout cas, c'est arrivé, puisque vous me le dites. Mais il faut me pardonner cette négligence. Sans doute j'étais de mauvaise humeur. Cela m'arrive souvent ces derniers temps. Tout à coup, je me mets à songer, comme si j'étais tombé au fond d'un puits. Je ne vois rien, je n'entends rien, et pourtant j'écoute quelque chose et avec beaucoup d'effort.

Il me prit sous le bras et me regarda dans les yeux,

— Oubliez cela. Vous n'avez pas à vous formaliser. J'ai de la sympathie pour vous. Mais en somme il n'est pas mauvais que vous ayez été froissé. Nous sommes peu susceptibles et cela c'est mal. Bon. Oublions. Voilà ce que je veux vous dire : vous écrivez beaucoup, hâtivement ; souvent, dans vos nouvelles, on sent de la négligence, un manque de netteté. Dans « Arkhip » par exemple, votre description de la pluie n'est ni en vers ni en prose rythmée. C'est mauvais.

Il me parla longuement et en détail de mes autres nouvelles. Il était clair qu'il lisait avec grande attention tout ce que je publiais. Il va de soi que j'en fus beaucoup touché.

— Il faut nous entr'aider, me dit-il en réponse à mes

remerciements. Nous ne sommes pas nombreux et nous avons tous bien du mal.

Baissant la voix, il me demanda :

— Vous ne savez s'il est vrai qu'une certaine demoiselle Istomine est impliquée dans l'affaire de Natanson, Romas et autres ?

Je connaissais cette jeune fille ; j'étais entré en relation avec elle en la tirant de la Volga où elle s'était jetée, tête première, de l'arrière d'un chaland. Il m'avait été très facile de la repêcher, car elle avait essayé de se noyer dans un endroit très peu profond. C'était un être incolore et inintelligent qui avait quelque tendance à l'hystérie et un amour maladif du mensonge. Elle fut plus tard, je crois, institutrice chez les Stolypine à Saratov et fut tuée avec d'autres personnes par la bombe des maximalistes lorsqu'ils firent sauter la villa du ministre dans l'île des Pharmaciens.

Korolenko écouta mon récit et dit avec colère :

— Il est criminel d'entraîner de pareils enfants dans une affaire risquée. J'ai rencontré cette jeune fille, il y a environ quatre ans ; elle ne m'a pas paru telle que vous me la dépeignez. C'était tout simplement une gentille fillette, troublée par l'évidente injustice de la vie ; elle aurait pu devenir une très bonne institutrice de campagne. On dit qu'elle a bavardé aux interrogatoires ? Mais que pouvait-elle savoir ? Non, je ne puis

admettre que l'on sacrifie des enfants au Baal de la politique...

Il hâta le pas ; j'avais mal aux jambes, boitais et restais en arrière.

— Qu'avez-vous ?

— Des rhumatismes.

— C'est un peu tôt. A mon avis vous m'avez parlé très injustement de cette jeune fille. Mais en général vous contez bien. Écoutez : tâchez d'écrire quelque chose de plus important pour une revue. Il est temps. Vous serez publié dans une revue et vous vous prendrez, je l'espère, plus au sérieux, n'est-ce pas ?

Je ne me rappelle pas qu'il m'ait jamais parlé avec tant de charme que ce matin-là, au milieu d'un champ rafraîchi par deux jours de pluie ininterrompue.

Nous restâmes longtemps assis au bord d'un ravin, près du cimetière juif, admirant sur l'herbe et le feuillage des arbres les émeraudes de la rosée. Il me racontait l'existence tragi-comique des juifs de la zone réservée, cependant que les ombres de la fatigue s'agrandissaient sous ses yeux.

Il était déjà neuf heures du matin lorsque nous rentrâmes dans la ville. En se séparant de moi, il me dit :

— Donc vous allez essayer d'écrire une grande nouvelle ; c'est décidé.

Aussitôt rentré à la maison, je me mis à écrire « Tchel-

kach », histoire d'un vagabond d'Odessa que j'avais eu pour voisin de lit à l'hôpital de Nikolaev. Je l'écrivis en deux jours et j'envoyai le brouillon manuscrit à Korolenko.

Quelques jours plus tard, il amena chez mon patron des moujiks auxquels on avait fait tort ; il me félicita avec cette cordialité dont seul il était capable.

— Ce que vous avez écrit n'est pas mal. C'est même une nouvelle tout à fait bonne... c'est fait d'un seul tenant.

J'étais très confus de ses compliments.

Le soir, assis à califourchon sur une chaise dans son petit cabinet de travail, il disait avec animation :

— Ce n'est pas mauvais du tout. Vous savez créer des caractères ; vos personnages parlent et agissent d'eux-mêmes, de leur propre mouvement ; vous savez ne pas vous mêler au jeu de leurs sentiments ni au fil de leur pensée — tout le monde n'y parvient pas. Et le mieux est que vous appréciez l'homme tel qu'il est. Je vous disais bien que vous êtes un réaliste.

Mais, après un instant de réflexion, il ajouta :

— Et, en même temps, vous êtes un romantique... Autre chose encore : vous êtes ici depuis un quart d'heure et vous en êtes à votre quatrième cigarette...

— Je suis très ému...

— Il n'y a pas de quoi. Du reste vous êtes toujours

un peu agité, c'est sans doute pour cela que l'on dit que vous buvez beaucoup. Vous avez beaucoup d'os et pas de chair ; vous fumez inutilement, sans plaisir. Pourquoi ?

— Je ne sais pas.

— Et vous buvez beaucoup, à ce qu'on dit.

— C'est faux.

— Et vous faites la noce aussi...

En riant et en me scrutant du regard, il me raconta sur mon compte quelques commérages, assez bien tournés.

Puis il me dit :

— Lorsque quelqu'un se met en avant, on lui tape sur la tête à tout hasard. C'est un aphorisme d'étudiant. Mais laissons tout cela. Nous allons publier « Tchelkach » dans le *Rousskoe Bogastvo*, et à la meilleure place, encore, ce qui n'est pas un mince honneur. Il y avait dans votre manuscrit quelques conflits avec la grammaire, fort désavantageux pour cette dernière. J'ai corrigé cela. Je n'ai touché à rien d'autre, voulez-vous jeter un coup d'œil ?

Bien entendu, je refusai.

Allant et venant dans la pièce étroite en se frottant les mains, il me dit :

— Je suis content de votre succès.

Je sentais l'exquise sincérité de cette joie et, pour la

première fois, je pus observer un homme parlant de la littérature comme d'une femme, à jamais aimée d'un calme et robuste amour. J'avais à ce moment, avec un tel pilote, une inoubliable impression de bien-être et je suivais silencieusement son regard où brillait tant de douce sympathie pour son prochain. Cette sympathie nous l'éprouvons si rarement ! et cependant il n'est pas sur terre de plus grande joie.

Korolenko, s'arrêtant devant moi, posa ses lourdes mains sur mes épaules.

— Écoutez, si vous partiez d'ici ? Par exemple, pour Samara ? Là-bas, j'ai un ami au Journal de Samara. Voulez-vous, je vais lui écrire pour qu'il vous donne du travail ? J'écris ?

— Est-ce que je gêne quelqu'un ici ?

— C'est vous qu'on gêne.

Il était évident qu'il croyait à ce qu'on racontait de mon ivrognerie, de « mes orgies aux bains » et en général, de ma vie dépravée — ma plus grande dépravation c'était la misère. L'insistance que mettait Korolenko à me conseiller de quitter la ville me froissait quelque peu, mais en même temps son désir de me tirer des « profondeurs du vice » m'allait au cœur.

Je lui décrivis avec émotion mon existence ; il m'écouta en silence, fronça les sourcils, haussa les épaules.

— Mais vous devez vous rendre compte vous-même

que tout cela est absolument impossible. Et puis vous n'êtes pas à votre place au milieu de toute cette fantasmagorie. Non, écoutez-moi. Il faut partir, changer de vie.

Il finit par me convaincre.

Par la suite, quand j'écrivais dans le Journal de Samara de mauvais feuilletons quotidiens, que je signais du bon pseudonyme de Ilgoudia Khlamida, Korolenko m'adressait des lettres où, moqueur, grave, sévère. mais toujours amical, il critiquait mon maudit travail.

Je me souviens tout particulièrement du fait suivant : un poète qui portait le nom fatal de Skoukine (l'ennuyeux) m'excédait jusqu'à la nausée. Il envoyait à la rédaction des kilomètres de vers toujours mal écrits et de la dernière platitude : on ne pouvait les publier. La soif de la gloire inspira à cet homme une idée originale : il fit imprimer ses poèmes sur des feuilles volantes de papier rose et les distribua dans les épiceries de la ville ; les commis enveloppaient dans ce papier des paquets de thé, des boîtes de bonbons, des conserves et du saucisson si bien que les habitants recevaient comme prime une demi-toise de vers où étaient solennellement célébrées les autorités locales : le maréchal de la noblesse, le gouverneur, l'archevêque.

Tous ces personnages, remarquables, chacun dans son genre, étaient parfaitement dignes d'attention, mais

l'archevêque se distinguait tout particulièrement. Il fit baptiser de force une jeune fille tartare ce qui faillit amener le soulèvement de tout un district ; il organisa le procès de la secte des Khlysty, procès absolument absurde où furent condamnés des gens de ma connaissance, parfaitement innocents. Mais voici le plus célèbre de ses exploits :

Au cours d'une tournée dans son diocèse, par un jour de mauvais temps, sa voiture se brisa, près d'un petit village perdu, et il lui fallut entrer dans la maison d'un paysan. Là, sur une planche, à côté des images saintes, il aperçut une tête en plâtre de Zeus, ce qui naturellement le frappa. L'interrogatoire des habitants et l'inspection des autres maisons révéla que l'image du maître des Olympiens ainsi que la statuette de la déesse Vénus se trouvaient également chez quelques autres paysans, mais aucun d'eux ne voulut dire d'où ils tenaient ces idoles.

Cela suffit à l'évêque pour mettre en train le procès criminel de la secte païenne de Samara, adoratrice des faux dieux de l'antique Rome. Les païens furent mis en prison où ils restèrent jusqu'au jour où l'instruction établit qu'ils avaient tué et volé un marchand de plâtres de Viatka et qu'après le meurtre du marchand, ils s'étaient amicalement partagé sa marchandise, — sans plus.

Bref, j'étais mécontent du gouverneur, de l'évêque, de l'univers, de moi-même et de beaucoup d'autres choses encore. C'est pourquoi dans mon irritation et mon emportement, j'injuriai grossièrement, en le traitant de « fils de chien » le poète qui célébrait ce que je détestais.

Aussitôt Korolenko m'envoya une lettre longue et grave où il développait ce thème : en grondant les gens, même lorsqu'ils le méritent, il importe de conserver le sens de la mesure. C'était une bonne lettre, mais, pendant une période de persécution, les gendarmes me la prirent et elle fut perdue avec les autres.

A propos de gendarmes :

En 1894, au début du printemps, je fus arrêté à Nijni et amené, pas très poliment, à Tiflis. Là, en m'interrogeant, le commandant Konitsky — lequel fut plus tard chef de la gendarmerie de Pétersbourg — me disait d'un air morne : « Quelles lettres aimables vous écrit Korolenko, et c'est pourtant le meilleur écrivain de Russie. »

Ce commandant était un homme étrange : petit, les mouvements doux, circonspects, presque hésitants et avec cela un nez monstrueusement grand et tristement baissé, tandis que ses yeux vifs semblaient étrangers à son visage et que ses prunelles se cachaient comiquement derrière la racine du nez.

— Je suis du même pays que Korolenko, de Volhynie ; je descends de cet évêque Konitsky qui, vous vous en souvenez, a adressé à Catherine II la célèbre harangue : « laissons le soleil », etc... J'en suis fier.

Je lui demandai poliment de quoi il était le plus fier : de son ancêtre ou de son compatriote ?

— De l'un et de l'autre, bien sûr, de l'un et de l'autre.

Il chassa ses prunelles derrière la racine de son nez, mais aussitôt il renifla bruyamment et immédiatement elles reprirent leur place. Malade et comme tel de mauvaise humeur, je fis remarquer que je comprenais très mal qu'on s'enorgueillît d'être le compatriote d'un homme à qui la sollicitude excessive des gendarmes avait rendu et rendait encore la vie difficile. Konitsky répliqua avec onction :

— Chacun et tous nous accomplissons la volonté de Celui qui nous a envoyés. Continuons... Ainsi, vous affirmez... Et cependant nous savons...

Nous étions assis dans une petite pièce, sous la voûte d'entrée du château. De la fenêtre très haute, touchant au plafond, tombait sur la table chargée de papiers un rayon de soleil brûlant qui éclairait notamment, à ma grande confusion, un morceau de papier où j'avais lisiblement écrit :

Le saumon est-il fautif
Si l'élan a rongé l'if ?

Je regardais ce maudit papier et pensais :

« Que répondrai-je au commandant s'il me demande le sens de cet aphorisme ? »

Pendant six ans, de 1895 à 1901, je ne revis pas Korolenko ; nous n'échangions que de rares lettres.

En 1901, je vins pour la première fois à Pétersbourg, ville où les lignes sont droites et les hommes flottants. J'étais « à la mode » et la « gloire » qui me subjuguait m'empêchait positivement de respirer. J'étais profondément populaire. Je me souviens que traversant le pont Anitchkov, je fus dépassé par deux hommes — des garçons coiffeurs, probablement — et l'un d'eux m'ayant dévisagé, dit peureusement et à mi-voix à son camarade :

— Regarde, Gorki !

L'autre s'arrêta, m'examina attentivement de la tête aux pieds, puis me laissant passer devant lui, dit avec admiration :

— Eh, diable, il porte des caoutchoucs !

Entre autres plaisirs, j'allai sourire chez le photographe, parmi le groupe des membres de la rédaction du « Natchalo », au milieu desquels figurait l'agent provocateur M. N. Gourovitch.

Bien entendu, il m'était extrêmement agréable de voir les sourires bienveillants des femmes et il est probable que, comme tous les jeunes gens abasourdis par la gloire, je devais avoir l'air d'un dindon.

Mais, parfois, la nuit, seul avec moi-même, je me sentais dans la situation d'un criminel en liberté : tous, mouchards, juges, procureurs, affectent de considérer le crime comme un malheur, une triste « erreur de jeunesse », qu'il suffit d'avouer pour qu'on vous la pardonne généreusement. Mais chacun d'eux, au fond de son âme, a une envie invincible de prendre le criminel en flagrant délit et de lui crier triomphalement à la figure :

— Ah ! ah !

Souvent, il me fallait prendre l'attitude d'un élève que l'on interroge en public sur toutes les branches de la science.

— Que crois-tu ? me demandaient les fanatiques des sectes et les prêtres du temple.

Étant un homme aimable, je me prêtais à ces examens, faisant preuve d'une patience dont la solidité m'étonnait, mais ensuite j'avais envie de transpercer la Cathédrale d'Isaac avec l'Aiguille de l'Amirauté ou d'accomplir quelque autre exploit non moins scandaleux.

Derrière leur bonhomie presque toujours un peu factice, les Russes cachent quelque chose qui ressemble à de la muflerie. Cette qualité — ou peut-être cette méthode d'investigation — se manifeste sous des formes très diverses mais principalement dans une tendance à

visiter l'âme du prochain comme une baraque foraine pour voir quels tours on y montre, à la fouiller, la piétiner, la salir et parfois y renverser quelque chose. Et suivant l'exemple de Thomas, ils enfoncent partout les doigts, s'imaginant sans doute que le scepticisme de l'Apôtre est de la même qualité que la curiosité des singes.

Même dans ce Pétersbourg de pierre, Korolenko trouva une antique maison de bois, d'une intimité provinciale, avec des planchers peints, et tout imprégnée d'une douce odeur de vieillesse.

Pendant ces dernières années, il avait grisonné ; ses boucles sur les tempes étaient presque blanches ; des rides s'étendaient sous ses yeux, son regard était distrait et las et, immédiatement, je sentis que son calme qui auparavant me plaisait tant avait fait place à la nervosité d'un homme vivant dans une extrême tension d'esprit.

— J'ai des insomnies qui me tourmentent atrocement. Et vous, est-ce que vous fumez toujours autant sans prendre garde à la tuberculose ? Comment vont vos poumons ? Je vais partir pour la Mer Noire. Nous partons ensemble ?

Il s'assit à table en face de moi et, me regardant de derrière le samovar, il me parla de mon œuvre.

— Les choses comme « Varenka Olessova » vous

réussissent mieux que « Thomas Gardeev ». Ce roman est difficile à lire — beaucoup de matière, mais ni ordre ni harmonie.

Redressant si fortement le dos que ses vertèbres craquèrent, il demanda :

— Alors, vous êtes devenu marxiste ?

Lorsque je lui répondis que j'en étais tout près, il sourit gaiement en me faisant cette remarque :

— Ce n'est pas clair pour moi. Le socialisme sans idéalisme m'est incompréhensible. Je ne pense pas que sur le sentiment de la communauté des intérêts matériels on puisse bâtir une éthique, et sans éthique on ne peut rien faire.

En buvant le thé, il me demanda :

— Eh bien, comment trouvez-vous Pétersbourg ?

— La ville est plus intéressante que les gens.

Il leva les sourcils, pressant fortement de ses doigts ses yeux las.

— Les gens d'ici sont plus européens que ceux de Moscou et de notre Volga. On dit que Moscou est plus originale. Je ne sais pas. A mon avis, son originalité est une espèce de conservatisme lourd et obtus. Là-bas des slavophiles, comme Katkov, ici, des décembristes comme Tchernichevsky…

— Pobiedonostsev, plaçai-je.

— Des marxistes, poursuivit ironiquement Korolenko,

et autres exaspérations de la pensée progressive, c'est à dire révolutionnaire. Quant à Pobiedonostsev, il a du talent quoique vous en disiez. Avez-vous lu ses « Recueils moscovites ? » Remarquez : moscovites tout de même...

Il s'anima soudain, nerveusement, et se mit à raconter avec humour la lutte des cercles littéraires, les discussions entre les populistes et les marxistes.

J'en savais déjà quelque chose. Le lendemain même de mon arrivée à Pétersbourg, j'avais été entraîné dans une « histoire » dont le souvenir m'est encore désagréable. J'étais venu chez Korolenko dans l'intention de lui en parler.

Voici le fond de l'incident : V. A. Possé, rédacteur en chef de la revue : « Jizn » (la Vie), avait organisé une soirée à la mémoire de Tchernichevsky ; Korolenko, Mikhaïlovsky, Melchine, Strouvé, Tougan-Baranovsky, avaient été invités à y prendre part, ainsi que quelques autres, tant marxistes que populistes. Les littérateurs avaient donné leur consentement, la police son autorisation.

Le lendemain de mon arrivée à Pétersbourg, je reçus la visite de deux étudiants élégants et d'une coquette demoiselle ; ils me déclarèrent qu'il était inadmissible que Possé participât à la commémoration de Tchernichevsky : « Possé était aux yeux de la jeunesse un

homme inacceptable, parce qu'il exploitait les éditeurs de la « Jizn ». Je connaissais Possé depuis plus d'un an. Je le tenais pour un original et lui trouvais du talent, mais pas au point cependant de pouvoir et savoir exploiter les éditeurs. Je savais qu'il était avec ces derniers en relation de camaraderie, qu'il travaillait comme un cheval pour des appointements infimes et vivait pauvrement avec une nombreuse famille. Je fis part de tout cela aux jeunes visiteurs : alors ils me parlèrent de l'attitude, incertaine au point de vue politique, de Possé qui hésitait entre les populistes et les marxistes. Se rendant compte lui-même de cette situation mal définie, il signait ses articles du pseudonyme de Wild. Les gardiens de la moralité et de l'orthodoxie se courroucèrent contre moi et s'en allèrent en déclarant qu'ils iraient voir tous ceux qui devaient participer à la cérémonie et leur persuaderaient de s'abstenir.

Il apparut par la suite que cet incident n'était pas une attaque personnelle contre Possé mais « une manifestation de la lutte contre deux courants de pensée politique ». Les jeunes marxistes estimaient qu'il était déplacé de la part des représentants de leur école de se produire en public à côté des représentants du populisme « usé et agonisant ». Toute cette philosophie était exposée dans une lettre, aussi vaste qu'un rapport, et exprimée en des termes si savants qu'après l'avoir lue

j'eus l'impression d'être un étranger. Aussitôt après cette lettre, adressée par des gens que je n'avais jamais vus, je reçus un billet de Strouvé : il m'informait qu'il refusait de paraître à la soirée ; mais quelques heures plus tard, un autre billet m'avisait qu'il revenait sur son refus. Le lendemain, Tougan-Baranovsky se récusait à son tour et Strouvé m'adressait un troisième billet où il refusait définitivement cette fois, sans d'ailleurs donner plus de motifs que dans les deux premiers.

Korolenko écouta d'un air amusé le récit de ces atermoiements et dit avec un humour triste :

— Ils vous invitent à parler et, une fois sur l'estrade, ils vont vous attraper, vous enlever votre culotte et vous donner le fouet

En allant et venant par la pièce, les mains derrière le dos, il murmurait songeur :

— Quel temps pénible ! On sent pousser quelque chose d'étrange qui corrompt les hommes. Je comprends mal l'état d'esprit de la jeunesse — il me semble qu'elle retourne au nihilisme et qu'on voit apparaître des professionnels du socialisme. L'autocratie tue la Russie, mais on ne voit pas par quelle force la remplacer.

C'était la première fois que j'observais chez Korolenko tant de préoccupation et de fatigue. C'était très triste.

Des membres des zemstvos provinciaux vinrent pour le voir et je me retirai. Il partit deux ou trois jours après pour aller se reposer et je ne me souviens pas de l'avoir jamais revu depuis cette entrevue.

ACHEVÉ D'IMPRIMER A DIJON
CHEZ
MAURICE DARANTIERE
LE VINGT SEPT SEPTEMBRE
M. CM. XXIII

